

CERCETĂRI DE LINGVISTICĂ

ANUL XXXII

1

IANUARIE – Iunie

1987

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

CONSILIUL DE CONDUCERE

IOAN PĂTRUȚ — *redactor-șef*
ROMULUS TODORAN — *redactor-șef adjunct*
VIOREL BIDIAN — *membreu al Colegiului de redacție*
VASILE BREBAN
DUMITRU D. DRAȘOVEANU
DIMITRIE MACREA
membreu corespondent al Academiei R. S. România
ION MĂRII
PETRU NEIEȘCU
GRIGORE RUSU — *membreu al Colegiului de redacție*
SABINA TEIUȘ
CARMEN VLAD
MIRCEA ZDRENGHEA
EUGEN BELTECHI — *secretar responsabil de redacție*
NICOLAE MOCANU — *secretar responsabil de redacție;*
membreu al Colegiului de redacție

Pentru a vă asigura colecția completă și primirea la timp a revistei, reînnoiți abonamentul dv.

În țară, revistele se pot procura prin poștă, pe bază de abonamente.

Manuscrisele, cărțile și revistele pentru schimb, precum și orice corespondență se vor trimite la Consiliul de conducere al revistei „CERCETĂRI DE LINGVISTICĂ”.

La revue parait 2 fois par an.

Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à „ROMPRESFILATELIA”, Sectorul Export-Import Presă, P.O. Box 12-201, telex 10376, prsfi r, 78104 București, Calea Griviței nr. 64—66, Roumanie.

Le prix d'un abonnement est de \$ 54 par an.

En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste.

Les manuscrits, les livres et les revues proposés en échange, ainsi que toute correspondance seront envoyés au Conseil de Direction de la revue „CERCETĂRI DE LINGVISTICĂ”.

APARE DE 2 ORI PE AN

ADRESA REDACȚIEI
3400 Cluj-Napoca, str. Emil Racoviță 21
telefon : 3.48.98 (int. 3), 3.62.05

CERCETĂRI DE LINGVISTICĂ

Anul XXXII, nr. 1

1987

ianuarie—iunie

SUMAR

GRAMATICĂ

IOAN BACIU, Comme(nt)	5
JEAN LOUIS CHAUZIT, Le devenir de l'imparfait en français — Étude démolinguistique	13
G. GRUȚĂ, Contribuții la studiul numeralului românesc	21

LEXICOLOGIE

V. BIDIAN, D. LOȘONȚI, GR. RUSU, Note lexicale și etimologice	30
RODICA ORZA, Moțiunea substantivelor feminine-nume de păsări în graiurile limbii române	36
ERIKA SCHILLER și SIGISMUND BODZEI, Observații privitoare la sufixul <i>-oc</i> în subdialectul maramureșean	41

ONOMASTICĂ

MIRCEA HOMORODEAN, Din toponimia Țării Lăpușului	50
--	----

LINGVISTICA TEXTULUI

ELENA DRAGOȘ, Discursul literar și actele de discurs	56
--	----

DISCUȚII

MIRCEA BORCILĂ, Probleme actuale ale analizei discursului	63
IOAN PĂTRUȚ, Evaluare și documentare	71

RECENZII ȘI PREZENTĂRI DE CĂRȚI

SVEN BJÖRKMANN, « <i>L'incroyable, romanesque, picaresque, épisode barbaresque</i> ». Étude sur le suffixe français <i>-esque</i> et sur ses équivalents en espagnol, italien et roumain, Uppsala, 1984 (Alf Lombard)	76
ALEXANDRU PHILIPPIDE, <i>Opere alese. Teoria limbii</i> , București, 1984 (Mihai Gherman)	78
<i>Semiotica și poezia (2). Textul și coerența</i> , Cluj-Napoca, 1985 (Felicia Șerban)	79
MIORIȚA ULRICH, <i>Thematisch und kategorisch. Funktionen der Anordnung von Satzkonstituenten am Beispiel des Rumänischen</i> . Funktionen der Anordnung von Satzkonstituenten am Beispiel des Rumänischen und anderer Sprachen, Tübingen, 1985 (C. Săteanu)	80
P. SGALL (Ed.), <i>Contributions to Functional Syntax, Semantics, and Language Comprehension</i> , Praga, 1984 (P. Schweiger)	81
MOLNÁR, N., <i>The Calques of Greek Origin in the Most Ancient Old Slavic Gospel Texts. A Theoretical Examination of Calque Phenomena in the Texts of the Archaic Old Slavic Gospel Codices</i> , Budapesta, 1985 (P. Schweiger)	82

S. N. DMITRENKO, *Fonemy russkogo jazyka. Ich sočetaemost' i funkcional'naja nagruzka*, Moscova, 1985 (I. T. Stan) 84

CRONICĂ

Al IV-lea Simpozion Național de Dialectologie (I. Faițuc) 86
 Al IV-lea Simpozion Național de Stilistică—Poetică—Semiotică (C. Vlad și M. Boreilă) 88

IN MEMORIAM

Iorgu Iordan (1888—1986) (M. Homorodean) 90
 Vladimir Georgiev (1908—1986) (Ioan Pătruț) 91

CĂRȚI PRIMITE LA REDACȚIE 92

CERCETĂRI DE LINGVISTICĂ RECHERCHES DE LINGUISTIQUE

Année XXXII, n.º 1

1987

janvier — juin

SOMMAIRE

GRAMMAIRE

IOAN BACIU, Comme(nt)	5
JEAN LOUIS CHAUZIT, Le devenir de l'imparfait en français — Étude démolinguistique	13
G. GRUIȚĂ, Contributions à l'étude du numéral roumain	21

LEXICOLOGIE

V. BIDIAN, D. LOȘONȚI, GR. RUSU, Notes lexicales et étymologiques	30
RODICA ORZA, La motion des substantifs féminins-noms d'oiseaux dans les parlers du roumain	36
ERIKA SCHILLER et SIGISMUND BODZEI, Quelques observations concernant le suffixe <i>-oc</i> dans les parlers du Maramureș	41

ONOMASTIQUE

MIRCEA HOMORODEAN, Sur la toponymie du Pays de Lăpuș	50
--	----

LINGUISTIQUE TEXTUELLE

ELENA DRAGOȘ, Le discours littéraire et les actes du discours	56
---	----

DISCUSSIONS

MIRCEA BORCILĂ, Problèmes actuels de l'analyse du discours	63
IOAN PĂTRUȚ, Évaluer et se documenter	71

COMPTES RENDUS ET PRÉSENTATIONS DE LIVRES

SVEN BJÖRKMAN, « <i>L'incroyable, romanesque, picaresque, épisode barbaresque</i> ». Étude sur le suffixe français <i>-esque</i> et sur ses équivalents en espagnol, italien et roumain. Uppsala, 1984 (Alf Lombard)	76
ALEXANDRU PHILIPPIDE, <i>Opere alese. Teoria limbii</i> , București, 1984 (Mihai Gherman)	78
<i>Semiotica și poetica (2). Textul și coerența</i> , Cluj-Napoca, 1985 (Felicia Șerban)	79
MIORIȚA ULRICH, <i>Thetisch und kategorisch. Funktionen der Anordnung von Satzkonstituenten am Beispiel des Rumänischen und anderer Sprachen</i> , Tübingen, 1985 (C. Săteanu)	80
P. SGALL (Ed.), <i>Contributions to Functional Syntax, Semantics, and Language Comprehension</i> , Praga, 1984 (P. Schweiger)	81
MOLNÁR N., <i>The Calques of Greek Origin in the Most Ancient Old Slavic Gospel Texts. A Theoretical Examination of Calque Phenomena in the Texts of the Archaic Old Slavic Gospel Codices</i> , Budapest, 1985, (P. Schweiger)	82
S. N. DMITRENKO, <i>Fonemy russkogo jazyka. Ich sožetaemost' i funkcional'naja nagruzka</i> , Moscova, 1985 (I. T. Stan)	84

CHRONIQUE

Le IV ^e Symposium National de Dialectologie (I. Faiciuc)	86
Le IV ^e Symposium National de Stylistique — Poétique — Sémiotique (C. Vlad et M. Borcilă)	88

IN MEMORIAM

Iorgu Iordan (1888—1986) (M. Homoroadean)	90
Vladimir Georgiev (1908—1986) (Ioan Pătruț)	91
LIVRES REÇUS À LA RÉDACTION	92

COMME(NT)

IOAN BACIU

* ... : s'il y a unité de signe, il peut y avoir, profondément, et peut-être il doit y avoir, unité de valeur.
(R. Scrick¹)

1. À toute question nucléaire on peut faire correspondre deux phrases dont la subordonnée est introduite par le mot interrogatif de la question :

- | | |
|------------------------------|--|
| — <i>QUI</i> viendra? | a. Il demande <i>QUI</i> viendra. |
| | b. Viendra <i>QUI</i> pourra. |
| — <i>OÙ</i> vont-ils? | a. Il demande <i>OÙ</i> ils vont. |
| | b. Ils vont <i>OÙ</i> on les appelle. |
| — <i>QUAND</i> partez-vous? | a. Il demande <i>QUAND</i> vous partez. |
| | b. Nous partons <i>QUAND</i> on nous le dit. |
| — <i>COMBIEN</i> en veux-tu? | a. Il demande <i>COMBIEN</i> tu en veux. |
| | b. J'en veux <i>COMBIEN</i> tu peux m'en donner. |
- etc.

Les subordonnées des phrases (a) reproduisent dans le discours indirect la question, les subordonnées des phrases (b) sont ce que, on s'en rend compte, on appelle, à tort², relatives sans antécédent et que nous avons appelées — vu la valeur indéfinie, vague, à laquelle se convertit l'interrogatif introducteur — propositions indéfinies, équivalents propositionnels d'un pronom ou d'un adverbe indéfini et pouvant avoir toutes les fonctions syntaxiques de ces derniers³.

Si, maintenant, l'on a :

- | | |
|---------------------------------|---|
| — <i>COMMENT</i> t'y prends-tu? | a. Elle demande <i>COMMENT</i> je m'y prends. |
| | b. Je m'y prendrai <i>COMME</i> je pourrai. |

on observe un éclatement au niveau de l'expression : *comment* dans l'interrogation (directe et indirecte) et *comme* dans la proposition indéfinie. Cela s'explique par un accident dans l'évolution de la langue : jusqu'au XVII^e siècle⁴ on pouvait employer partout *comme*, mais depuis déjà *La Chanson de Roland* il y avait une forme à suffixe adverbial, *comment* (*comme* lui-même représente l'allongement d'un plus ancien *com*). Entre les deux il s'est produit cette partition des contextes qui, justement par son caractère complémentaire, les révèle comme des variantes contextuelles d'un seul lexème : l'adverbe interrogatif-indéfini de manière.

2. On a dit de *comme* qu'« ... il exprime l'idée de correspondance entre deux éléments »⁵. Cette « correspondance » se retrouve dans toutes

les propositions indéfinies. Ainsi, *Ils vont OÙ on les appelle* n'est que l'expression synthétique d'une famille phrastique du genre :

- *Les appelle-t-on À LA GARE?* — *Ils vont À LA GARE.*
- *Les appelle-t-on À LA MAISON?* — *Ils vont À LA MAISON.*
- *Les appelle-t-on LÀ?* — *Ils vont LÀ,* etc.

et, naturellement, *Je m'y prendrai COMME je pourrai* synthétise :

- *Si je peux [m'y prendre] FACILEMENT, je m'y prendrai FACILEMENT.*
- *Si je peux [m'y prendre] VITE, je m'y prendrai VITE,* etc.

Nous dirons donc que la « correspondance entre deux éléments » est une (quasi-) identité de la manière dont se déroulent deux processus dont les expressions linguistiques sont une proposition principale et une subordonnée comparative (d'égalité) introduite par *comme*.

3. On trouve qu'il y a un emploi modal de *comme*, emploi que, malgré la structure parallèle de la subordonnée, il faudrait bien distinguer par ce que « dans la subordonnée on emploie un verbe modal, d'opinion ou de dire qui interdit l'idée de comparaison : *Ce sera comme il voudra ; Faites comme il vous plaira ; ...* »⁶. D'abord, on n'explique pas pourquoi ces verbes interdiraient la comparaison ; ensuite, ces énoncés ne sont pas complets. Dans leur forme complète, ils contiennent la comparaison d'un processus avec le même processus modalisé : *Ce sera comme il voudra [que ce soit], Faites comme il vous plaira [de faire]*, structure qui peut se rencontrer sans modalisation explicite : *Ce sera comme ce sera*. Nous ne croyons donc pas qu'il soit utile de distinguer *comme* comparatif et *comme* modal : ce serait appuyer sur une nuance superficielle et cacher l'identité profonde.

4. Les deux propositions reliées par *comme* peuvent n'avoir aucun élément en commun (*Il écrit des vers COMME vous respirez*), mais très souvent elles peuvent avoir en commun des éléments qui, alors, peuvent être supprimés dans la comparative :

a) tous les éléments : la comparative se réduit au seul *comme*. Cela survient surtout si la comparative est déterminée par une temporelle ou une conditionnelle (dans les exemples ci-après la partie implicite de la comparative sera restituée entre crochets) : « ... il faut emporter son repas COMME [on l'emporte] QUAND on part à la chasse » (H. Bosco) ; « Dans le brouhaha des conversations, il entendait bourdonner sa voix désagréablement, COMME [la voix bourdonne désagréablement] QUAND on a les oreilles bouchées » (J. Carrière) ; « Il avait un goût amer dans la bouche COMME [on a un goût amer dans la bouche] QUAND on a trop fumé, COMME [il avait un goût amer dans la bouche] LORSQU'il avait vomi, tout à l'heure, sur la Grande Place de Porto Manacore » (R. Vaillant) ; « ... le spectacle des coulisses de la grande geôle saurait m'émouvoir, COMME [je m'émeus] LORSQUE je tripote les chemises vides de Julien » (A. Sarrazin) ; « L'angoisse est si forte que tout se met à bouger devant les yeux de Martine, COMME [tout se met à bouger] QUAND on va se trouver mal » (J.M.G. Le Clézio) ; « ... il eut de nouveau un peu peur ... COMME [on a un peu peur] QUAND on est couché ... » (Vercors) ; « Ça me gonfle d'euphorie COMME [ça me gonflait d'euphorie] QUAND subitement, enfin, je com-

prenais la grâce fière des exponentielles » (« Le Nouvel Observateur »), etc.⁷ Personne n'a eu, à notre connaissance, l'idée de parler d'une conjonction *comme quand* ou *comme lorsque*, alors qu'on parle de *comme si*⁸. Pourtant *comme si* se trouve exactement dans la même situation : « Je tendais ainsi à renouer les fils de ma vie quotidienne, COMME [je les renouerais] SI je savais déjà qu'il ne s'était rien passé d'irréparable » (H. Bosco); « Il essayait de fixer son attention, mais il se sentait de plus en plus distrait, préoccupé, COMME [il se sentirait de plus en plus distrait, préoccupé] SI rien de tout cela ne le concernait, ... » (J. Carrière), etc. La phrase : « Il parlait à la bise et au désert de cette immensité morte, exactement COMME il eût parlé à ses chevaux » (B. Clavel) est synonyme de la même phrase avec la subordonnée introduite par *comme si*, et cela est dû à ce que les deux variantes dérivent de : « Il parlait... exactement COMME il eût parlé à ses chevaux S'il eût parlé à ses chevaux » avec, vu leur identité, implicitation alternative de la conditionnelle (phrase de B. Clavel) ou de sa régissante, la comparative. Enfin, si la comparative et la conditionnelle reprennent chacune une proposition déjà mentionnée, il n'est pas impossible que les deux se réduisent au seul élément introducteur : « ... le budget de la France ne peut permettre d'entretenir simultanément une force de dissuasion nucléaire, une armée de biffins et une force d'intervention extérieure. Mais on fait COMME SI. » (« Le Nouvel Observateur »), c'est-à-dire : « Mais on fait COMME [on ferait] SI [le budget de la France pouvait ...] »⁹;

b) un ou plusieurs éléments, dont le verbe, sont communs à la principale et à la comparative : « Je suis malheureux, je souffre COMME vous [souffrez] »¹⁰; « Alors, ils vécurent COMME [vivent] des prisonniers, ... » (Maupassant); « Tu vas nous faire arriver en retard, COMME [tu nous fais arriver en retard] toujours » (H. Bazin); « Le chômage s'étendait sur la ville ouvrière COMME un nuage lourd [s'étendrait sur la ville ouvrière] » (P. Mac Orlan); « La pluie froide et tranquille qui tombe du ciel gris frappe mes vitres à petits coups COMME [elle frapperait] pour m'appeler » (A. France); « Je m'installai dans ce cachot COMME [je me serais installé] dans un palais » (E. Quinet); « ... mon cœur devenait dur, COMME [il serait devenu dur] se calcinant » (M. Butor), etc.

5. Le caractère souvent elliptique des comparatives est à l'origine de valeurs ou d'emplois dérivés de *comme* :

a) quand la comparative se réduit à un seul SN, on parle de *comme* préposition ou à valeur prépositionnelle : *Il est hardi COMME un lion*. Cette interprétation est soutenue par l'emploi de la forme disjointe des pronoms personnels (cf. *Il est hardi AVEC eux | COMME eux*), mais cette forme s'emploie également après *que* (*Il est plus hardi QUE toi*) et en général toutes les fois que le personnel ne peut s'appuyer sur un verbe fini (*Il boit de l'alcool ET moi de l'eau, — Qui va là? — Moi*). Va-t-on dire qu'il y a une préposition *que* ou *et* ou une préposition zéro?

Pourtant les emplois de *comme* suivi de substantifs sans article font difficulté à notre tentative réductrice et unificatrice des emplois de *comme*. Ainsi dans : « COMME avocat il est tenu au secret professionnel »¹¹, *comme* serait préposition parce que, selon les auteurs, il peut y commuter avec *en*. Si dans ce cas nous pouvons objecter que la variante avec *en* est gauche et qu'en fin de compte on peut paraphraser par : « COMME [il est] avocat, il est tenu au secret professionnel » (où *comme* serait

causal, cf. ci-après), que dire de : « A quoi bon le diplôme s'il n'ouvre COMME porte que celle de l'ANPE la plus proche ? » (« Le Nouvel Observateur ») ? Vu que *comme* y introduit un attribut de l'objet, voyons ce qui se passerait si on le supprimait : *J'ai COMME arme ce couteau* deviendrait *J'ai ce couteau arme* où *arme* passerait plutôt pour une apposition. *Comme* aurait donc le même rôle de « séparateur » que *de* dans *J'ai deux livres DE reliés* où la suppression de *de* transformerait de nouveau l'attribut de l'objet cette fois-ci en épithète (*J'ai deux livres reliés*. Cf. la permutation en tous points parallèle : *J'ai ce couteau COMME arme, J'ai DE reliés deux livres*). On serait ainsi amené à admettre l'existence d'un groupe de mots chevilles d'origines diverses : la préposition *de*, l'adverbe *comme*, la conjonction *que* (dans : *C'est une belle chose QUE la vie !*). Reste pourtant *comme* introduisant l'attribut du sujet. Là il ne sépare rien, mais en échange commute très bien avec *en* : *Il parle COMME/EN soldat* ;

b) une phrase comme : *Le français dérive du latin, COMME l'italien [dérive du latin]* permet d'inférer que : *Le français ET l'italien dérivent du latin*. C'est ce qui explique que, en sortant *comme l'italien* de la sphère du verbe et en le plaçant après *le français*, on obtienne des constructions où *comme* est pris pour une conjonction de coordination (*Le français, COMME l'italien, dérive du latin*, puis : *Le français COMME l'italien dérivent du latin*) ;

c) *comme* s'emploie aussi comme adverbe relatif introduisant une séquence qui détermine un nominal (jamais un pronom personnel) : *C'est un homme COMME on en trouve rarement*¹². On peut imaginer le dialogue suivant : — *Comment est cet homme ?* — *Cet homme est COMME on en trouve rarement*, dont la réponse peut être enchâssée dans une principale du type *C'est ...*, ce qui donne : *C'est un homme qui est COMME on en trouve rarement*, qui par effacement du relatif et du verbe copulatif subséquent donne la phrase initiale : *comme* relatif est le même *comme* comparatif derrière lequel se cache un relatif effacé ;

d) quant à l'attribut introduit par *comme* d'un objet direct avec le verbe *considérer*, M. Gross en donne la dérivation suivante : 1° *Paul considère Jean COMME s'il était fou* (phrase qui elle-même est, selon nous, à dériver de : *Paul considère Jean COMME il le considérerait s'il était fou*), 2° *Paul considère Jean COMME étant fou* et 3° *Paul considère Jean COMME fou*.

6. *Comme* peut introduire des propositions exclamatives qu'il est difficile de réduire à des comparatives par la restitution d'une principale quelconque. Nous rappellerons pourtant que *comme* était un mot interrogatif et que les interrogatifs reçoivent facilement un emploi exclamatif¹³. Ainsi, *comme* exclamatif dérive de la valeur initiale interrogative (avec laquelle *comme* est devenu *comment* dans la langue moderne) : « COMME ces minutes étaient lentes à passer ! » (M. Butor) ; « COMME vous avez raison, mon petit ! » (D. Boulanger).

7. Il y a un emploi de *comme* où il conserve une valeur comparative encore évidente, mais où il est difficile de l'expliquer par une ellipse ou de trouver celle-ci dans chaque cas précis, bien qu'à l'origine du tour il doive y avoir eu la même ellipse que partout jusqu'ici. *Comme* y est devenu un de ces adverbes qui, comme *même*, *aussi*, *surtout*, *seulement*, etc.¹⁴, peuvent accompagner et déterminer non seulement un verbe, un adjectif ou

un adverbe, comme le fait l'adverbe en général, mais pratiquement toute partie de la proposition :

a) un SN objet direct : « Il bredouillait et semblait éprouver COMME un mal inouï, ce cavalier, à sortir d'un tombeau ... » (Céline); « ... qui commencent à former COMME des caillots très opaques ... » (M. Butor); « Je découvrais là COMME un monde ignoré » (A. Fournier); « ..., ils n'entendent pas l'appel strident des vélomoteurs qui font COMME un cri » (J.M.G. Le Clézio); « Elle m'apaise parce que j'ai COMME l'impression que les choses se transforment ... » (B. Pinget); « ... n'as-tu pas ... senti en toi une voix inconnue donner COMME un titre à ces instants ? » (J. Giraudoux); « Il aurait COMME une cirrhose ou un cancer du foie ... » (A. Blondin) etc.,

b) un infinitif objet direct : « ... faisant COMME vibrer l'éclat de soie ... » (M. Butor), etc.;

c) le SN sujet (de préférence placé après le verbe) : « Mathieu l'entendit arriver derrière lui sur le plateau où courait COMME un froissement de paille » (B. Clavel), etc.;

d) un adjectif épithète : « O beau soir, beau soleil poudroyant dont les éclats moites et COMME doucement velus m'atteignent encore, ... » (M. Butor), etc.;

e) un adverbe de manière : « Les seconds sont venus COMME naturellement »¹⁶ (« Les Nouvelles littéraires »), etc.;

f) un SN complément d'agent : « ... j'ai été pris COMME de vertige à l'idée que ... » (M. Butor), etc.;

g) un participe présent : « ... mon cœur devenant dur, COMME se calcinant ... » (M. Butor), etc.;

h) le participe passé d'une forme verbale composée (ou passive) : « Vous m'avez COMME reproché d'être un peu jeune » (Montherlant); « ... cette fille silencieuse, qui avait COMME moisi pendant vingt-deux ans ... » (E. Zola); « ... toute minute, ..., lui est COMME escroquée » (H. Bazin); « ... ils se sont COMME vidés ... » (N. Sarraute), etc.;

i) un SN¹⁶ séquence de verbe impersonnel (sujet logique) : « Il y a COMME un certain sourire triste qui flotte entre les lignes. » (« L'Express »), etc.

Dans ces emplois, *comme* indique qu'entre la réalité désignée par la séquence accompagnée de *comme* et celle que désigne la même séquence sans *comme* il y a un petit décalage, source d'effets atténuatifs ou d'apparence. Dire *J'éprouve COMME un mal* veut dire que l'on n'éprouve pas tout à fait un mal, mais quelque chose qui n'en est pas loin (atténuation et léger déplacement référentiel).

8. Il y a enfin *comme* introduisant des propositions subordonnées temporelles et causales :

a) temporel : « ... une action qui est en train de se dérouler au moment où s'en produit une autre ... se marque plus souvent par *comme* : *j'arrivai comme il téléphonait, ...* »¹⁷. Ce *comme* peut avoir, et c'est probablement le cas, une double origine. Ce serait le continuateur du lat. *cum* (*quom, quum*), qui signifiait entre autres « quand », mais contaminé par *comme* provenu du lat. *quomo* (*do*) exprimant « l'idée de correspondance » ... du moment temporel cette fois-ci. L'ancienneté appréciable de l'emploi temporel de *comme* nous semble appuyer cette hypothèse;

b) causal : « **COMME** il avait découché deux nuits, et **QU'**un soir il était rentré ivre-mort, ou avait parlé même un instant de le renvoyer du collège ; ... » (E. Zola) ; « Et **COMME** je gagnais du pognon, **QUE** je me soûlais la gueule, **QUE** je connais les filles, ... , bref, je menais une vie de bâton de chaise, ... » (F. Dard) ; « **COMME** Annie est mon fisc et **QUE** je ne veux pas l'aigrir par des signes extérieurs de richesse, si Julien me donne dix sacs j'en déclare cinq .. » (A. Sarrazin), etc. M. Grevisse¹⁸ croit que : « À un adjectif, ou à une locution adjectivale, ou à un participe, détachés du mot auquel ils se rapportent comme attributs, l'usage moderne ajoute souvent, en la joignant par *comme*, une proposition comparative marquant un rapport de cause ou parfois d'opposition ». Or, si l'on prend l'un des exemples dont il illustre cette affirmation, celui de P. Bourget, par exemple : « Faible **COMME** elle est, j'ai peur de la voir tomber malade à chaque carême », l'on constate que « *comme elle est* » est bel et bien une comparative, forme elliptique de « *comme elle est faible* », mais sans aucune nuance causale ou d'opposition, puisque cette nuance persiste dans la phrase de P. Bourget même après la suppression de la comparative et réside dans le mot initial *faible* employé pour *étant faible*, c'est-à-dire pour *parce qu'elle est faible*. Enfin, on ne comprend pas de quel verbe *faible* est l'attribut (sauf *étant* que nous avons restitué), car il est évident qu'il ne peut être celui du verbe de la comparative qui lui est subordonnée.

Pour W. v. Wartburg et P. Zumthor le sens des causales introduites par *comme* « est le plus souvent à la limite des notions de temps et de cause : *comme il ne pouvait venir, il m'a écrit*. Dans cet exemple, le sens causal prédomine, mais il subsiste une certaine indication de simultanéité des deux actions. »¹⁹ On dirait donc que *comme* causal est un effet de sens de *comme temporel*. Rappelons ici aussi que lat. *cum* signifiait également « parce que » et qu'ici *comme* dans *comme temporel* il peut y avoir une synthèse homonymique des descendants de *quomodo* et de *cum* ²⁰.

9. Comment peut-on décider si l'on a affaire à *comme* comparatif ou à *comme* temporel et causal ? Disons tout de suite qu'il est beaucoup plus simple de les distinguer dans la pratique et dans un contexte donné que de façon théorique et hors contexte. Ainsi *comme* temporel de la phrase *J'entrai **COMME** il sortait* peut devenir comparatif dans un contexte adéquat tel : *Il sortait toujours sans saluer personne. J'entrai **COMME** il sortait*. Nous n'allons pas pourtant entreprendre ici des recherches sémantiques, contextuelles et pragmatiques qui seraient ou sembleraient d'autant plus fastidieuses que dans la pratique l'interprétation de *comme* ne fait pas de problème, mais nous contenterons de signaler que : 1° *comme* comparatif peut, sauf dans des constructions obligatoirement elliptiques où, justement, il a tendance à devenir un autre *comme* (voir le paragraphe 5. a) *in fine*, 6. et 7. ci-dessus), il peut donc être renforcé par *tout*, ce qui est impossible pour *comme* temporel et causal ; 2° la proposition introduite par *comme* temporel peut suivre, mais préfère précéder sa principale ; 3° la subordonnée introduite par *comme* causal ne peut que précéder sa principale ; 4° la subordonnée introduite par *comme* comparatif suit sa principale et s'il lui arrive de la précéder c'est qu'elle est frappée d'emphase ; 5° *comme* temporel et causal peut être repris par la conjonction substitut *que* (voir les exemples de 8. b)), alors que *comme* comparatif ne peut pas l'être.

10. À la fin de cet exposé que peut-on dire de l'affirmation citée en exergue à son début ? Au cours de son histoire, *comme*, résultat de la fusion

sur le plan de l'expression des descendants de *quomodo* et de *cum* latins, a en effet réalisé aussi une unité sur le plan du contenu, dans la mesure où, on l'a vu, la « correspondance » comparative a pu devenir une correspondance des moments où se déroulent deux actions (*comme* temporel est un simultané) et où la simultanéité temporelle exprimée par *comme* a pu se convertir en rapport de cause à effet. Mais en même temps un mouvement inverse, très important et très significatif, est entamé (voir le paragraphe 7.) : un adverbe *comme*, sorte d'opérateur d'apparence ou d'illusion qui peut accompagner (en fait, précéder) pratiquement tout argument d'une configuration prédicationnelle, est déjà solidement installé dans la langue. Et puis, si à l'unité de signifié *devait* correspondre une unité de valeur, ce devrait, nous semble-t-il, être vrai de toutes les langues. Or, pour ne prendre que le roumain, *comme* n'y a pas qu'un seul hétéronyme ²¹.

NOTES

¹ Quelques problèmes posés par une description de surface des modalités en français, in « Langue française », 12, 1971, p. 118.

² Simplement parce que ce ne sont pas des interrogatives indirectes canoniques et qu'on peut leur trouver, la plupart du temps, une synonymie syntaxique de type relatif : *Viendra CELUI qui pourra, Ils vont LÀ où on les appelle*.

³ Voir notre article. *Les relatives sans antécédent en français, en italien et en roumain*, in CL, XXV, 1980, 2, pp. 157—167.

⁴ M. Grevisse cite : « Albin, COMME est-il mort ? » (Corneille) et, dans l'interrogation indirecte : « Mais Rome ignore encore COMME on perd des batailles » (Corneille) et précise que dans l'interrogation indirecte *comme* « se trouve même encore dans la langue actuelle » (*Le Bon Usage*, Paris, 1961, § 835, *Hist.*) : « Je ne sais plus COMME il me soignera » (G. Duhamel) ; « Alors là-dessus — voyez COMME je suis — voilà mon imagination qui part. » (R. Vildrac).

⁵ Y. Kroumova, P. Hristov, *Les fonctions de comme*, in RRL, 1982, 1, p. 71. Quand on prend en discussion l'inventaire des acceptions de *comme*, on a en vue surtout cet article

⁶ *Ibidem*, p. 73.

⁷ Mais la comparative se réduit parfois au seul *comme* même en l'absence d'éventuelles subordinées : « La ville de San Tapata était plaquée à flanc de rocher en plein devant la mer, fallait voir COMME » [elle était plaquée à flanc de rocher en plein devant la mer] (Céline).

⁸ Voir, par exemple, M. Grevisse, *op. cit.*, § 1044, Rem. 2.

⁹ Il est à remarquer que certains éléments de la comparative qu'on restitue entre crochets sont conditionnés non par la principale, mais par la subordonnée de la comparative (sujet indéterminé de la phrase de Vercors, par exemple, mode imposé par la conditionnelle, etc.).

¹⁰ G. Mauger, *Grammaire du français d'aujourd'hui*, Paris, 1968, p. 352. En note l'auteur admet qu'on peut sous-entendre « souffrez », mais dit que la langue parlée y sent une préposition.

¹¹ *Op. cit.* sous la note 5, p. 76.

¹² *Méthodes en syntaxe*, Paris, 1975, p. 68.

¹³ Cf. : *QUEL livre lis-tu?* et *QUEL livre tu lis!*, *QU'EST-CE QU'il crie?* et *QU'EST-CE QU'il crie!* (CE QU'il crie!), etc. Même l'inversion des interrogations connexionnelles se retrouve dans des exclamations sans mot exclamatif (-interrogatif) : *Est-il content?* et *Est-il content!*, „Suis-je sotte !” (H. Bazin), etc.

¹⁴ Voir notre étude, *Adverbes modifieurs de paradigme*, in *StuBB*, 1981, 1, pp. 40—50 (I) et 1982, 1, pp. 30—39 (II).

¹⁵ Il est significatif de constater qu'un adverbe de manière — et en général un circonstanciel de manière : *il est là COMME par hasard* — puisse être déterminé par *comme* qui introduit des comparatives qualifiées aussi de circonstancielles de manière (cf. M. Grevisse, *op. cit.*, § 1045, 3^e, b).

¹⁶ On aura remarqué que les SN ainsi déterminés par *comme* ont un déterminant indéfini et ne peuvent être pronominalisés.

¹⁷ W. v. Warburg et P. Zumthor, *Précis de syntaxe du français contemporain*, 2^e éd., Berne, § 134. M. Grevisse (*op. cit.*, § 1018, *Hist.*) remarque que : „la conjonction temporelle *comme*, [...] ne s'emploie guère aujourd'hui qu'avec l'imparfait...”, ce qui se comprend,

vu ce qu'en disent W. v. Warthburg et P. Zumthor. Au même endroit, M. Grevisse signale l'emploi, aux XIV^e jusqu'au XVII^e siècles, du subjonctif après *comme* temporel sous l'influence du lat. *cum*.

¹⁸ *Op. cit.*, § 1043, Rem. 3.

¹⁹ *Op. cit.*, § 143.

²⁰ Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que *comme* n'est pas le seul relateur temporel qui puisse se teindre d'une valeur causale ou d'opposition ; cela arrive aussi à *quand*, *lorsque*, *alors que* qui eux aussi expriment une simultanéité ou une succession très serrée (voir aussi M. Grevisse, *op. cit.*, § 1022, Rem. 6). Quant au lat. *cum*, les valeurs temporelle et causale se distinguaient par le mode employé (v. S. Kiss, *Tendances évolutive ae la syntaxe verbale en latin tardif*, Debrecen, 1982, p. 44).

²¹ *Comme* se traduit en roumain par : 1° *ca* (*și*) dans les emplois évoqués ci-dessus sous les paragraphes 4. a et b, 5. a et b, 7. devant un SN (où *ca* peut parfois être renforcé par *ceva*), 2° *cum*, dans les emplois sous les paragraphes 1., 2., 3., 4. au début, 5. c, 8., 9. : 3° *drept*, dans 5. d ; 4° *cil de, ce*, dans les exclamatives (paragraphe 6.) ; 5° *parcă*, dans la plupart des emplois sous 7. (y compris devant un SN où *parcă* concurrence *ca, ca și, ceva ca*).

COMME(NT)

(Rezumat)

Pornind de la ipoteza conținută în moto că unei unități din planul expresiei poate, sau chiar trebuie, să-i corespundă o unitate în planul conținutului, se încearcă mai întâi a se demonstra că *comme* și *comment* sînt variante, datorate unui accident diacronic, ale unui arhilexem pe care autorul îl notează COMME(NT) ; apoi se continuă prin încercarea de a reduce fragmentarea sensului în diferite semnificații, adesea contextuale, la idea generală de corespondență sau, mai precis, de identitate a modalității sau a momentului de desfășurare a două acțiuni. Corespondența temporală a putut, ajutată și de unele fuziuni omonimice ale unor conjuncții latine (*quomodo, cum*), să se transforme într-un raport de la cauză la efect.

Spre sfîrșit însă se constată apariția unui *comme*, pe care autorul îl numește operator de aparență, care se opune procedurii reducționiste, ceea ce, alături de compararea cu eteronimele din română, îl conduce pe autor la scepticism în privința valabilității ipotezei de plecare.

Aprilie 1986

Universitatea din Cluj-Napoca
Facultatea de Filologie
Str. Horea, 31

LE DEVENIR DE L'IMPARFAIT EN FRANÇAIS

— Étude démolinguistique —

JEAN LOUIS CHAUZIT

Le français, tel que le décrit la grammaire officielle, a dans son système verbal, hérité d'un certain nombre de formes morphologiques du latin classique. Nous convenons d'appeler ces formes : les formes étymologiques du système verbal français. Dans les lignes qui suivent, nous nous proposons de suivre l'évolution contemporaine des emplois de l'imparfait de l'indicatif, aussi ne rappellerons-nous que les formes étymologiques concernant le mode indicatif, incontestablement le plus fréquent dans les énoncés des locuteurs français. Ces formes étymologiques sont celles du présent (*facio / je fais*), de l'imparfait (*faciebam / je faisais*) et du passé simple (*feci / je fis*). Le passé composé, le plus-que-parfait et le passé antérieur sont des créations romanes, comme les deux formes du futur. On peut être surpris de constater que dans un système temporel aussi développé que celui du français, les formes étymologiques soient minoritaires : trois sur huit. Cinq des postes temporels du système verbal français sont couverts par des formes qui ne sont pas étymologiques, mais des créations romanes. Sans doute pourrait-on répondre à cela que le passage du latin aux langues romanes, du latin au français en particulier, peut être caractérisé comme le passage d'un système verbal aspectuel à un système de temps relatifs ou historiques. En latin la marque aspectuelle était présente dans chaque forme verbale tandis que les jalons temporels étaient réduits à trois en latin classique (deux en latin archaïque), alors qu'en français les jalons temporels sont très nombreux et que les aspects n'apparaissent que de façon ponctuelle sans marque spécifique récurrente. On pourrait dire encore que la majorité des formes romanes ne fait que marquer et souligner ce changement radical. Sans doute cela est-il vrai. Mais précisément, si la romanité, en l'occurrence la modernité¹, est marquée et soulignée par la minorité des formes étymologiques, il convient de s'interroger sur le fonctionnement et le devenir des formes héritées du latin.

Si nous nous intéressons à la forme étymologique qu'est l'imparfait, c'est qu'en fait elle seule fait problème parmi les formes de l'indicatif héritées au sein du système verbal du français contemporain. En effet le sort des deux autres formes étymologiques semble être définitivement réglé. D'une part le présent est le point fixe du système français, celui par rapport auquel les autres temps se situent. D'autre part le passé simple a disparu de ce même système verbal, si l'on veut bien admettre que la langue parlée est seule significative d'un état synchronique d'une langue et de ses tendances évolutives.

Pour montrer en quoi l'imparfait fait problème dans le système verbal français, nous rapporterons ci-dessous les constatations qui sont ressorties d'une enquête menée sur la langue parlée dans la région lyon-

naise : ce que l'on pourrait appeler le dialecte interurbain de la banlieue lyonnaise (Lyon, Villeurbanne, Saint Fons, etc. ...).

Dans un corpus enregistré auprès de plusieurs locuteurs, à l'insu de ceux-ci, ont été relevées 5 505 occurrences verbales. Nous ne rappellerons ici que celles qui intéressent l'étude que nous entendons mener, à savoir celles qui concernent l'indicatif à l'exception de celles du futur :

— présent de l'indicatif	3 069/5 505
— passé composé	608/5 505
— imparfait	330/5 505
— plus-que-parfait	80/5 505
— passé simple	0/5 505
— passé antérieur	0/5 505

Il ressort de cela que le passé antérieur et le passé simple n'existent pas dans cette variété de français, n'existent plus dans ce dialecte français, pourrait-on même dire. Le présent, comme nous l'écrivions plus haut, est largement majoritaire. Le passé est couvert, par ordre d'importance, par le passé composé, l'imparfait et le plus-que-parfait, dans des proportions qui vont de 1 à 1/2 pour les deux premiers et de 1 à 1/8 entre le premier et le troisième.

De ces chiffres et de ces proportions apparaît un premier problème qui est le très net déséquilibre dans l'emploi de ces formes et donc de leur rentabilité respective. Celui de la forme étymologique qu'on aurait pu imaginer la forme la plus résistante car la plus ancienne et donc la mieux ancrée au système, n'y est pas majoritaire, et de loin. Il est vrai que l'exemple du passé simple (ex. — parfait latin) pouvait le laisser prévoir. L'imparfait présente donc cette particularité par rapport à l'autre forme étymologique survivante d'être non seulement concurrencé mais dominé dans l'expression du passé, alors que la fréquence du présent lui confère une stabilité qui ne peut être contestée. Le problème qui ressort de ces données est de savoir comment peut s'expliquer la situation minoritaire de l'imparfait dans l'expression du passé.

L'affinement qualitatif des données quantitatives précédentes fait apparaître, pour sa part, une deuxième interrogation : à savoir celle de la localisation du temps historique passé couvert par l'imparfait.

L'affinement qualitatif de ces chiffres a été obtenu par une méthode qui a consisté à subdiviser le passé en six périodes significatives. Ces périodes ont pu être retenues comme telle en ce sens qu'une première ventilation plus détaillée des occurrences relevées et historiquement situées, a fait apparaître que ces périodes pouvaient être considérées comme bornes historiques dans la mesure où le tableau ainsi obtenu montrait une forte concentration de formes verbales autour de moments historiques bien précis. Ces points de rassemblement ont finalement été retenus *a posteriori* comme des jalons temporels significatifs et révélateurs. Les limites de ces périodes, déduites *a posteriori*, ne peuvent être définies comme valables pour n'importe quel corpus, mais le principe qui consiste à rechercher des jalons temporels significatifs pour un corpus donné nous semble méthodologiquement fondé en ce sens qu'il a été utilisé à plusieurs reprises lors d'autres enquêtes et que la vérification mathématique des résultats obtenus a dans chaque cas confirmé la cohérence des courbes élaborées à partir de telles données. L'enseignement que la linguistique générale a à tirer de cette constatation n'entre pas dans les limites de cette communication,

mais nous croyons néanmoins devoir suggérer que la conceptualisation du temps dans la langue ne semble pas s'aligner sur une visualisation qui serait une ligne continue et sans reliefs, mais plutôt sur celle d'un itinéraire jalonné de repères comme un voyage l'est d'autant de villes étape.

Les périodes ainsi retenues sont les suivantes :

- Passé I = passé immédiat.
- Passé II = passé de plus ou moins cinq minutes à plus ou moins un quart d'heure.
- Passé III = passé de plus ou moins un quart d'heure à une demi-journée.
- Passé IV = passé de une demi-journée à quelques jours
- Passé V = passé de plus ou moins quinze jours à quelques mois.
- Passé VI = passé de plusieurs mois à un an et plus ².

Les résultats d'emploi des différents temps grammaticaux apparaissent dans le tableau ci-dessous :

Période Tps grammatic.	Passé I	Passé II	Passé III	Passé IV	Passé V	Passé VI
Présent	70 = 38%	17 = 17,7%	19 = 13,5%	26 = 8,2%	14 = 7,6%	3 = 2,2%
Passé comp.	91 = 49,5%	58 = 60,4%	81 = 57,5%	207 = 65,5%	80 = 43,4%	54 = 39,4%
Imparfait	21 = 11,4%	10 = 10,4%	30 = 21,2%	63 = 19,9%	69 = 37,5%	69 = 50,3%
Pl.-que-parf.	2 = 1,1%	11 = 11,5%	11 = 7,8%	20 = 6,4%	21 = 11,5%	11 = 8,1%

Les chiffres de ce tableau doivent à notre sens n'être pris en compte que comme des tendances et celles-ci pourraient être représentées par les courbes suivantes :

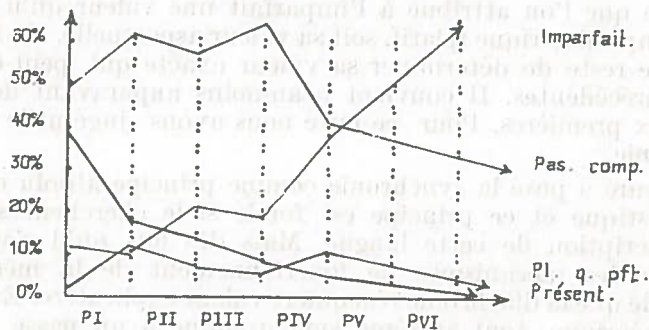


Fig. 1

Manifestement les données observées et rappelées dans les tableaux précédents nous montrent qu'on ne saurait aujourd'hui parler de système, mais la réalité est bien au contraire celle d'un diasystème. Le diasystème, a pu être défini comme un système d'extension maximale pouvant fonc-

tionner en deçà de ce seuil maximal. La situation de l'imparfait nous amènerait à formuler cette notion en d'autres termes. Il nous semble en effet plus conforme à la réalité constatée de définir le diasystème comme un ensemble de systèmes, mais cet ensemble ne fait pas système. Cette appréhension permet de cerner la réalité de la langue en échappant à la rigueur du structuralisme classique. L'ensemble n'est pas système de systèmes mais « pseudo-système ». Nous voulons dire que l'expérience montre que dans la langue, en l'occurrence dans l'expression du passé en français, tout ne se tient pas comme l'aurait voulu le structuralisme saussurien. Cela signifie encore qu'à un premier niveau les structures peuvent s'organiser de manière oppositionnelle mais qu'à un niveau supérieur les premiers systèmes peuvent ne pas être en opposition.

En effet dans le langage littéraire et cultivé l'imparfait faisait système avec le passé défini sur la base de l'opposition duratif / non-duratif. Aujourd'hui il s'oppose encore au passé composé, dans des exemples comme « De Gaulle a sauvé la France » et « De Gaulle sauvait la France dans les années 1940 » sur la base d'une opposition aoriste / infectum. On pourrait donc être tenté, sur la foi de ces exemples, de penser que la structure fondamentale de l'imparfait est une structure aspectuelle si d'autres exemples ne venaient nous montrer qu'il peut avoir aussi une valeur de temps relatif : « j'avais mangé le dessert que tu mangeais encore la viande » où l'imparfait se situe relativement et historiquement comme un moins passé par rapport à un plus-que-parfait plus que passé. En même temps l'observation de phrases comme « j'avais terminé quand tu as commencé » et « j'avais terminé quand tu commençais », montre que le plus-que-parfait se situe aussi relativement par rapport au passé composé. On voit ainsi que l'opposition passé composé / imparfait pourrait être aspectuelle et tous deux s'opposeraient historiquement au plus-que-parfait comme des moins passés par rapport à un même plus que passé. Mais cela équivaudrait à dire que le plus-que-parfait est chargé d'une double marque aspectuelle, chacune étant incompatible avec l'autre. Plus que passé du passé composé ce serait aoriste et plus que passé de l'imparfait ce serait infectum. Le « système » du passé en français n'est manifestement pas un système.

L'observation attentive pourrait suggérer que cette hétérogénéité vient de ce que l'on attribue à l'imparfait une valeur qu'il n'a pas, soit celle de temps historique relatif, soit sa valeur aspectuelle. En fin de compte le problème reste de déterminer sa valeur exacte qui, peut-être, échappe aux deux précédentes. Il convient néanmoins auparavant de s'interroger sur les deux premières. Pour ce faire nous avons jugé utile de recourir à la diachronie.

Saussure a posé la synchronie comme principe absolu de la description linguistique et ce principe est fondé si le chercheur se limite à la simple description de cette langue. Mais dès lors qu'il s'agit de mieux comprendre les mécanismes de fonctionnement de la même langue, il nous semble que la diachronie réacquiert valeur explicative. En effet, même au plan théorique, tout système synchronique a un passé et un futur. C'est-à-dire qu'il préfigure un système en devenir et n'est rien d'autre que le système advenu d'une préfiguration antérieure (on voit ici l'importance de la notion de diasystème puisque si la langue était un système où tout se tient — donc fini — il ne pourrait y avoir d'évolution). Ainsi opposer synchronisme et diachronisme au point que l'un excluerait l'autre n'est pas fondé dans la perspective qui est la nôtre puisque ce serait oppo-

par rapport à l'autre, on voit que l'imparfait ne peut être antérieur qu'au présent. Cela confirme sans doute que la notion d'anté-passé est une notion qui n'est pas temporelle mais plus exactement syntaxique. La courbe presque plate des emplois du plus-que-parfait tend à montrer que la langue lui a attribué ce rôle, en ce sens que la régularité de ses emplois dans n'importe quelle période historique révèle que ces emplois sont en fait provoqués et donc syntaxiques.

L'emploi de l'imparfait ne peut être provoqué⁶ : cela équivaut à dire que ses emplois sont autonomes et que la totalité de charge sémantique de la structure imparfait s'y exprime. Or, c'est dans la période la plus éloignée du présent que l'imparfait devient le temps grammatical majoritaire. Cela équivaut à dire qu'il exprime un passé lointain, le passé le plus lointain que couvre la langue populaire.

D'autre part l'imparfait peut être employé dans des cas assez particuliers où il n'exprime pas des passés, bien que ces emplois soient autonomes : « alors tu étais le papa et tu me disais . . . » dans le langage enfantin, « ah le petit chien, il voulait un sucre » dans celui de certaines vieilles dames, etc . . .⁷. L'imparfait peut aussi être employé avec une valeur semblable par des adultes s'adressant à des enfants : ainsi une paysanne s'adressait à une fillette de deux ans en ces termes : « tu regardais ma cousine comme elle était jolie ». Cet énoncé se situait dans le présent instantané et n'avait en aucun cas valeur de passé. Parodie du langage enfantin ou autre, cette phrase révèle néanmoins à notre sens la volonté de se situer dans une zone particulière du langage qui n'en a pas moins une fonction déterminée.

Globalement nous assistons à un double phénomène, d'une part à un recul de l'imparfait dans un passé plus lointain que ne le laissait prévoir son étymologie et ses emplois dans l'ancien système français, et d'autre part à une « dérive » de l'imparfait hors du système temporel. Marginalement dans des énoncés comme « quand j'allais à l'école », l'imparfait peut avoir une marque aspectuelle résiduelle marquant l'habitude de ou la durée, mais la faible fréquence de tels emplois révèle qu'ils correspondent davantage à une marque résiduelle qu'à un sème aujourd'hui fondamental de cette structure dans un système en évolution. La situation que nous décrivons est une situation en devenir où cette valeur résiduelle ne peut avoir pour nous la même importance que celle d'un imparfait passé lointain et d'un imparfait hors du temps qui correspond par sa modernité au sens d'évolution de la langue.

Le professeur Goudet a montré que ce glissement des emplois de l'imparfait correspond à un mouvement de « dérive des structures ». Les structures dérivent quand la structure antagoniste centripète disparaît. Mais il est une autre donnée qui peut intervenir dans la situation nouvelle que la langue fait à l'imparfait. Là encore le recours à la diachronie peut être révélateur. Certes les bouleversements profonds que connaît le système verbal français en synchronie peuvent être d'un poids important dans la place nouvelle que fait la langue à l'imparfait. La disparition du passé simple et du passé antérieur, la création de formes nouvelles comme le passé surcomposé (*j'ai eu fait*) peuvent expliquer ce mouvement de dérive. Mais il peut apparaître également que l'imparfait dans sa situation nouvelle ne fait que subir le sort que lui réservait la ligne évolutive générale du système verbal, si ce n'est que cette évolution est déviée de son aboutissement théorique par d'autres facteurs qui peuvent ne pas être seulement morphologiques mais aussi syntaxiques.

ser système et évolution. D'autre part il est manifeste que l'évolution est systématique par nécessité, c'est-à-dire résultat d'oppositions qui se neutralisent et se déplacent par réaction.

Originellement, au niveau du système du latin archaïque, l'imparfait était pour l'inachevé l'unique pôle du passé et correspondait, historiquement, au plus-que-parfait. C'est-à-dire qu'imparfait et plus-que-parfait étaient les seuls passés, historiquement équivalents, respectivement de l'aspect infectum et de l'aspect perfectum.

Cette situation était déjà altérée dès la période classique du fait du recul du présent du perfectum (= passé défini) vers le passé³. Structuralement le système du latin classique est déséquilibré par un plus grand poids vers le passé. Ce glissement du présent perfectum vers le passé le mettait du même coup en opposition aspectuelle avec l'imparfait puisqu'ils se situaient respectivement dans chacune des deux structures marquées du perfectum et de l'infectum. Le plus-que-parfait qui occupait le pôle passé du perfectum est à son tour poussé, de ce fait, vers un passé plus lointain.

Le recul du plus-que-parfait vers le passé, ou plus exactement vers un plus que passé, fait que celui-ci au cours de la période romane perd sa marque aspectuelle pour une double raison. D'une part la charge « historique » devient ainsi plus lourde et est de ce fait valorisée au détriment de la charge aspectuelle. D'autre part ce recul a pour autre conséquence qu'il n'a plus d'antagoniste infectum, ce qui évidemment le vide de sa charge perfectum. C'est sans doute là une des raisons pour lesquelles l'opposition infectum / perfectum sur l'ensemble du système verbal n'a pas subsisté et a été remplacée ponctuellement, là où les formes disponibles le permettaient, par une opposition duratif / non-duratif.

En français moderne, l'imparfait a à son tour perdu la structure qui lui était antagoniste. Le passé défini a disparu de la langue française orale, soit le lieu où l'évolution est le plus rapidement discernable. L'imparfait a ainsi perdu son pôle d'attraction et est disponible pour dériver, comme l'a montré J. Goudet⁴. Du même coup l'opposition aspectuelle disparaît puisqu'elle est privée de l'un de ses termes, mais en même temps l'imparfait perd sa valeur de duratif. Le passé composé se situe en dehors de cette opposition et le plus-que-parfait est situé plus loin dans le passé. Or, une opposition aspectuelle ne peut exister que si une forme morphologisée antagoniste existe et que si elle porte sur deux mêmes moments historiques ; le contraire reviendrait à admettre qu'une opposition systématique est possible dans un système d'un seul élément, mais on sait qu'un seul élément ne peut constituer un système.

Si nous nous interrogeons maintenant sur la valeur purement temporelle de l'imparfait, nous devons constater qu'elle n'est pas non plus sans poser de problèmes. Étymologiquement l'imparfait était un passé proche : passé proche, passé inachevé, sa position relative le situait immédiatement en-deçà du présent. Les chiffres de l'enquête citée tendent à infirmer cette appréciation. Certes l'imparfait n'est pas absent des zones les moins éloignées du passé, mais il y est largement minoritaire. C'est seulement dans la zone du passé VI (la plus éloignée) que l'imparfait devient majoritaire. Cela ne signifie certes pas que l'imparfait fonctionne comme un anté-passé par rapport au passé composé. Ainsi « je chantais quand il est arrivé » marque la simultanéité des deux actions. Et dans « je chantais avant qu'il arrive »⁵, où *avant que* marque l'antériorité d'une action

Le passage du système verbal latin au système verbal français, et des langues romanes en général, est caractérisé par la disparition de la forme synthétique du perfectum au passé. D'autre part, les formes du futur, sans doute trop récentes en latin même, n'ont pu, si l'on ose dire, subir le choc de cette mutation et on disparu également tant au perfectum qu'à l'infectum. Les seules formes étymologiques qui aient résisté à ce bouleversement étaient le présent infectum et le présent perfectum, ainsi que le passé infectum (l'imparfait). La récente disparition du présent du perfectum (en fait déjà passé dès le latin classique) fait que subsistaient seules les formes étymologiques de l'infectum : le présent et l'imparfait. Toutes les autres formes « latines » ont disparu au profit de formes nouvelles que l'on pourrait dire « auxiliarisées ». L'auxiliaire antéposé marque les passés (*j'ai fait* — *j'avais fait* et récemment *j'ai eu fait*) et l'auxiliaire néo-désinencialisé marque les futurs (*je ferai* — *je ferais*).

La création et le développement des formes composées des auxiliaires caractérisent les langues romanes et une forme (nouvelle, certes, mais dont l'existence ne peut être mise en doute) telle que *j'ai eu fait* tend à faire penser que cette tendance est encore plus marquée en français⁸. C'est-à-dire que la mise en place des auxiliaires et des formes composées correspond à la ligne évolutive du français. Et à notre sens cela fragilise d'autant plus la forme étymologique de l'imparfait que l'auxiliaire est reconnaissable dans les passés et qu'il est ainsi isolé dans les formes du passé. Sans doute cette fragilité et cette situation minoritaire ont-elles entraîné l'imparfait vers d'autres significations que sa valeur originelle.

De cette situation il ressort que l'imparfait pourrait très bien disparaître du système verbal français si la langue et son évolution obéissaient aux principes de la plus pure théorie. Néanmoins, les caprices de la langue peut-être, et le nombre de formes relevées en tout cas (330), font que l'imparfait se situe par sa fréquence au troisième rang des occurrences verbales dans le corpus analysé. L'imparfait semble donc bien échapper à la disparition. Mais il faut constater alors, outre quelques emplois résiduels dans le cadre de son aspect primitif — *quand j'allais à la pêche* —, que ce sont des emplois qui glissent vers les passés les plus éloignés (30 dans le passé III, 63 dans le passé IV et 69 dans les passés V et VI) ou des emplois hors du temps, tels les exemples que nous avons donnés précédemment.

Au plan de la charge sémantique que revêt l'imparfait, il n'est pas impossible de rapprocher ces deux sortes d'emploi. Le caractère univoque du signe linguistique incite même à faire ce rapprochement. Il ne nous semble pas erroné de penser qu'entre les passés les plus lointains et les expressions verbales hors du temps, la langue instaure une parenté qui pourrait être explicative. L'enquête citée tout au long de ces pages laisse penser que le temps de la langue ne va pas très loin dans le passé, un ou deux ans au maximum. C'est précisément dans les passés de plusieurs mois à plusieurs années que l'imparfait devient majoritaire, soit dans les zones qui se trouvent aux marges du temps linguistique. D'autre part l'imparfait est le temps introductif de toutes les légendes de la tradition populaire française : « il était une fois ». La formule peut être dite magique. L'imparfait de cette formule situe l'action dans une période extrêmement reculée du passé, si reculée qu'elle sort de l'histoire pour entrer dans un monde sans temps où les animaux parlent et où l'on peut chausser des bottes de sept lieues.

C'est à notre avis dans cette perspective qu'il faut situer la déviation qui a peut-être sauvé l'imparfait de la disparition, si le sens d'évolution général est bien à la disparition des formes étymologiques, comme nous avons cru pouvoir le montrer. Dans la légende et dans les jeux des enfants, l'imparfait sorti du temps est devenu un hyporéel. Dans des emplois comme « il y a dix ans le Général De Gaulle mourait », on peut penser qu'il s'agit du même phénomène : l'événement sort de l'histoire pour entrer dans le mythe du personnage, ou plus exactement le peuple et sa langue l'y font entrer.

Comment comprendre et expliquer ce glissement d'une structuration historique vers une structuration néo-aspectualisée ? Là encore la diachronie peut être un élément de l'explication. On constate par ailleurs que, de passé de l'infectum qu'il était, l'imparfait est devenu en français une marque de la condition, il est devenu le temps, on pourrait presque dire le mode du conditionnant. C'est-à-dire qu'il a pris en charge l'expression de ce qui relevait du subjonctif latin et qui dans les autres langues romanes relève du subjonctif (italien, espagnol et portugais) ou du conditionnel (roumain).

L'emploi syntaxique de l'imparfait où il introduit la condition du mode conditionnel, du mode de l'hyporéel, a pu par contagion le surcharger de cette marque et l'emporter lentement hors du temps historique pour lui donner dans ce mouvement une nouvelle marque aspectuelle qu'il assume dans ses emplois autonomes aussi et révèlent les emplois surprenants que nous avons cités.

Certes, aujourd'hui, il ne s'agit que de tendances à l'intérieur du diasystème français que dans ces pages nous avons projetées au terme de leur aboutissement théorique. Mais tous les éléments que nous avons indiqués sont d'un certain poids dans l'évolution, ô combien notable, du système verbal français. La langue semble saisir les occasions qui lui sont offertes pour une nouvelle structuration de l'expression de l'action où de nouveaux aspects semblent être mis en place, après que l'attention de la langue quant à l'action ait surtout été portée au temps historique, puisque le nombre des jalons temporels est en diminution.

NOTES

¹ Le concept de modernité en linguistique ne veut pas marquer un progrès par rapport à un état inférieur de la langue, mais ne peut exprimer qu'un état nouveau par rapport à un état ancien, et de ce fait révèle une ligne évolutive dont la modernité n'est qu'un stade. La comparaison entre l'état ancien et l'état nouveau fait apparaître la tendance évolutive, qui appliquée à l'état nouveau fait de « l'état moderne » une préfiguration d'un état futur.

² A noter encore que le temps de la langue semble beaucoup plus limité que le temps théorique.

³ Cf. l'article de J. Goudet, *La dérive des structures*, in *Mélanges à la mémoire de Louis Michel*, Montpellier, 1979.

⁴ Cf. *op. cit.*, p. 227.

⁵ Exemple pris dans la langue populaire.

⁶ Hormis dans les phrases du type « si j'étais riche, j'achèterais une maison » où l'imparfait a valeur de conditionnant : valeur sur laquelle il nous faudra revenir.

⁷ Cf. *op. cit.*, p. 224, avec le commentaire correspondant.

⁸ Ce phénomène doit à notre sens être rapproché de l'expression de la personne par le pronom sujet en français. De la même façon « l'auxiliarisation » peut être perçue comme une promotion de la personne qui affirme, avec *avoir* (*j'ai fait* comme *j'ai fait*) sa possession de l'action advenue (le participe passé des passés) ou en devenir (l'infinitif de futurs), ou qui exprime encore son identification aux mêmes actions avec l'auxiliaire *être*.

Université « Jean Moulin »
Lyon, France

CONTRIBUȚII LA STUDIUL NUMERALULUI ROMÂNESC

G. GRUIȚĂ

0. Clasa lexico-gramaticală a numeralului aparține unei zone intens controversate a gramaticii românești. Contestat ca parte de vorbire cu trăsături proprii¹, conceptul tradițional de numeral a rezistat apoi examenului riguros al metodelor structurale². De un consens interpretativ însă nu poate fi vorba nici după confruntarea amintită, deoarece fiecare cercetător a fixat mereu alte granițe, alte sfere de cuprindere pentru această clasă³. Oscilația se reflectă și în lucrările de sinteză, unde numeralul este tratat sumar, expedit⁴, sau este prezentat sub semnul unui compromis parțial⁵.

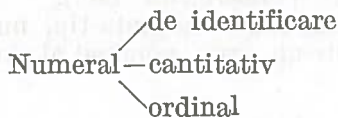
Reexaminând „dosarul” numeralului, din perspectiva momentului actual al lingvisticii românești, se impun următoarele constatări :

— Tratarea sa ca o clasă lexico-gramaticală distinctă a fost solid argumentată în discuțiile care au avut loc în anii '60 (semantică proprie, flexiune caracteristică, valențe combinatorii specifice).

— Așa-zisele numere fracționare, adverbiale, colective, nehotărâte, distributive trebuie cedate altor părți de vorbire (substantiv, adjectiv, adverb), deoarece au trăsături caracteristice acestora.

— Numerele veritabile (cardinal, ordinal) reclamă revizuire terminologică, interpretări morfosintactice unitare și o clasificare bazată pe criterii mai riguroase.

1.1. Încercînd să răspundem dezideratelor formulate în ultimul alineat, propunem, pentru începutul discuției, următoarea schiță de subclasificare, în sprijinul căreia vom aduce argumente pe parcurs :



O primă noutate ar consta în eliminarea termenului „cardinal”, deoarece :

a) nu are o motivare funcțional-semantică de același tip cu celelalte (cel „ordinal” este denumit astfel pentru că „exprimă ordinea (s.n. — G.G.) obiectelor prin numărare”¹⁶; denumirea „cardinal” nu are nici o legătură cu ceea ce exprimă acest numeral, ci cu faptul că stă la baza tuturor celorlalte compuse sau construcții numerale¹⁷);

b) denumirea „cardinal” se aplică la două subclase de numeral, total diferite funcțional și flexionar (*numeralul cantitativ* — care exprimă cantitatea obiectelor — și *numeralul de identificare*, utilizat pentru identificarea acestora).

1.2. Pentru a ilustra particularitățile numeralului de identificare, propunem spre examinare următoarele enunțuri :

Stă la hotel, la camera trei sute patru.

Acestea s-au întâmplat în anul o mie nouă sute șapte.

Numărul șaisprezece este mai mare decât numărul opt.

Vine cu troleibuzul treizeci și cinci.

S-a oprit la pagina o sută treizeci și unu.

Conform articolului șaptesprezece din regulament, nu se aprobă.

După cum se poate ușor observa, numeralele din cele șase enunțuri au rolul de a identifica pe unul dintre componenții clasei indicate de apelativele pe care le însoțesc : *cameră, an, număr, troleibuz, pagină, articol*. Prin aceasta, numeralul de identificare se aseamănă, pînă la un punct, cu numele proprii⁸. Deosebiri :

(a) Numeralul își exercită funcția de identificare în primul rînd în interiorul clasei-concept pe care o denumește apelativul „număr”. Din această cauză, apelativul-clasă „număr” poate însoți numeralul de identificare și atunci cînd se referă la elementele altei clase-concept : *camera (cu) numărul trei sute patru*.

(b) O consecință a celor menționate la (a) este diferența de context diagnostic. Numeralul de identificare se încadrează în contextul general al numelor proprii : #care / ce + apelativ sg. ↑ # nume propriu ↓ #, dar se diferențiază prin contextele specifice : # ce număr ↑ # numeral de identificare ↓ # ; # ce număr are + apelativ la sg. ↑ # numeral de identificare ↓ #.

Exemple : *Ce număr ? Douăzeci.*

Ce număr are camera ? Trei sute patru.

(c) Numeralul se încadrează într-un foarte riguros sistem de determinare / motivare matematică și lingvistică. *Douăzeci și cinci*, de pildă, se caracterizează prin vecinătățile imediate 23 < 26 ; acest fapt exclude orice arbitrar al denumirii lingvistice, denumire care, potrivit sistemului românesc de compunere a numeralului, trebuie să cuprindă o parte care să indice numărul zecilor, una care să indice numărul unităților, cele două legîndu-se între ele prin conjuncția copulativă și. Această dublă determinare sistemică (matematică și lingvistică), la care se adaugă cea a simbolizării cifrice, facilitează identificarea rapidă și exactă a oricărui element al seriei, atît în interiorul clasei de „număr”, cit și în interiorul altor clase de „obiecte” (*cameră, an etc.*).

În varianta fundamentală, varianta-tip, numeralul de identificare ocupă poziția a doua într-un grup nominal al cărui centru este apelativul-clasă :

numărul trei ;

anul o mie nouă sute șapte ;

troleibuzul treizeci și cinci.

Contextul (lingvistic sau situațional) permite utilizarea variantei eliptice, în care apelativul are doar o prezență latentă subînțeleasă :

Șapte este mai mare decât doi („numărul”).

Răscola a avut loc în o mie nouă sute șapte („anul”).

El merge cu trei sute treizeci și cinci („acceleratul”).

Mai ales în limbajul matematic, care operează cu simbolurile cifrice ale numeralului de identificare, varianta eliptică este extrem de frecventă. Apelativul „număr” se subînțelege însă ușor și nu se produc confuzii :

10 : 2 = 5 (Numărul zece împărțit la numărul doi este egal cu numărul cinci.)

1.3. Sub aspect flexionar, numeralul de identificare se caracterizează prin următoarele particularități :

(1) Are numai valoare de singular, lucru firesc dacă avem în vedere funcția sa de individualizare / identificare. Acest fapt îl deosebește net de numeralul cantitativ, care are numai valoare de plural (cu excepția lui *unu / una*). Să se compare, în acest sens :

Zece este mai mic decât cincisprezece. (identificare)

Zece sînt încă bolnavi. (cantitativ)

Diferența de valoare (singular/plural) rezultă din diferența de număr gramatical de la substantivele cu care cele două feluri de numeral fac grup nominal în varianta-tip. Numeralul de identificare este întotdeauna termenul adjunct al unui apelativ la singular : *numărul zece ; pagina șaisprezece ; anul o mie nouă sute șapte*. Numeralul cantitativ (cu excepția capului de serie) formează grup nominal cu un substantiv la plural : *zece numere, nouăsprezece pagini, o mie nouă sute șapte ani*.

În varianta eliptică a acestor grupuri nominale, numeralul preiau și informația regentului, inclusiv pe cea de număr, de unde și diferențele pe care le-am constatat.

(2) Există și o diferență de topică între numeralul de identificare și cel cantitativ. Variantele-tip ale celor două grupuri nominale au, din acest punct de vedere, structuri diametral opuse :

— substantiv + numeral de identificare (*pagina șapte ; A—B*) ;
— numeral cantitativ + substantiv (*șapte pagini ; B—A*).

(3) În ceea ce privește genul, numeralul de identificare nu cunoaște flexiunea după această categorie gramaticală nici măcar la primele două unități ale sale :

Casa de filme unu ; nota unu ;

Casa de filme doi ; nota doi.

Numeralul cantitativ marchează paradigmatic opoziția masculin/feminin la primele două unități și la toate construcțiile care le încorporează pe acestea : *unu/una, doi/două, douăzeci și unu/douăzeci și una, douăzeci și doi / douăzeci și două, o sută unu/o sută una, o sută doi/o sută două etc.*

În varianta eliptică, numeralul de identificare poate prelua genul regentului, dar îl exprimă exclusiv sintagmatic : *Pagina două sute patru lipsește, iar trei sute șizeci și cinci este ruptă*. Identic se petrec lucrurile și cu numeralul cantitativ, cînd genul nu este marcat formal. Dacă centrul grupului lipsește, numeralul cantitativ preia și informația de gen a acestuia, dar o exprimă sintagmatic, la termenul acordat : *Trei studenți au absentat, iar trei au fost prezenți*.

(4) Categoria cazului diferențiază și ea destul de net numeralul de identificare în raport cu cel cantitativ. Acesta din urmă, indiferent dacă apare în varianta-tip sau în cea eliptică, poate recurge la :

— flexiune cazuală proprie : *unu/unuia ; una/uncea ;*

— flexiunea articolului demonstrativ : *cei doi / celor doi ; cele două / celor două etc.*

— exprimarea prepozițională : *a trei (dintre noi) / la trei (dintre noi)*.

Ultimele două modalități pot alterna :

Cărțile celor doi oameni / Cărțile a doi oameni ;

Cărțile celor trei / Cărțile a trei dintre noi.

Numeralul de identificare se comportă diferit sub aspect cazual. În varianta fundamentală, cînd regentul grupului este exprimat, numeralul nu înregistrează în nici un fel cazul, substantivul-centru fiind cel care

primește marca acestei categorii gramaticale : *anul o mie nouă sute patruzeci și cinci/la începutul anului o mie nouă sute patruzeci și cinci.*

În absența apelativului, genitiv/dativul numeralului este marcat analitic, dar nu prepozițional sau prin articol demonstrativ, ca la cel cantitativ, ci prin articolul hotărît antepus : *la începutul lui o mie nouă sute patruzeci și cinci.* Prin aceasta, numeralul de identificare se aseamănă, din nou, cu unele nume proprii, dar, așa cum am arătat anterior, există suficiente trăsături particulare, specifice, care-l diferențiază de acestea (lipsa morfemului de gen și număr, context diagnostic specific, apelul la criteriul matematic în identificare, criteriu bazat pe o succesiune ascendentă sau descendentă ferm determinată etc.).

1.4. Din cele arătate pînă aici, se desprinde ideea, enunțată anterior, că există suficiente motive pentru a separa, în interiorul numeralului, cele trei subclase (de identificare, cantitativ, ordinal). Am făcut referiri comparative mai ales la primele două, deoarece existența celui de-al treilea (ordinal) nu este pusă la îndoială de nimeni, nici chiar în cazul interpretării sale ca o expresie flexionară a categoriei gramaticale de ordine⁹.

Prin urmare, ordinea numerică, cantitatea numerică și identificarea numerică a obiectelor reprezintă cele trei componente semantice ale definiției numeralului. Acestea pot fi implicate concomitent în sensul unui numeral, dar componenta dominantă decide încadrarea formală a numeralului la cele trei subtipuri ale clasei. De exemplu, în sintagma nominală *nota zece*, dominanța semantic-funcțională o deține ideea de *identificare*, dar aceasta este o identificare numerică, bazată deci pe *ordinea* matematică (ascendentă/descendentă) riguros determinată și pe *cantitatea* abstractă pe care o reprezintă fiecare număr natural (cantitatea de elemente plasate pînă în acel punct pe axa numerelor).

Mobilitatea accentului semantic-funcțional poate duce la concurența între cele trei feluri de numeral, mai ales între cel ordinal și cel de identificare :

secolul al doisprezecelea/secolul doisprezece.

În varianta a doua, ideea de ordine, existentă și ea, trece pe plan secundar. Interesează aici în primul rînd identificarea unei perioade temporale, a unui anumit secol.

Acolo unde interesează mai ales raportul spațial sau temporal dintre obiecte, ordinea acestora, vorbitorii apelează la numeralul ordinal, în ciuda lungimii sale și a flexiunii mai complicate :

El era al cinci sute treizeci și treilea pe listă.

A ieșit al patrulea din sală.

Numeralul ordinal nu este în pericol. El are rolul său bine precizat în limbă, este necesar și bine consolidat morfologic, sintactic, semantic. Modernizarea societății a impus însă o creștere rapidă a importanței numeralului de identificare. Prin el identificăm astăzi autoturismele, tramvaiele, troleibuzele, autobuzele, telefoanele, camerele de hotel, apartamentele din blocuri, casele, străzile (în unele țări), școlile, sectoarele, codurile poștale, legile, articolele de lege, paragrafele etc. Într-o asemenea situație, este firesc ca în conștiința lingvistică a vorbitorului de astăzi acest tip de numeral să se impună, să capete contururi tot mai precise.

Acutizarea simțului lingvistic, în sensul amintit, a restrîns sfera tradițională a ordinalului, renunțîndu-se la acesta, acolo unde ordinea se subordonează scopului de identificare. Există, desigur, și avantajul

economicității, dar acesta n-ar fi fost luat în seamă dacă renunțarea la ordinal ar fi generat confuzii semantic-funcționale. Se pare însă că apelul frecvent la numeralul de identificare este motivat și de plusul de claritate și exactitate pe care îl aduce în comunicare. Un enunț ca *El merge cu autobuzul doi* este mult mai precis decât *El merge cu autobuzul al doilea*, care poate însemna și autobuzul care poartă un anumit număr (*doi*), dar în primul rând cel care sosește în stație în ordinea indicată de numeral. Așa stau lucrurile și cu perechea :

I-am dat nota doi.

I-am dat a doua notă.

Procesul de care am vorbit (deplasarea ordinal → identificare) este în plină desfășurare, de aceea uzul nu este ferm, în multe situații¹⁰. De exemplu, în exprimarea unităților de timp, numeralul de identificare este tot mai frecvent utilizat : *minutul trei, ora șaptesprezece, anul o mie nouă sute șapte, secolul douăzeci* etc. Există însă multe ezitări, oscilații, forme hibride : *ora unu*, dar *ora două, ora douăsprezece* (nu *ora doi, ora doisprezece*, cum ar fi fost de așteptat, având în vedere faptul că numeralului de identificare îi este indiferent genul regentului ; a contat aici, desigur, tradiția ordinalului : *ora a doua* → *ora două*) ; *ora șaptesprezece*, dar și *orele șaptesprezece* (formă care nu poate fi acceptată în nici un caz, deoarece nici numeralul ordinal, nici cel de identificare nu formează sintagma fundamentală, varianta-tip cu substantiv la plural ; apelativul la plural este specific numeralului cantitativ, dar cu altă topică (B — A) : *șaptesprezece ore*).

2. În varianta-tip, numeralul (cantitativ, de identificare sau ordinal) este un cuvânt dependent, fapt subliniat în mod expres de către unii cercetători¹¹. Însăși definiția lui sugerează acest lucru, atunci când se precizează că numeralul exprimă „determinarea numerică a obiectelor (s.n. — G.G.) sau ordinea obiectelor (s.n. — G.G.) prin numărare”¹², precum și — adăugăm noi — identificarea obiectelor pe baza raporturilor numerice.

Substantivul care indică „obiectele” are o prezență reală în varianta-tip, fundamentală, și — cum am arătat anterior — una latentă, subînțeleasă, în varianta eliptică :

Numărul cinci este mai mare decât (numărul) doi.

Anul o mie nouă sute optsprezece este mai important pentru istoria noastră decât (anul) o mie nouă sute paisprezece.

Zece soldați au plecat, dar numai opt (soldați) s-au întors.

Clasa a șasea este mai bună decât (clasa) a cincea.

Prezența sau absența apelativului care indică „obiectele” nu afectează calitatea de numeral a cuvintelor/construcțiilor *cinci, doi, o mie nouă sute optsprezece, o mie nouă sute paisprezece, zece, opt, a șasea, a cincea*. Facem această precizare, deoarece există în lingvistica românească (dar nu numai în cea românească) tradiția unei nejustificate analogii cu pronumele. Acesta din urmă este tratat diferit atunci când însoțește un substantiv cu care se acordă, fiind exclus din clasa pronomelui și încadrat în aceea a adjectivului (pronominal) :

Acesta a plecat. (pronume)

Acest om a plecat. (adjectiv pronominal)

Interpretarea diferențiată este aici întemeiată, căci condiția necesară, obligatorie prin definiție, ca pronumele să fie un substitut, nu este respec-

tată decât de *acesta*. *Acest*, în prezența substantivului *om*, cu care se acordă în gen, număr și caz, nu-l mai substituie, devenind un simplu adjectiv al acestuia. Sintactic, el este un atribut adjectival.

Altfel se pune însă problema la numeral. El este, *prin definiție*, subordonat unui substantiv. Acesta este statutul lui normal din varianta fundamentală. Dacă, în absența substantivului care denumește „obiectele”, numeralul preia și informația lexico-gramaticală a acestuia, faptul nu afectează cu nimic calitatea sa de indicator al cantității, ordinii sau identității, calitate esențială și suficientă pentru a rămâne numeral în ambele variante.

Trei elevi au fost trimise la concurs, dar rezultatele celor trei nu sînt încă cunoscute.

Anomalia constă în aceea că, deși în tratatele oficiale și în manuale numeralul este recunoscut ca o parte de vorbire de sine stătătoare, la capitolele de sintaxă el este constant repartizat altor clase. De pildă, *trei* din enunțul de mai sus este analizat ca *atribut adjectival*, iar *celor trei* ca *atribut substantival*¹³. Prin aceasta se anulează clasa numeralului, în contradicție cu ceea ce se afirmă la capitolul respectiv de morfologie.

După părerea noastră, cuvintele respective sînt numerale în ambele ipostaze, iar sintactic sînt *attribute numerale*. Faptul că unele numerale cunosc acordul în gen (ordinaiele și cantitativele *unu*, *doi* și compusele lor) sau în caz nu anulează apartenența acestora la clasa lexico-gramaticală a numeralului (așa cum se întîmplă cu adjectivele pronominale sau cu gerunziile acordate). Există un abuz de „adjectivizare” în gramatica românească, de interpretare forțată a acordului ca mijloc de „adjectivizare”, fără a se ține seama și de alte elemente, de esență, definatorii pentru o clasă sau alta. Așa se întîmplă, de pildă, cu participiul verbal. Pentru că se acordă formal cu un substantiv, într-un enunț ca *Am văzut o fetiță certată de mama ei*, verbul *certată* este interpretat ca *atribut adjectival*¹⁴, deși el și-a păstrat valențele combinatorii proprii clasei sale (are complement de agent, de pildă) și nu contrazice cu nimic definiția părții de vorbire la care aparține. Același participiu, tot acordat cu un substantiv, nu mai este interpretat ca adjectiv într-un enunț ca *Fetița a fost certată de mama sa*, ci ca o componentă verbală a diatezei pasive, a unui *predicat verbal*¹⁵. Cînd se greșește? Firește, în primul caz, în care este supralicitat acordul ca mijloc de adjectivizare, ca și în situația numeralilor.

Acceptînd clasa lexico-gramaticală a numeralului, trebuie să acceptăm și *atributul numeral*, cu cele trei subspecii (cantitativ, de identificare, ordinal).

3. Ar mai fi de semnalat și alte interpretări discutabile privind morfosintaxa numeralului. Ne oprim, în cele ce urmează, asupra felului în care este tratat, morfologic și sintactic, numeralul cantitativ de la *nouăsprezece* în sus. Iată ce se afirmă în cel mai prestigios tratat de specialitate, *Gramatica Academiei*: „Pînă la *nouăsprezece* inclusiv numeralul cardinal se comportă ca și adjectivul față de substantivul determinat, adică se leagă direct de substantivul pe care îl însoțește (*șapte creioane, șaisprezece lei*); de la *douăzeci* înainte se comportă ca un substantiv și de aceea se leagă prin prepoziția *de* de substantivul pe care îl însoțește”¹⁶. În manualele școlare, care preiau ideea, lucrurile sînt prezentate și mai tranșant:

„De la *douăzeci* în sus, numeralul se comportă ca un substantiv și de aceea se leagă prin prepoziția *de* de substantivul pe care-l însoțește; *substantivul devine astfel atribut al numeralului* (s.n. — G.G.). De exemplu în propoziția *Treizeci și doi de elevi au promovat clasa, numeralul treizeci și doi este subiect, iar substantivul în acuzativ cu prepoziție de elevi — atribut substantival*”¹⁷. Prin urmare, în enunțul *Două eleve au sosit* numeralul *două* este atribut (adjectiv); în *Douăzeci de eleve au sosit*, numeralul *douăzeci* este subiect (substantiv).

Considerăm că nu există absolut nici un motiv pentru a aplica numeralului un tratament neunitar, în funcție de poziția pe care compoziției acestei clase o au pe axa numerelor, în urma sau înaintea lui *douăzeci*. Totul pleacă de la prezența prepoziției *de* în construcțiile numerale de la *nouăsprezece* în sus, atunci când sint urmate de un substantiv (*nouăsprezece studente — douăzeci de studente*). Dar acest *de* — după cum se va vedea — nu schimbă cu nimic statutul morfosintactic al substantivului din dreapta și, în consecință, nici pe acela al numeralului din stînga sa. Ca și în alte construcții similare, *de* și-a atrofiat regimul cazual, intrînd ca o parte constitutivă în ansamblul unei structuri complexe: *astfel de* (oameni), *douăzeci de* (oameni), *fel de fel de* (oameni) etc. Substantivul care urmează după o asemenea construcție nu este la acuzativul prepozițional, așa cum se poate vedea și în următorul exemplu: *Rezultatele unei astfel de conferințe nu pot fi decît încurajatoare*. În acest enunț, substantivul *conferințe* este precedat de prepoziția *de* din construcția *astfel de*, dar cazul lui nu este acuzativ, (acuzativ prepozițional), ci genitiv, (genitiv fără prepoziție¹⁸): *unei conferințe*.

Prezența lui *de* în construcții ca cele menționate mai sus (*astfel de, fel de fel de, douăzeci de*) se explică istoric, prin încorporarea în ansamblu a unui fost substantiv (*fel, zeci*) și a fostei prepoziții reclamate de acesta în anumite contexte (cînd avea la dreapta un alt substantiv). Dar, așa cum s-a văzut, în faza actuală a utilizării acestor construcții, *de* nu mai funcționează ca o prepoziție veritabilă, cu regim substantival-cazual¹⁹ și deci cu direcție de subordonare de la dreapta la stînga. El poate fi interpretat cel mult ca un conectiv cu direcție inversă care, în termenii lui D. D. Drașoveanu, realizează o legătură „de la stînga la dreapta”²⁰, subordonînd numeralul-atribut față de substantivul-regent din dreapta lui.

În consecință, în enunțuri ca :

*Trei studente au fost evidențiate și
Treizeci de studente au fost evidențiate,*

atît *trei*, cît și *treizeci (de)* au aceeași funcție sintactică (*atribut; atribut numeral — spunem noi*), iar subiecte sînt substantivele *studente*, în cazul *nominativ*, în ambele enunțuri.

Interpretarea propusă de noi am susținut-o cu argumente pur gramaticale (valoarea lui *de* și în cazul substantivului din dreapta lui). Ea, această interpretare, concordă și cu logica enunțului, eliminînd astfel o dificultate de analiză artificial creată.

4. Numeralul rămîne, în continuare, o parte de vorbire cu multe aspecte neelucidate. O tratare monografică, în actualul stadiu al cercetărilor, ar fi nu numai posibilă, dar și bine venită. Studiul nostru propune doar cîteva repere pentru specialistul care și-ar asuma o asemenea sarcină.

¹ Gramaticile din secolul al XIX-lea încadrau numeralul la adjective (vezi Eliade Rădulescu, *Gramatică românească*, Sibiu, 1828 sau T. Cipariu, *Gramatică a limbii române. Analitică*, București, 1869). În secolul nostru, opinia că numeralul nu reprezintă o parte de vorbire de sine stătătoare apare la Al. Rosetti și J. Byck (*Gramatica limbii române*, București, 1945) și Luiza Seche (*În jurul categoriei numeralului*, în LR, IX, 1960, nr. 3, p. 63—71).

² Avem în vedere în primul rând contribuțiile din LR, XIV, 1965, nr. 3, p. 335—344 (Viorica Florea, *Numeralul. Analiză distributivă*) și din SCL, XVI, 1965, nr. 3, p. 383—390. Anterior, o reconsiderare a poziției numeralului printre celelalte părți de vorbire a întreprins Elena Carabulea (*Despre categoria numeralului*, în SCL, XI, 1960, nr. 3, p. 417—421).

³ În SCL, XVI, 1965, nr. 3, p. 385 sfera numeralului este restrinsă la cel cardinal, propunându-se interpretarea ordinalului ca o formă flexionară a numeralului cardinal pentru exprimarea categoriei de ordine. Viorica Florea acceptă, în plus, numeralele nehotărâte (vezi *art. cit.*, p. 339—342). În articolul citat al Elenei Carabulea, sint acceptate numai numeralele cardinale și cele ordinale.

⁴ În *Limba română contemporană*, vol. I (coordonator Ion Coteanu), București, 1974, se discută numeralul doar pe o pagină, la capitolul *Introducere* (p. 137—138), fără să se mai reia într-un capitol special, așa cum se procedează cu celelalte părți de vorbire.

⁵ Iorgu Iordan, Valeria Gușu Romalo et al. (*Structura morfologică a limbii române contemporane*, Editura Științifică, București, 1967) dau câștig de cauză delimitării propuse în SCL, XVI, 1965, nr. 3, dar prezintă, în continuare, și celelalte „numerale” (fracționar, multiplicativ, distributiv, adverbial, colectiv; p. 163—166). Cam în același fel procedează Mircea Zdrenghea (în *Limba română contemporană. Morfologia*, curs litografiat, Cluj, 1970, p. 152—163), descriind toate speciile de numeral (inclusiv cel nehotărât), deși admite caracterul discutabil al unora dintre ele (fracționar, adverbial). Valorificând o mai veche cercetare a sa (*În legătură cu numeralul și adverbele cantitative*, în StUBB, Series Philologia, Fasciculus 2, 1964, p. 117—119), autorul transferă pe parcurs, la adverbele cantitative, toate numeralole care se referă la acțiuni, prezentând în final un tablou paralel al diferitelor adverbe cantitative (cardinale, ordinale, multiplicative, distributive, fracționare, nehotărâte) și al numeralolelor corespunzătoare (p. 163).

⁶ *Gramatica limbii române*, ed. a II-a, Editura Academiei Republicii Populare Române, București, 1963 (în continuare: *Gramatica*), vol. I, p. 181.

⁷ Iorgu Iordan, Valeria Gușu Romalo et al., *op. cit.*, p. 158.

⁸ Vezi G. Gruiță, *Numere proprii în sintagme explicite și implicite*, în CL, XXX, 1985, nr. 1, p. 50—58.

⁹ Vezi SCL, XVI, 1965, nr. 3, p. 385.

¹⁰ Fenomenul amintit este pe larg prezentat în unele lucrări de sinteză, arătându-se avantajele, limitele sale, cit și faptul că în unele situații reprezintă o abatere mai puțin tolerabilă de la normele limbii literare (vezi *Gramatica*, vol. I, p. 199—201; Iorgu Iordan, Valeria Gușu Romalo et al., *op. cit.*, p. 162—163; Mioara Avram, *Gramatica pentru toți*, Editura Academiei, București, 1986, p. 114—116).

¹¹ Vezi Iorgu Iordan, *Limba română contemporană*, București, 1956, p. 753 și Luiza Seche, *op. cit.*, p. 64.

¹² *Gramatica*, vol. I, p. 181.

¹³ Vezi *Gramatica*, vol. II, p. 115—116 și p. 131.

¹⁴ *Ibidem*, p. 117.

¹⁵ *Ibidem*, p. 96.

¹⁶ *Gramatica*, vol. I, p. 183.

¹⁷ Ana Dumitrescu, Vasile Teodorescu, *Limba română. Manual pentru clasa a V-a*, EDP, București, 1983, p. 298.

¹⁸ Pentru clasificarea cazurilor (caz₁, caz₂, caz₃), vezi D. D. Drașoveanu, *O clasificare a cazurilor, cu aplicație în problema posesivelor*, în CL, XIV, 1969, nr. 1, p. 77—81.

¹⁹ Regimul substantival-cazual este esențial și definitoriu pentru prepoziție; vezi, în acest sens, D. D. Drașoveanu, *Observații asupra cuvinielor relaționale*, în CL, XIII, 1968, nr. 1, p. 19—32.

²⁰ Pentru alte amănunte privitoare la acest tip de conective, vezi D. D. Drașoveanu, *Legături sintactice de la stînga la dreapta*, în CL, XIV, 1969, nr. 2, p. 241—246.

CONTRIBUTIONS TO THE STUDY OF THE ROMANIAN
NUMERAL

(Abstract)

Analyzing the lexico-grammatical class of the Romanian numeral¹ the author suggests the following:

a) a new classification of the numeral into the following classes: *the identifying numeral (troleibuzul treizeci și cinci)*, *the quantitative numeral (zece troleibuze)* and *the ordinal numeral (al treilea troleibuz)*;

b) a new type of attribute (*the numeral attribute*);

c) a new interpretation of the preposition *de* in the numeral constructions from *nouăsprezece* on, and, consequently, a new morpho-syntactic analysis of the numeral on the left of this preposition and of the noun on its right.

Octombrie 1986

Universitatea din Cluj-Napoca
Facultatea de Filologie
Str. Horea, 31

NOTE LEXICALE ȘI ETIMOLOGICE

V. BIDIAN, D. LOȘONȚI, GR. RUSU

Sursa și criteriile de selectare a materialului din aceste note sînt precizate în CL, XXX, 1985, nr. 2, p. 114.

barabéte (pl. *barabéți*) 'vrabie', 'vrăbioi' (Hunedoara HD : 1378, 1379/429), **bărăbété** (pl. *bărăbéți*) 'idem' (Sibișel HD, Vadu Dobrii HD : 1378, 1379/427, 430), 'vrabie' (Dăbica HD, Petroșani HD : 1378/431, 460). Pentru răspîndirea cuvîntului în Oltenia, vezi NALR — *Olt.*, vol. III, h. 554, 555. E o variantă a lui *brabéte*, *brăbété*.

barzaón (pl. *barzaóni*) 'muscă mare care bizîie tare' (Fundata BV : 1405/454), **bărzăúne** (pl. *bărzăúni*) 'idem' (Valea Mare CV, Băcel CV, Poiana Mărului BV : 1405/416, 417, 446), 'streche' (Zăbala CV, Valea Mare CV, Băcel CV : 1406/386, 416, 417), **birzăúu** (pl. *birzăúni*) 'muscă mare care bizîie tare' (Bod BV : 1405/418), **birzăúne** (pl. *birzăúni*) 'idem' (Mateiaș BV, Fintina BV, Șinca Nouă BV, Vama Buzăului BV, Săcele BV : 1405/382, 388, 441, 444, 445), 'streche' (Șinca Nouă BV : 1406/441, ALR I, 1894/178), 'tăun' (Fintina BV, Șinca Nouă BV : ALR I, 1901/164, 178).

băndăone (pl. *băndăoni*) 'streche' (Jdioara TM : ALR I, 1894/79), **băndăune** (pl. *băndăuni*) 'tăun' (Ștei HD : *ibid.*, 1901/116), **băndăure** 'streche' (Clopotiva HD : 1406/448), **bîndăon** (pl. *bîndăoni*) 'idem' (Măru CS : ALR I, 1894/26).

băndár (pl. *băndári*) 'streche' (Mărtănuș CV : ALR I, 1894/200), **bîndár** (pl. *bîndári*) 'tăun' (Muncelu VR : *ibid.*, 1901/590), **bundár** (pl. *bundári*) 'muscă mare care bizîie tare' (Cornești MS : 1405/343).

bărdăúu (pl. *bărdăúni*) 'streche' (Zlaști HD : ALR I, 1894/112), **bărdăúne** (pl. *bărdăúni*) 'muscă mare care bizîie tare' (Bătrîna HD : 1405/404, Frîncești GJ, Stolojani GJ : NALR — *Olt.*, vol. III, h. 567/938, 943), 'tăun' (Ferendia TM : ALR I, 1901/30), **bîrdăón** (pl. *bîrdăóni*) 'muscă mare care bizîie tare' (Zlaști, sat desființat, înglobat la municipiul Hunedoara : 1405/429), **bîrdăúne** (pl. *bîrdăúni*) 'idem' (Dobrița GJ : NALR — *Olt.*, vol. III, h. 567/935).

bărnăói 'streche' (Vadu Dobrii HD : 1406/430).

bățán (pl. *bățáni*) 'streche' (Breaza BV : 1406/439), **bițán** (pl. *bițáni*) 'muscă mare care bizîie tare' (Buia SB, Tichindeal SB, Ilimbăv SB, Glimboaca SB, Rîu Sadului SB : 1405/392, 410, 411, 424, 434), 'streche' (Drăguș BV, Arpașu de Jos SB : 1406/422, 423 ; Streza-Cîrțișoara SB : ALR I, 1894/170), 'tăun' (Streza-Cîrțișoara SB : *ibid.*, 1901/170).

băzgăúu (pl. *băzgăúni*) 'muscă mare care bizîie tare' (Mărtănuș CV : 1405/385), **băzgăúne** 'idem' (Băbiciu OT : NALR — *Olt.*, vol. III, h. 567/992), **bîzgaón** (pl. *bîzgaóni*) 'idem' (Nadeș MS, Daneș MS, Vinători MS, Toarela BV, Ilimbav SB : 1405/341, 359, 360, 390, 411), **bizgăúu**.

(pl. *băzgăuni*) 'idem' (Ernea SB : 1405/358), **bizgăón** 'tăun' (Daneş MS : ALR I, 1901/156).

bîngói (pl. *bîngói*) 'muscă mare care bizîie tare' (Sînpaul CJ : 1405/290), 'streche' (Sînmihail Almaşului SJ : 1406/271), 'tăun' (Strimba, azi Stupini SJ : ALR I, 1901/283). Cf. *bongoi*, *bungoi*.

bînzár (pl. *bînzári*) 'muscă mare care bizîie tare' (Ungheni MS, Şoimuş MS, Jimbor BV : 1405/320, 336, 362), 'streche' (Augustin BV, Mărtănuş CV : 1406/383, 385). Vezi şi DA.

bînzói (pl. *bînzói*) 'muscă mare care bizîie tare' (Vultureni CJ, Dăbîca CJ : 1405/272, 273 ; cf. şi DA), **bînzói rău** 'tăun' (Bobilna CJ : ALR I, 1901/257).

bîrzán (pl. *bîrzáni*) 'muscă mare care bizîie tare' (Arini BV, Întorsura Buzăului CV, Sohodol BV : 1405/387, 443, 452), 'streche' (Vlădeni BV : 1406/419, Arini BV : ALR I, 1894/190).

bîrzioánă (pl. *bîrzioáne*) 'muscă mare care bizîie tare' (Covasna CV : 1405/415).

bîzâ 'streche' (Petreştii de Jos CJ : 1406/308), 'tăun' (Verneş CS : ALR I, 1901/77), 'muscă mare care bizîie tare' (Mărăşeşti MH : NALR — *Olt.*, vol. III, h. 567/941).

bîzáláu 'muscă mare care bizîie tare' (Milaş BN : 1405/299). DA îl cunoaşte din Moldova cu sensul de 'gărgăun'.

bîzăón (pl. *bîzăóni*) 'muscă mare care bizîie tare' (Drăguş BV : 1405/422).

bîzgán (pl. *bîzgáni*) 'muscă mare care bizîie tare' (Valea Viilor SB, Văleni BV, Ighişu Vechi SB, Şona BV, Hurez BV : 1405/378, 389, 391, 413, 421), 'streche' (Veneţia de Jos BV, Şercăiţa BV : 1406/414, 420).

bîzgár (pl. *bîzgári*) 'muscă mare care bizîie tare' (Cetea AB, Crăciunelu de Sus AB : 1405/353, 356), **buzgár** 'idem' (Feneş AB : 1405/369), 'tăun' (Agrişu Mare AR : ALR I, 1901/63).

bîzgói (pl. *bîzgói*) 'muscă mare care bizîie tare' (Feleacu CJ, Blăjel SB : 1405/297, 357), 'streche' (Feleacu CJ : 1406/297, ALR I, 1894/251), 'tăun' (Feleacu : ALR I, 1901/251), **buzgói** 'streche', 'tăun' (Pişcolt SM : ALR I, 1894, 1901/333).

boándă (pl. *boánđe*) 'streche' (Hodae MS : 1406/301 ; ALR I, 1894/229).

boánză (pl. *boánze*) 'muscă mare care bizîie tare' (Izvorul Mureşului HR : 1405/316. Vezi şi DA).

boárnă (pl. *boárne*) (Arpaşu de Jos SB, Vadu Dobrii HD, Avrig SB, Ştei HD, Sălaşu de Sus HD : 1405/423, 430, 437, 447, 449), **boárnă mare** (Dilja Mare HD : 1405/458), **bórnă** (pl. *bórne*) (Grădiştea de Munte HD : 1405/433) 'muscă mare care bizîie tare'. Vezi şi DA, NALR — *Olt.* vol. III, h. 567/917, 948, 950, 953, 955, 956, 958, 966. Cf. *bornăi* 'bizii'.

boárză 'streche' (Rusu Birgăului BN : 1406/253), **boárză mare** 'muscă mare care bizîie tare' (Lunca Ilvei BN : 1405/249), **boárză de muşini** 'idem' (Rusu Birgăului : 1405/253), **bórză** 'streche' (Şieuf BN : 1406/278), **bórză mare** 'muscă mare care bizîie tare' (Mureşenii Birgăului BN : 1405/251).

bombár (pl. *bombári*) 'muscă mare care bizîie tare' (Ghefari AB, Valea Mănăstirii AB, Dăbîca HD, Pui HD, Cîmpu lui Neag HD : 1405/327, 346, 431, 450, 457), 'streche' (Pui HD : ALR I, 1894/118, Mărăcinele DJ, Bechet DJ : NALR — *Olt.*, vol. III, h. 568/972, 994), **bumbár** (pl. *bumbári*) 'muscă mare care bizîie tare' (Avrămeşti, Lunca, Lupşa, Mogoş,

Micești, Secășel, Răhău, Lanerăm, Șibot, toate în AB, Chimindia HD, Poplaca SB : 1405/328, 330, 332, 347, 368, 376, 396—398, 400, 425). Cu acest sens cuvîntul circulă și în Oltenia (vezi NALR — *Olt.*, vol. III, h. 567/901, 903, 908, 925, 932, 971).

bondalău (pl. *bondalăi*) 'muscă mare care biziie tare' (Romuți BN : 1405/241, Săcel MM : ALRR — *Mar.*, 1405/235, 'cărăbuș' (Vișeu de Jos MM : *ibid.*, 1405/238). Cf. *bondar*, *bondău*.

bongár (pl. *bongári*) 'muscă mare care biziie tare' (Mănăstireni CJ : 1405/295, Muereasca de Sus VL : NALR — *Olt.*, vol. III, h. 567/909), 'streche' (Buru CJ : 1406/325, Șemlac AR, Șaimand AR, Cîrlibaba SV : ALR I, 1894/51, 59, 363), 'tăun' (Șimand, Ciumeghiu BH : *ibid.*, 1901/59, 315).

bongău (pl. *bongăi*) 'muscă mare care biziie tare' (Vima Mare MM : 1405/243). Cf. *bongar*, *bongoi* etc.

bongói 'tăun' (Ciocmani SJ : ALR I, 1901/273), 'streche' (Cîmp BH : *ibid.*, 1894/80). Cf. *bîngoi*, *bungoi*.

bornár (pl. *bornári*) 'muscă mare care biziie tare' (Livezeni, sat desființat, înglobat la municipiul Petroșani HD : 1405/460) e derivat din *boarnă*, cu suf. *-ar*. Cf. sinonimele *gongar* < *goangă*, *muscar* < *muscă* (NALR — *Olt.*, vol. III, h. 567/911, 979).

bungói (pl. *bungói*) 'muscă mare care biziie tare' (Sucutard CJ, Fildu de Jos SJ, Ciucea CJ, Săcuiu CJ, Someșu Cald CJ : 1405/287, 291, 293, 294, 296), 'streche', 'tăun' (Moigrad SJ : ALR I, 1894, 1901/280). Cf. *bîngoi*, *bongoi*.

bunzár (pl. *bunzári*) 'muscă mare care biziie tare' (Greheniș de Cîmpie MS : 1405/310), 'streche' (Buduș BN : 1406/265). Vezi și DA.

buzgán (pl. *buzgáni*) 'muscă mare care biziie tare' (Apold MS, Retiș SB : 1405/365, 380), 'streche' (Stejărișu SB : 1406/379), 'tăun' (Mihai Viteazu MS : ALR I, 1901/158). Cf. *bîzgan*.

căciice (pl. *căciici*) 'vrabie' (Micăsasa SB : 1378/377). Cf., *infra*, *pasăre căciicioasă* 'idem'.

ciripoáică 'vrabie' (Întorsura Buzăului CV, Vama Buzăului BV, Crasna CV : 1378/443, 444, 453), cu pl. *ciripoáice* (Întorsura Buzăului, Crasna), *ciripóici* (Vama Buzăului), **ciripói** (pl. *ciripói*) 'vrăbioi' (Valea Mare CV, Întorsura Buzăului, Vama Buzăului, Crasna : 1379/416, 443, 444, 453), sint derivate de la *cirip*, *ciripi*.

ciurielău (pl. *ciurielăi*) 'vrabie', 'vrăbioi' (Breaza MS : 1378, 1379/300). Cf. *ciurlică* 'a cînta, a ciripi' (DA), magh. **csirikló* < *csirikol* 'ciripește' (Szinyei József, *Magyar Tájszótár*, Budapeșt, 1893—1901), fig. *cirikló* 'vrăbioi'.

cirtítoi (pl. *cirtítoi*) 'cirtită' a fost notat de noi, pentru NALR — *Trans.*, în numeroase localități din nordul Transilvaniei. ALR I, chestiunea 1174, îl atestă și în două localități din AR și în cîte una din BC, IS, NT. DA îl cunoaște cu sensul 'bărbătușul cirtitei' din MARIAN.

Prin asimilare progresivă a rezultat **cireiței** 'cirtită' (Chiraleș BN : 1359/267), iar prin asimilare regresivă **cirtítoi** 'idem' (Corvinești BN : 1359/275, ALR I, 1174/259, Ciceu-Giurgești BN : ALR I, 1174/266).

cloțán (pl. *cloțáni*) 'cirtită' (Mureșenii Birgăului BN, Bilbor HR : 1359/251, 282). Dicționarele îl cunosc cu sensul de 'șobolan'.

ficióruł pópii (Tiha Birgăului BN : 1359/252) sau **ficiór de pópă** (Măgurele BN, Gădălin CJ, Buru CJ : 1359/277, 288, 325, Șoimuș MS,

Calbor BV : ALR I, 1174/150, 166) 'cîrțiță', **iónul pópîi** 'idem' (Mintir Gherlii CJ : 1359/270).

gongóî (pl. *gongóî*) 'muscă mare care bîzîie tare' (Fizeş HD, Mada HD : 1405/373, 374). Vezi și NALR — *Olt.*, vol. III, h. 567/942, 962—964, 982.

guz (pl. *guji*) 'muşuroi făcut de cîrțiță' (Şanţ BN/1398/248, ALR I, 1175/215) a rezultat prin extinderea numelui animalului la muşuroiul făcut de el, ca și în cazul lui **cîrțiță** 'muşuroi făcut de cîrțiță' (Brădişorul de Jos CS, Măru CS, Năsăud BN : ALR I, 1175/24, 26, 268), **cîrțiţóî** 'idem' (Ferendia TM, Bucováţ TM : *ibid.*, 1175/30, 45), **guzác** 'idem' (vezi *infra*), **muşuróî** 'idem' (vezi DLR), **soból** 'idem' (Beliş CJ : 1398/306, Arieşeni AB, Someşu Cald CJ : ALR I, 1175/93, 289).

guzác (pl. *guzáci*) 'cîrțiță' (Sîngeorz-Băi BN, Lunca Ilvei BN, Poiana Ilvei BN : 1359/246, 249, 250. Din ultima localitate a fost atestat și de ALR I, 1174/217), 'şobolan' (Stînceni MS, Bobilna CJ, Ciceu-Giurgeşti BN, Năsăud BN, Tirlişua BN, Vîma Mare MM, Berinţa MM : ALR I, 1192/227, 257, 266, 268—270, 357), cu variantele **cozác** (pl. *cozáci*) 'idem' (Corvineşti BN, Stupini SJ : *ibid.*, 1192/259, 383), **gozác** 'idem' (Şieuf BN, Lăpuş MM : *ibid.*, 1192/223, 359) e derivat de la *guz*, cu suf. *-ac*. În Sîngeorz-Băi *guzác* a fost notat și pentru 'muşuroiul făcut de cîrțiță' (1398/246).

guzán (pl. *guzáni*) 'cîrțiță' (Tiha Birgăului BN, Izvoru Mureşului HR, Livezi HR : 1359/252, 316, 317, Miercurea Ciuc HR, Mureşeni Birgăului BN, Cîrlibaba SV, Corbu HR, Bicazu Ardelean NT, Făget BC : ALR I, 1174/194, 218, 363, 571, 573, 578), 'şobolan' (atestat pe o arie ce acoperă o mică parte din nord-estul Transilvaniei, Bucovina și nordul Moldovei : *ibid.*, chestiunea 1192. Vezi și DA, CADE). Varianta **gozán** (pl. *gozáni*) a fost notată în Voşlăbeni HR cu sensurile de 'cîrțiță', 'şobolan' (*ibid.*, 1174, 1192/576).

guzgán (pl. *guzgáni*) 'şobolan', considerat de DA ca „format din *guz* în felul onomatopeelor, cu repetarea consoanei inițiale înainte de sufix (cf. *chițcan*)”, sau numai raportat la *guz* (CADE, DM, DEX etc.), circulă pe o arie ce continuă, spre sud, pe cea a lui *guzan* (vezi ALR I, chestiunea 1192). Este evident o variantă a acestuia, rezultată prin repetarea consoanei inițiale

guzóî (pl. *guzóî*) 'cîrțiță' (Valea Mănăstirii AB, Mogoş AB : 1359/346, 347. Din Mogoş este atestat și de ALR I, 1174/100) este derivat de la *guz*, cu suf. *-oi*.

guzitúra (pl. *guzitúri*) 'muşuroi făcut de cîrțiță' (Lunca Ilvei BN, Poiana Ilvei BN : 1398/249, 250, Páltiniş SV, Pojorîta SV, Vatra Moldovitei SV : ALR I, 1175/214, 370, 375) este derivat de la verbul *guzui* (atestat de DA și de ALR I, 1174/370), cu suf. *-tura*.

guzunóî (pl. *guzunóî*) 'cîrțiță' (Gădălin CJ, Jucu de Mijloc CJ, Fildu de Jos SJ : 1359/288, 289, 291, Ciocmani SJ, Vadu Crişului BH : ALR I, 1174/273, 295. DA îl cunoaşte din VAIDA), **gozunóî** 'idem' (Buciumi SJ : ALR I, 1174/285), **guzuróî** (pl. *guzuróî*) 'idem' (Ceica BH : *ibid.*, 1174/305. Vezi și DA), **gurzunóî** (pl. *gurzunóî*) 'idem' (Moigrad SJ : *ibid.*, 1174/280).

hărăbete (pl. *hărăbėti*) 'vrăbie' (Cimpa HD, Crivadia HD : 1378/455, 456), 'idem', 'vrăbioi' (Pui HD, Dîlja Mare HD : 1378, 1379/450, 458). Cf. *vărăbete*.

hîrcioş (pl. *hîrcioşi*) 'cîrţiţă' a fost notat de noi în 21 de puncte din centrul Transilvaniei, DA neatestindu-l cu acest sens.

muscân (pl. *muscâni*) 'muscă mare care bizie tare' (Gîrbou SJ, Sălcud MS, Veneția de Jos BV : 1405/259, 334, 414, Bistret DJ : NALR — *Ol.*, vol. III, h. 567/980), **muscân mare** 'idem' (Măceşu de Jos DJ : *ibid.*, h. 567/981) e derivat de la *muscă*, cu suf. *-an*.

muscoacă (pl. *muscoace*) 'muscă mare care bizie tare' (Prăvăleni HD : 1405/350) e derivat de la *muscă*, cu suf. *-oacă*.

păsăre cicăcioasă (Vultureni CJ, Sucutard CJ : 1378/272, 287), **păsăre de casă** (Buru CJ, Şoimuş MS, Vorța HD : 1378/325, 336, 372, vezi și DLR), **păsărea grîului** (Blăjel SB, Ernea SB, Apold MS, Copşa Mare SB : 1378/357, 358, 365, 366) sau **păsăre de grîu** (Mihai Viteazu MS, Valea Viilor SB, Stejărişu SB : 1378/364, 378, 379), **păsăre de şură** (AB, BN, CJ, HD, MS, SB : 1378/286, 297, 299, 304, 305, 307—312, 319, 322—324, 335, 344, 345, 354—356, 369, 376, 393—396, 408, 448), **păsărea şurii** (Glogoveţ AB : 1378/367, vezi și DLR), **păsăre şurărită** (Mociu CJ : 1378/298), **păsăre țigănească** (Daneş MS : 1378/359, ALR I, 1014/156, Mediaş SB : *ibid.*, 1014/144. Răspunsurile au fost urmate de precizările „se bagă peste tot locul” : Daneş, „se bagă macar une” : Mediaş), **păsăre urită** (Buia SB, Țichindeal SB : 1378/392, 410) 'vrăbie'.

păsăroi cicăcioş (Vultureni CJ : 1379/272), **păsăroi de casă** (Vorța HD : 1379/372), **păsăroi de grîu** (Mihai Viteazu MS, Valea Viilor SB, Stejărişu SB : 1379/364, 378, 379), **păsăroi de şură** (AB, BN, CJ, HD, MS, SB), **păsăroi urit** (Buia SB : 1379/392) 'vrăbioi'.

potcân (pl. *potcâni*) 'cîrţiţă' (Subcetate HR : 1359/284). DLR îl cunoaște cu sensul de 'şobolan'.

sobolan (pl. *sobolâni*) 'cîrţiţă' (Vama Buzăului BV : 1359/444, Bercioiu VL, Zidurile DB și Bucureşti : ALR I, 1174/750, 803, 934) e derivat de la *sobol*, cu suf. *-an*.

sobolâr (pl. *sobolâri*) 'muşuroi făcut de cîrţiţă' (Avrămeşti AB, Coceşti AB, Lunca AB : 1398/328—330) e derivat de la *sobol*, cu suf. *-ar*.

sobolî '(despre cîrţiţă) a face găuri și muşuroaie' (Drăguş BV : 1359/422) e derivat de la *sobol*.

sobolitură (pl. *sobolituri*) 'muşuroi făcut de cîrţiţă' (Valea Caselor AB, Cărpiniş AB : 1398/331, 348. Din Certege AB, localitate din care făcea parte și Valea Caselor, l-a atestat și ALR I, 1175/96) e derivat de la *sobolî* (vezi *supra*) cu suf. *-tură*.

sobór (pl. *sobóri*) 'cîrţiţă' (Meştera MS, Ceanu Mic CJ, Tăureni MS, Grebenișu de Cimpic MS, Riciu MS, Chețani MS, Luna CJ : 1359/281, 305, 309—311, 322, 323. Din Riciu l-a atestat și ALR I, 1174/243), **stoból** (pl. *stobóli*) 'idem' (Vătava MS, Răstolița MS : 1359/279, 280), **şoból** (pl. *şobóli*) 'idem' (Secăşel AB, Vadu Dobrii HD, Dăbica HD, Vilcelele Bune HD, Sălașu de Sus HD, Pui HD, Cîmpu lui Neag HD, Dîlja Mare HD, Dealu Babii HD : 1359/376, 430—432, 449, 450, 457—459. Din Pui și Cîmpu lui Neag l-a atestat și ALR I, 1174/118, 835), **zoból** (pl. *zobóli*) 'idem' (Micești AB, Zam HD, Ghirbom AB : 1359/368, 371, 395) sint variante ale lui *sobol*.

şobolan (pl. *şobolâni*) 'cîrţiţă' (Corbu HR, Crivădia HD : 1359/302, 456. DLR îl cunoaște din Bucovina, după o comunicare a lui MARIAN), **şobolan de pămînt** 'idem' (Petroșani HD : 1359/460).

șumurói (pl. *șumuroáie*) 'mușuroi făcut de cirtită' (Vilcelele Bune HD : 1398/432) e o formă, intilnită și în aromână (ALR I, 1175/06, 07), rezultată prin metateză din *mușuroi*.

șuriță (pl. *șuriți*) 'vrabie' (Gădălin CJ : 1378/288). Cf. *pasărea șurii*, *pasăre de șură*, *pasăre șurarită*.

șurițói (pl. *șurițói*) 'vrăbioi' (Gădălin CJ : 1379/288) e derivat din *șuriță*, cu suf. moțional *-oi*.

țărínúș (pl. *țărínúșe*) 'mușuroi făcut de cirtită' (Ștei HD : 1398/447) e derivat de la *țărínă*, cu suf. *-uș*.

țarmurúș (pl. *țarmurúși*) 'mușuroi făcut de cirtită' (Bătrina HD : 1398/404) pare a fi un derivat de la *țarmur(e)*, cu suf. *-uș*. Cf. (*supra*) *țărínúș*.

țigănúșă (pl. *țigănúși*) 'vrabie', **țigănúș** (pl. *țigănúși*) 'vrăbioi' (Mănăstireni CJ : 1378, 1379/295). Cf. *țigană* 'vrabie' (Dirlos SB), *țigănceușă* 'idem' (Bunești CJ), *țigănel* 'idem' (BĂCESCU, P., p. 167).

văbrie (pl. *văbrii*) 'vrabie' (Vețel HD : 1378/401) e o variantă a lui *vrabie*, rezultată prin metateză.

văbrói (pl. *văbrói*) 'vrăbioi' (Vețel HD : 1379/401) e derivat de la *vabrie*.

vărăbete (pl. *vărăbėti*) 'vrabie', 'vrăbioi' (Bătrina HD, Cerbăl HD, Ștei HD : 1378, 1379/404, 405, 447. Din Ștei l-a atestat și ALR I, 1014/116) 'vrăbioi' (NALR — *Olt.*, vol. III, h. 555/935, 938, 941) e o variantă a lui *vrăbete*.

vrăbiu 'vrăbioi' (Lupșa AB : 1379/332, Fundata BV : ALR I, 1015/772), pl. *vrăbii* (Lupșa), e o formă refăcută de la *vrabie*.

vrăbionț (pronunțat *vără-bi-onț*) (pl. *vrăbionți*) 'vrăbioi' circulă într-o arie din sud-estul Transilvaniei (Țara Oltului, Țara Birsei și regiunile învecinate) : 1379/382, 383, 388, 419, 420, 422, 438, 439, 445, ALR I, 1015/164, 166, 170, 174. De aici cuvîntul a fost dus, probabil, de oieri în Dobrogea și Ialomița, unde-l atestă ALR I, 1015/690, 695, 720, 960, 984, 986. În Paloș BV (1379/363) cuvîntul a fost notat bisilabic (*vrăbionț*).

vrăbiór (pronunțat *vără-bi-or*) (pl. *vrăbióri*) 'vrăbioi' (Dobra HD, Bod BV, Avrig SB, Peștera BV : 1379/402, 418, 437, 451, Boița SB, Balta Doamnei PH, Păulești PH, Voineasa VL, Băbiciu OT : ALR I, 1015/122, 746, 748, 798, 887) e o formă refăcută de la *vrăbioară*.

vrăbiuț (pl. *vrăbiuți*) 'vrăbioi' (Lăpușul de Sus HD : 1379/403) e o formă refăcută din *vrăbiușă*.

vrăbói (pl. *vrăbói*) 'vrăbioi' (Ighișu Vechi SB : 1379/391) e o variantă a lui *vrăbioi*.

Noiembrie 1986

Institutul de Lingvistică și Istorie Literară
Cluj-Napoca, str. E. Racoviță, 21

MOTIUNEA SUBSTANTIVELOR FEMININE-NUME DE PĂSĂRI ÎN GRAIURILE LIMBII ROMÂNE

RODICA ORZA

Unul dintre mijloacele de exprimare a deosebirii de gen¹ la substantivele care desemnează ființe este motiunea, procedeu ce se realizează prin „formarea de substantive feminine de la masculine și de substantive masculine de la feminine, prin adăugarea unui sufix, pentru a desemna celălalt sex al ființei în discuție”².

În expunerea de față ne vom ocupa de derivarea cu sufixe a substantivelor feminine de la masculine, întemeindu-ne observațiile pe materialul referitor la numele de păsări înregistrat de *Atlasul lingvistic român I și II*. Acest material, în parte publicat, vizează un număr de 14 păsări, dar, datorită bogăției sinonimice dialectale în cadrul clasei de substantive ce desemnează păsările, vom opera cu 34 de termeni de bază, substantive masculine, în cadrul cărora vom ține seama și de variantele lexicale.

Anchetele *Atlasului lingvistic român I și II* au urmărit atât obținerea termenului generic al păsărilor, cât și a termenilor care desemnează masculul și femela; în consecință, hărțile lingvistice prezintă următoarele situații: 1. termenul generic de genul masculin indică în același timp și masculul, caz în care s-a înregistrat aparte termenul care indică femela, spre exemplu: *cocor* — *cocoară*, *cocoroaică* etc.; 2. termenul generic de genul feminin indică în același timp și femela, caz în care s-a înregistrat aparte termenul care indică masculul, spre exemplu: *barză* — *bărzoii*, *bărzar* etc.; 3. termenul generic nu coincide cu termenii care denumesc masculul sau femela, deoarece aceștia din urmă au fost derivați de la termenul generic prin sufixare: *pițigușoi* — *pițigușoie* < *pițiguș* și *huhurezoi* — *huhurezoie* < *huhurez* (cf. ALR II, s.n., vol. III, h. 700, respectiv h. 714, punctul cartografic 260). În aceste cazuri, ALR II nu înregistrează termenul generic, care însă se găsește în ALR I, întrebările [1027] PIȚIGOI și [1054] 1) HUHUREZ, 2) CIOVICĂ (material nepublicat).

În mod obișnuit, ALR I înregistrează termenul generic, iar ALR II, termenii pentru mascul și femelă. Aceasta nu este însă o normă căci, de la caz la caz, cele două anchete și-au inversat rolurile.

Dat fiind faptul că, pe plan dialectal, sinonimele termenului generic pot avea alt gen decît cel din limba literară sau chiar două genuri pe arii diferite, adeseori este greu de precizat dacă femininul s-a format de la masculin sau invers. Pentru a evita erorile ce decurg din dificultatea de a stabili sensul derivării în situații în care termenul generic poate fi atât de genul masculin cât și de genul feminin, am luat în considerație numai acele forme feminine pentru care sint atestate și formele masculine în aceeași localitate și am verificat aria termenului generic cu ancheta complementară (de obicei ALR I). În felul acesta am stabilit că termenul generic masculin *cocor*, care formează arie majoritară în dacoromână,

în Moldova este de gen feminin: *cocoară*. Felul în care a fost publicat materialul în ALR II, s. n., vol. III, h. 696 COCOR: 1) *Bărbătuș*, 2) *Femeiușcă*, nu dă indicii sigure cu privire la sensul derivării. S-ar putea crede că și în Moldova, ca și în Muntenia, *cocoară* < *cocor* + suf. -ă. Cu toate acestea, în punctele 414, 514, 520, 551, 605 *cocor* a rezultat prin mișcare regresivă³ din *cocoară*, iar în 537, *cocoroii* < *eccoară* + suf. -oii (cf. ALR I, [1038] COCOR — material nepublicat —, unde termenul generic în aria amintită este *cocoară*). Situația este identică și în cazul *pitpălac* — *pitpălacă*, deoarece cele două forme ale termenului generic se circumscriu în două arii distincte. Aici însă eroarea poate proveni din împrejurarea că termenul pentru femelă precede termenul pentru mascul, dat fiind faptul că în limba literară pasărea se numește „prepelită”. Neglijând precizarea exactă a termenului generic (pentru care cf. ALR I, [1043] PREPELIȚĂ — material nepublicat —), ajungem în situația de a deriva, în ambele arii dialectale, termenul masculin de la feminin, or și aici se impune diferențierea pe care am făcut-o în cazul *cocor* — *cocoară*.

Pentru operativitatea expunerii vom indica aici materialul utilizat și termenii care constituie punctul de plecare al derivării, fără a reveni ulterior cu trimiteri la hărțile consultate: ALR II, s. n., vol. III, hărțile: 694 BARZĂ (*barz, cocostîrc, cocostîrg*), 696 COCOR: 1) *Bărbătuș*, 2) *Femeiușcă* (*cocor, grior, gîrgălu*), 697 GRANGUR (*grangur, grangure, grangore, gangur, gangor, gleangor, sturz, șofran*), 700 PIȚIGOI: 1) *Bărbătuș*, 2) *Femeiușcă* (*pițigoi, țigoi, pițig, pițigan, pițigane, țighilean*), 708 PREPELIȚĂ: 1) *Femeiușcă*, 2) *Bărbătuș* (*pitpălac, pitpălac, pipălac, piptălac, pitpădac*), 714 HUHUREZ 1) *Bărbătuș*, 2) *Femeiușcă* (*huhurez, hohurez, chiuhurez, ciuhurete, ciuf*), 719 VULTUR (*vultur, vultur, vultor, viltur, viltur, hultur, hultan, viltan, cobăț*); ALRM II, s. n., vol. II, h. 503 CORB (*femeiușcă*); ALR II, MN (în curs de redactare) întrebările: [6165] CORB (*corb, cloncan, corcan*), [6178] GRANGUR (*femelă*), [6196] GRAUR (*mascul și femelă*) (*graur, graure, graor*), [6198] CUC (*femelă*); ALR I (material nepublicat) întrebările: [1014] VRABIE (*brabete, brăbete, bribeț*), [1015] VRĂBIOI⁴, [1019] PĂUN (*păun, păhun, păune, peun, peune*), [1020] PĂUNIȚĂ, [1022] PORUMBEL (*porumbel, porîmbel, porumb, porîmb, hulub, hurlub, golumb, golîmb, guguștiuc*), [1023] PORUMBIȚĂ, [1029] MIERLĂ (*fluierar*), [1030] MIERLOI⁵.

Spre deosebire de limba literară, în care majoritatea substantivelor ce denumesc păsări sint epicene, în graiurile populare, aceleași substantive înregistrează pe scară largă mișcarea. Aceasta se realizează pe trei căi:

1. prin adăugarea sufixului mișcțional feminin la forma masculină, adică prin derivare propriu-zisă (*cocor* + *-oaică* > *cocoroaică*);
2. prin substituirea sufixului din forma masculină cu un sufix mișcțional (*huhurez* > *huhuroaică*);
3. prin folosirea formei feminine a aceluiași sufix (*pițigoi* > *pițigoaică*).

Prezentăm mai jos derivatele cu sufixe mișcționale în ordinea productivității și frecvenței acestor sufixe, ținând totodată seama de căile de realizare a mișcării în ordonarea materialului.

-oaică:

bărzoaică (< *barz*) 836, *cocostîrcoaică* (< *cocostîrc*) 386—520, 537, *cocoroaică* (< *cocor*), 172, 182, 705, 784, 886—987, *grănguroaică* (< *grangur*) 987, *sturzoaică* (< *sturz*) 95, 192, 551, 574, *huhurezoaică* (< *huhurez*)

141, 386—520, 605, *ciuhurezoaică* (< *ciuhurez*) 784, *ciufoaică* (< *ciuf*) 928, *vulturoaică* (< *vultur*) 182, 520, 682, 705, 728, 784, 848, 872, 899—987, *vilturoaică* (< *viltur*, *viltúr*) 130, 172, *hulturoaică* (< *hultur*) 414, 537, *ghigenoaică* (< *ghigean*) 886, *corboaică* (< *corb*) 95—130, 172, 182, 228, 334, 514—728, 784, 836, 886, 899, 987, *grăuroaică* 414, 514, 605—705, 762, 886, 987 și *grauroaică* 836 (< *graur*), *cucoaică* (< *cuc*) 157, 172, 192, 284, 386, 414, 520, 537, 574—705, 728, 762, 812, 836, 848, 886—987, *brăbețoaică* (< *brabete*) ALR I: 815, 860, 874, *brăbițoaică* (< *brăbete*) ALR I: 800, 810, 839, 842, 846, 865, *păunoaică* (< *păun*) ALR I: în Oltenia, Muntenia sudul Moldovei; sporadic, în nordul Moldovei și în Dobrogea, *păunoaică* (< *păhun*) ALR I: 780, *peunoaică* (< *peune*) ALR I: 190, *porumboaică* (< *porumb*) ALR I: 160, 170, 341, *huluboaică* (< *hulub*) ALR I: 388, 677; *pițigoaică* (< *pițigoi*) 192, 386—520, 537, 605—762, 784, 836, 886, *țițigoaică* (< *țițigoi*) 574, *huhuroaică* (< *huhurez*) 192, *ciuhuroaică* (< *ciuhurez*) 848, *porumboaică* (< *porumbel*) ALR I: 780, 782, 839.

-oai:

cocostîrcoai (< *cocostîre*) 47, 64, 250, 284, 316, 349, *cocostîrgoai* (< *cocostîrg*) 53, 235, 260, 334, *grăngoroai* (< *grangor*) 53, *grangoroai* (< *grangore*) 833, *glengoroai* (< *gleangor*) 102, *gănguroai* 64, 605 și *găngoroai* 349 (< *gangur*), *pițigușoai* (< *pițiguș*) 64, 284, 316, *țighilenoai* (< *țighilean*) 235, *pitpălăcoai* (< *pitpălac*) 36, *pipălăcoai* (< *pipălac*) 64, *huhurezoai* (< *huhurez*) 64, 157, 272, 279, 316, 349, *ciuhurezoai* (< *ciuhurez*) 833, *vulturoai* (< *vultur*) 27, 64, 102, 250, 260, 279, 284, 316, 349, *cobățoai* (< *cobăț*) 47, *corboai* (< *corb*) 47, 53, 250—284, 316, 349—362, 833, *grăuroai* (< *graur*) 235, (< *graure*) 105, (< *graor*) 27, *cucoai* (< *cuc*) 27, 64, 130, 235, 260, 279, 316, 334, 349, 353, 833, *brăbețoai* (< *brăbete*) ALR I: 12, *bribețoai* (< *bribeț*) ALR I: 24, 28, *păunoai* (< *păun*) ALR I: 337, 343, 347, *porumboai* (< *porumb*) 280, 343, 347, *golumboai* (< *golumb*) ALR I: 77, *pițigoai* (< *pițiguș*) 95, 334, 353, (< *pițigan*, *pițigane*) 362, *ciuhuroai* (< *ciuhurez*) 27; *pițigoai* (< *pițigci*) 47, 172, 182, 288, 899.

-iță:

cocoriță (< *cocor*) 762, 848, 872, 987, *grănguriță* 987 și *granguriță* 848 (< *grangur*), *grangoriță* 27, 762 și *grăngurițe* [p] 141 (< *grangor*), *gănguriță* 219, 284 și *ganguriță* 386 (< *gangur*), *găngoriță* 29 și *gangoriță* 260 (< *gangor*); *șofrăniță* (< *șofran*) 36, 76, *pitpălăciță* (< *pitpălac*) 76, *huhureziță* (< *huhurez*) 250, *vulturiță* (< *vultur*) 157, 228, *vultoriță* (< *vultor*) 95, 141, *viltoriță* (< *viltur*) 762, *corbiță* (< *corb*) 27, 64, 76, 157, 228, 310, 365, 848, *grăuriță* (< *graur*) 29, 141, 284, 520, 987, (< *graure*) 848 și (< *graor*) 157, 250, 537, *grăoriță* (< *graor*) ALR I: 270, *cuciță* (< *cuc*) 219, 228, *păuniță* (< *păun*) ALR I: în Banat, Crișana, Maramureș, nordul Transilvaniei, Moldova; sporadic, în Oltenia și Muntenia, *peuniță* (< *peun*) ALR I: 85, 87, 98, 100, 107, 109, 112, 131, 136, 138, 140, 223, 243, 249, 251, *porumbiță* (< *porumb*) ALR I: în Maramureș, Crișana, Transilvania și sudul Moldovei, *porîmbiță* (< *porîmb*) ALR I: 156, 164, 166, 178, 590, 592, 594, *golumbiță* (< *golumb*) ALR I: 9, 26, 40, 49, 51, 90, 837, 842, 856, *golîmbiță* (< *golîmb*) 12, 18, 24, 28, 30, 45, 63, 75, 79, 87, 840, *hulubiță* (< *hulub*) ALR I: în nordul Moldovei formează arie compactă, *hurlubiță* (< *hurlub*) ALR I: 558, *hurlupiță* (< *hurlup*) ALR I: 308; *porumbiță* (< *porumbel*) ALR I: în Oltenia, Muntenia, Dobrogea;

sporadic în Moldova, *porîmbiță* (< *porîmbel*) ALR I : 595, 690, 700, *fluiierăriță* (< *fluierar*) ALR I : 720.

-ă :

cocostîrcă (< *cocostîrc*) 27, 29, 95, 102, 365, 833, *cocostîrgă* (< *cocostîrg*) 228, *cocoară* (< *cocor*) 157, 605, 682, 791, 836, 928, *grioară* (< *grior*) 260, *gangură* (< *gangur*) 362, 682, *gangoră* (< *gangor*) 316, *pitpălăcă* (< *pitpălăc*) 29, *pipălăcă* (< *pipălăc*) 27, *pîptălăcă* (< *pîptălăc*) 886, *pîtpîdacă* (< *pîtpîdac*) 705, *vultoră* (< *vultur*) 141, *coarbă* (< *corb*) 141, 192, 414, 762, 872, 928, *cucă* (< *cuc*) 105, 182, 362, 987, *păună* (< *păun*) ALR I : în Banat, Oltenia, Muntenia, Dobrogea, sudul și vestul Transilvaniei, Maramureș ; sporadic, în Crișana și Moldova, *peună* (< *peun*) ALR I : 103, 116, 174, 178, *porumbă* (< *porumb*) ALR I : 93, 345, 354, 360, 361, *golumbă* (< *golumb*) ALR I : 1, 85, *guguștiucă* (< *guguștiuc*) ALR I : 896 ; *gîrgălaură* (< *gîrgălău*) 362, *pițigușă* (< *pițiguș*) 53, 346, *țighileană* (< *țighilean*) 250, *huhurează* (< *huhurez*) 95, 102, 228, 362, 537, 682, 836, *hohurează* (< *hohurez*) 172, *ciuhurează* (< *ciuhurez*) 812, *ciuhureță* (< *ciuhurete*) 728, *vîltană* (< *vîltan*) 833.

-easă :

cocoreasă (< *cocor*) 812, *corcăneasă* (< *corcan*) 36, *pițigoiasă* [a] (< *pițigoi*) 928, *păuncasă* (< *păun*) ALR I : 45.

-ică :

vulturică (< *vultur*) 812, *păunică* (< *păun*) ALR I : 45, 388, *peunică* (< *peun*) ALR I : 229, *porumbică* (< *porumb*) ALR I : 229, 571, 835.

-că :

cocorcă (< *cocor*) 192, *cloncancă* (< *cloncan*) 537.

-aie :

pițigaie (< *pițigoi*) 27, *peunaie* (< *peun*) 160.

-ăriță :

corbăriță (< *corb*) 29, *cucăriță* (< *cuc*) 272.

-uliță :

corbuliță (< *corb*) 386, *cuculiță* (< *cuc*) 36.

-ăriiță :

păunăriiță (< *păun*) ALR I : 144, 150, 156, 158.

-ăniță :

cucănița [a] (< *cuc*) 29.

-îscă :

cocorișcă (< *cocor*) 728.

-anie :

pițiganie (< *pițigoi*) 29.

Dintre numeroasele sufixe prin care se realizează moțiunea la substantivele feminine-nume de păsări, cea mai mare productivitate o au *-oaică* și *-oaie*, fiecare cu cîte 15 derivate, *-iță* cu 13 derivate, iar *-ă* cu 11 derivate. Celelalte sufixe se prezintă astfel : *-easă* cu 4 derivate, *-ică* cu 3 derivate. *-că*, *-aie*, *-ăriță* și *-uliță*, fiecare cu cîte două derivate, *-ăriiță*, *-ăniță*, *-îscă* și *-anie* cu cîte un derivat. Acestea din urmă nu sînt caracteristice moțiunii, iar derivatele în care se găsesc sînt probabil creații ocazionale ale informatorilor.

În ceea ce privește aria geografică a acestor sufixe, se remarcă faptul că sufixul *-oaică* este atestat pe cea mai mare parte a teritoriului daco-român, excepție făcînd nordul și vestul țării, unde subdialectele maramureșean, crișean și bănățean manifestă preferință pentru sufixul *-oaie*.

Sufixul *-iță* este atestat mai cu seamă în vestul țării (Transilvania, Maramureș, Crișana și Banat), dar și în punctul 762 din Muntenia și în 848 din Oltenia, unde înregistrează cele mai numeroase derivate.

Derivatele *păuniță* și *porumbiță* au o situație aparte, ele fiind înregistrate pe arii foarte întinse; astfel, *păuniță* se găsește în Transilvania, Maramureș, Banat și Moldova, în timp ce *porumbiță* este aproape general atestat.

Sufixul *-ă* este prezent în sudul Transilvaniei, în Bihor, Maramureș și în sudul și vestul Banatului; în Oltenia, Muntenia și vestul Moldovei are puține derivate în aceeași localitate. Punctul cartografic 362 înregistrează 4 derivate, iar punctele 141, 833 și 682, fiecare câte 3 derivate.

Dintre celelalte sufixe, doar *-ăriță*, în derivatul *păunariță*, formează arie compactă în sud-vestul Transilvaniei; derivatele cu celelalte sufixe prezintă atestări dispartate.

În concluzie, se poate afirma că procedul formării substantivelor feminine de la masculine cu ajutorul sufixelor moționale este foarte uzitat în graiurile limbii române. Deși numărul de sufixe detașate din formele derivate este foarte mare, numai patru dintre acestea :-*oaică*, *-oaie*- *-iță* și *-ă* sînt productive și cunosc o largă răspindire teritorială.

NOTE

¹ Pentru alte mijloace de exprimare a deosebirii de sex, vezi Eleonora Popa, *Sufixe moționale pentru formarea masculinului*, în SMFC, IV, București, 1967, p. 163.

² *Gramatica limbii române*, vol. I, Editura Academiei R. S. România, București, 1966, p. 62.

³ Th. Hristea, *Moțiunea regresivă în limba română*, în *Omagiu lui Alexandru Rosetti la 70 de ani*, București, 1965, p. 386.

⁴ În marea majoritate a punctelor cartografice, termenul generic înregistrat la întrebarea [1014] VRABIE este de genul feminin; în aceste puncte, la întrebarea [1015] VRĂBIOI sînt înregistrați termenii pentru mascul. În punctele în care termenul generic este de genul masculin (*brabele*, *brăbele* etc.), la întrebarea [1015], VRĂBIOI, s-a dat răspuns pentru femelă.

⁵ Din ALR I am consultat, de asemenea, întrebările privitoare la „corb”, „pițigoii”, „cocor”, „graur”, „barză”, „prepelită”, „cuc” pentru stabilirea exactă a termenului generic.

LA MOTION DES SUBSTANTIFS FÉMININS-NOMS D'OISEAUX DANS LES PARLERS DU ROUMAIN

(Résumé)

La motion, l'un des moyens par lequel est nommée la femelle des oiseaux, est illustrée par les données de l'*Atlas Linguistique Roumain I et II*.

Parmi les 14 suffixes attestés, *-oaică*, *-oaie*, *-iță* et *-ă* sont les plus productifs et les plus utilisés. L'auteur montre que dans les parlers populaires la motion des noms des oiseaux est plus riche que dans la langue littéraire.

Noiembrie 1986

*Institutul de Lingvistică și Istorie Literară
Cluj-Napoca, str. E. Racoviță, 21*

OBSERVAȚII PRIVITOARE LA SUFIXUL *-oc* ÎN SUBDIALECTUL MARAMUREȘEAN

ERIKA SCHILLER și SIGISMUND BODZEI

1. Sufixul *-oc* în limba română are origine multiplă. Deși nu ne-a rămas nici un cuvânt moștenit care să fi avut în componență sufixul lat. *-ocus* > **-oc*¹, unii cercetători² consideră, pe bună dreptate, că în limba română au existat cuvinte cu acest morfem. Afirmatia este sprijinită și de existența în limbile romanice occidentale contemporane a numeroase cuvinte cu sufixul de origine latină în discuție³. E posibil deci ca lat. *-ocus* > rom. **-oc*, iar cuvintele românești cu acest sufix să fi fost eliminate de împrumuturile slave cu sufixele *-ŭkŭ*, *-ok*. De la sufixul românesc **-oc* s-au păstrat, probabil, în conștiința vorbitorilor români, unele particularități, ca accentul, valoarea augmentativ-peiorativă și diminutivală. Reminiscentele trăsăturilor morfemului dispărut s-au încrucișat, probabil, cu cele ale sufixelor slave *-ŭkŭ*, *-ok* în împrumuturi ca *dobitoc*, *năpîrstoc* (din bulgară), *cazacioc*, *tabacioc*, *talcio*, *verșoc* (din rusă), *oboroc* (din ucraineană); unele împrumuturi puteau pătrunde din mai multe direcții: *cozoroc* din rusă (DEX) și ucraineană (Semčynskyj); *năpîrstoc* din bulgară (DEX), ucraineană (DM) și polonă (DM) etc. Din combinația celor două sufixe (rom. **-oc* și sl. *-ŭkŭ*, *-ok*) a rezultat un nou morfem românesc⁴ — sufixul rom. *-oc*, care conține trăsături lingvistice latine (românești) și slave. Noul morfem românesc a polarizat în jurul său numeroase cuvinte cu sufixe asemănătoare sau cu terminații asemănătoare ca, de exemplu, *cojoc*, *metoc*, *noroc* (din slava veche), *tîrboc*, *zglăvoc* etc. (din bulgară), *mormoloc*, *siminoc* etc. (din sirbocroată), *drimoc*, *tăbîltoc* etc. (din ucraineană), *boboc* (din neogreacă), *bondoc* (din turcă), *bojoc*, *poșindoc* (din maghiară) etc. Sufixul *-oc* polarizează și cuvinte românești cu etimologie necunoscută (*bolboroc*, *flaimoc*, *poșomoc* etc.). Toate regurările amintite au întărit sufixul *-oc*, care a devenit productiv pe teren românesc: *cal* + *-oc* > *căloc* (Pușcariu, p. 6); *fată* + *-oc* > *fătoc*, *fătătoc* (Scurtu, p. 93); *mare* + *-oc* > *măroc* (Pascu, p. 214); *priboi* + *-oc* > *pribo* (DLR, s.v.); *tindă* + *-oc* > *tindoc* (DLR, s.v.) etc.

2. În subdialectul maramureșean sufixul rom. *-oc* apare mai întâi în documente, în anul 1360, în antroponimul diminutival *Vancioc* (*Văncsok*, *Vanchoc*)⁵. În evul mediu sufixul diminutival rom. *-oc* este frecvent și în alte antroponime: *Codrioc*⁶ (cf. n. fam. *Codrea*), în 1542; *Bertoc*, *Bartoc*, *Birtoc*⁷ (*Bertok*, *Bartok*, *Birtok*, *Byrthok*; cf. *Bartu*, *Birta*), în 1542, 1550, 1597, 1640; *Timoc*⁸ (cf. *Tima*, *Timu*), în 1685; *Vasoc*⁹ (cf. *Vasa*, *Vasu*), în 1585; *Mihoc*¹⁰ (cf. *Mihu*), în 1689, 1694; *Virtoc*¹¹ (cf. *Vîrtea*), în 1720 etc. Întîlnim și nume de familie cu suf. *-oc*: *Bodîrsok*, *Botrisok*¹² etc. În această perioadă, sufixul românesc *-oc* are sens diminutival: *Vancioc* „Vancea cel (mai) mic”, „Vancea junior”, *Codrioc* „Codrea

cel mic”, *Vasoc* „Vasilică”, *Mihoc* „Mihăiță” etc. Prezența acestui sufix diminutival în antroponime se explică prin aceea că, în general, nuanța de tandrețe, de afecțiune, ia naștere mai ales în cercul restrins al familiei¹³ și se realizează prin diminutivare.

Este interesant de remarcat că în documentele epocii, referitoare la populația ucraineană din vecinătatea românilor, nu întâlnim antroponime-sufixate cu *-ok*.

3. În momentul contactului lingvistic româno-ucrainean în Maramureș sufixul românesc *-oc* era deja format, „sedimentat”. Sufixul ucrainean *-ok*, având unele trăsături comune cu rom. *-oc* (complexul sonor, semantică diminutivală, uneori accentul), a pătruns în subdialect prin cuvinte împrumutate, precum și prin graiul bilingvilor, exercitând astfel presiune mai ales asupra semanticii diminutivele¹⁴. Iată câteva cuvinte pătrunse din graiurile ucrainene vecine în subdialectul românesc maramureșean: *bărbînóc*; *ciopóc* 1. „om mărunț, micuț”; 2. „netrebnic, nemernic, ticălos” (Căl, Văl) < ucr. dial. *čop*, *čopók* „cep”; *iarmaróc*; *ieróc*, *ieróg* „șanț”, „canal” (Bodzei, p. 149) < ucr. dial. *jarók*; *motóc* „ghem” (Bodzei, p. 156) < ucr. *mótok*; *năpîrstóc* „ființă mică, mărunță; ceva mic” (Bodzei, p. 158) < ucr. *napérstok*; *peridóc*, *peredoc* „remorcă cu două roți ce se atașează camioanelor forestiere pentru transportul buștenilor” (Bodzei, p. 160) < ucr. *peredók*; *počînóg*, *počînóc*; *pojmoóc*, *poșmoóc* „mănunchi”, „buchet”, „grămăjoară” (Bodzei, p. 164) < ucr. dial. *póžmok*; *pojmotóc*, *poșmotóc* „mănunchi”, „buchet” (Bodzei, p. 164) < ucr. dial. *póžmotok*; *polobóc*, *bolobóc*; *stanóc*, *stanóg*, *stănoágă*; *șmotóc*, *șmotóc*, *moștóc* „mănunchi”, „buchet” (Bodzei, p. 170) < ucr. *šmatók*; *zorobóc* etc. Noul sufix hibrid rom. dial. *-oc* (rezultat din suf. rom. *-oc* plus unele trăsături ale suf. ucr. *-ok*) a polarizat și cuvinte străine cu *sufixe* sau *terminații* asemănătoare: *lătóci* „jgheab”, „șanț”, „canalul morii” (Bodzei, p. 152), *lotoácă* 1. „băltoacă”; 2. „femeie vorbăreață” (Bodzei, p. 154) < ucr. *lótoky*; *pomvinóc* 1. „dar de nuntă”; 2. „cadou”; 3. „pomană” (Bodzei, p. 163) < ucr. *pómynky*; *chimvinóc*, *cămvinóc* (Săp), *chimvinóc* (Sar) „chimion” < magh. *koménymag*; *fióc* „sertar” < magh. *fiók*; *picióc* „cartof” < magh. dial. *picsóka*; etc. Asemenea cuvinte ar putea fi numite pseudosufixate cu *-oc*. Lor li se adaugă cuvinte dialectale românești maramureșene cu etimologie necunoscută: *bodîrjóc* (VI, Șug, LB) și *dobîrjóc* (Năm, On) „fluture mare de noapte”; *hamóc* (ALRR — Mar., III, h. 827, pct. 238); *hizóc* (ALRR — Mar., III, h. 800, pct. 232); *întîrsóc* „vrăjitor?” (Lenghel, p. 105); *sverhóc*, *șverhóc*; *fîrhóc* „instrument de cioplit în lemn, cu două tăișuri” (Ia, VI, Șug, LB) etc. Prin modalitățile de mai sus a crescut cu mult numărul elementelor lexicale românești dialectale maramureșene care conțin sufixul sau pseudosufixul *-oc*.

4. Creșterea numerică a cuvintelor sufixate sau fals sufixate cu *-oc* a înlesnit procesul propriu-zis de derivare cu acest morfem. În trecutul nu prea îndepărtat sufixul românesc dialectal maramureșean *-oc* a putut fi atașat unor teme românești pentru a forma diminutive, precum și pentru a reda (mai rar) alte valori semantice. Astfel, la începutul secolului al XX-lea mai apar cuvintele *buldzoc*, *porumboci*, *țipoc*, *dîmboc*. În prezent aceste cuvinte nu sînt cunoscute deloc sau aproape deloc. Productivitatea unui sufix este reflectată de capacitatea sa derivațională. Privit din acest punct de vedere, sufixul dialectal maramureșean *-oc* nu este prea productiv; se poate spune că se aplică unui număr limitat de cuvinte¹⁵: *bîțóc* s.n. „bețîșor” (Ia, Sar) < dial. *bîț* + *-oc*: „Cîniile aiesta îi rău, nu se t’eme

d'e un bițoc subțire" (Ia); „Ion o aprins un bițoc d'e clibrit" (Sar); *blindoc* adj. „blinduț" (Săc, VS): „Blindoc minz ai, măi Măihă" (Săc) < *blind* + *-oc*; *brîn(d)zoc* s.n. 1. „caș mare" (Fer, VI): „Am fo la munt'e și am adus un brinzoc mare d'e caș" (VI); 2. „caș" (Bș) < < *brîn(d)ză* + *-oc*; *bul(d)zoc* s.n. „bulz, gogoloș" (Țiplea, p. 91, 101) < < *bul(d)z* + *-oc*; *cancioc* s.n. 1. „oală mică" (Bș, Căl, Săc, Săp, T): „Căncocu-i o oală mîică în care să poartă supa în cîmp. Căncău-i mai mare" (Săc); 2. „vas de purtat apă; cană" (Bș, Căl, Săc, T); 3. „cană mare" (Săp) < dial. *canău* + *-oc*; *cotoc* s.m. 1. „cotoi" (Bot, Bud, BV, Căl, Căm, Des, Făg, Ie, Leo, Năn, On, PI, Petr, RJ, Văl, VI, VSt); 2. „iepuroi" (Bș, Bud, BV, Căl, Căm, Corn, Făg, Fer, Ie, Leo, Moi, Năn, On, Petr, RJ, Roz, Slăt, Văl, VI) < *cotoi* + *-oc*; *dîmboc* s.n. 1. „dîmb mic" (Căl, Fer, Sar, T, VI): „Dîmbocu-i un dîmb mîicuț" (Căl); 2. „dîmb mare" (Birlea, I, p. 159—160; Berb, Căl, Des, Văl): „Dîmbocu-i un dîmb mai mărișor ca căl obișnuit" (Căl) < *dîmb* + *-oc*; *gălbînoc* adj. „palid, galben, îngălbenit" (Bot, PI): „Îi cam gălbînoc mălaiu pă aič pântru că-i pe močíros locu" (PI) < dial. *galbîn* + *-oc*; *hirizoc* s.n. „ferestrău mic" (Săp): „Cu hirizu tăiem l'emîc, cu hirizocu crăngile mai mîicuță, subțiri și uscat'e d'e pă pomî primăvara" (Săp) < dial. *hiriz* + *-oc*; *iedoc* s.m. „ied mic, ieduț (mascul)" (Birs, VI): „Iedocu večinului o scăpat la noi în grădină" (VI) < *ied* + *-oc*; *iepuroc* s.m. „iepuroi" (Birs, Năn, On, Sar, RJ, Giul) < *iepure* + *-oc*; *lăntoc* s.n. 1. „lăntișor" (Căl, Cia, CN, Fer, Ia, LB, Sar, Săp, Șug, T, VH, VI); 2. „lanț mic" (Săp): „Îi, că măreată-i Aunța cu lăntocu căla d'e aur în grumadz! (Ia) < *lanț* + *-oc*; *mit'it'ioc* adj. „mic", „micuț", „foarte mic" (Papahagi, p. 201; Țiplea, p. 39, 112; Săc, Săl, Birs): „Tu Mări, ai un prunc așa de mit'it'ioc și drăgălas!" (Săc) < *mititel* + *-oc*; *mînîntoc, mănîntoc* adj. „mic de tot", „măruntel" (ALRR — Mar., III, h. 542, pct. 226; Birs, Bș, Bud, BV, Bot, Căl, Căm, Cia, Corn, Leo, Năn, Des, On, Petr, Giul, RJ, T, Berb, VSt, Și, Moi, CN, VH, VC, Str, Slăt, Roz, Șug, Sar, Săp, LB): „Picioči aieștea sint pe minîntoc, nu-s buni numa la porc" (VSt); „Căpa trabă d'emîcată mănîntoc" (Moi) < dial. *mînîntăl, mănîntăl* + *-oc*; *mînzoc* s.m. „mînz mic" (Berb, Birs, Bș, VS, Căl, Giul, Fer, VI, Căm, Ia, Făg, Sar, LB, Leo, Petr, Moi, PI, RJ, T, VH, Săp, CN, Cia, Des, Și, Str): „Pină-i mîicuț minzocu sugă d'e la iapă" (Sar) < *mînz* + *-oc*; *mîcioc* s. m. 1. „mîț (mascul) mare, bătrîn" (Căl, Fer); 2. „pisică mică, pui de pisică" (Des, Moi, Petr, Văl); 3. „cotoi" (Birs, Bud, Slăt, VS, Văl) < < *mîț* + *-oc*; *mîțoacă* s. pl. „mîțoși" (Berb, Birs, Bot, Bud, CN, Fer, Ia, Năn, On, LB, RJ, Sar, T, Săp, VC, VH, VI, VSt): „Primăvara merem la Iza și rumpem mai mult'e crăng d'e răt'ită și-aducăm acasă mîțoacă" (Ia) < *mîț* + *-oacă*; *mîțoc* s.m. 1. „pui de pisică" (Bot, Bș, Berb, Bud, Căl, Corn, CN, Des, Fer, Giul, Ia, LB, Leo, Moi, Petr, PI, RJ, Săc, Sar, Săp, Slăt, Str, Și, T, VI, VS, VSt, VH, VC): „Mîțocu nost căl mîic să goacă tătă dziua cu o randă roșă" (Săp); 2. „pisică micuță, măruntă" (Cia, CN, Ia, Fer, Giul, LB, On, Birs, Berb, RJ, Roz, Săp, Sar, T, VH, VC, VI, VSt): „Mîțocu aieșta, așa cum il vedz d'e mîic, o prins tăț șoarici d'in casă" (Cia); 3. „cotoi" (Corn, Fer, Sar) < *mîț* + *-oc*; *mîțoacă* s.f. 1. „pui de pisică (femelă)" (Berb, Bot, Bș, Bud, Căl, Corn, Des, Fer, Giul, Ia, LB, Leo, Moi, Năn, On, Petr, PI, RJ, Roz, Sar, Săc, Săp, Slăt, Str, Și, Șug, T, VC, VH, VS, VSt): „Mîța noastă o fătat doi mîțoc și o mîțoacă" (Săp); 2. „pisicuță, pisică mică (femelă)" (Berb, Bot, Bș, Bud, Căl, Corn, Des, Fer, Giul, Ia, LB, Leo, Moi, Năn, On, Petr,

PI, RJ, Roz, Sar, Săc, Săp, Slăt, Și, Șug, T, VC, VH, VI, VS, VSt, Str) = „Mițoaca noastă numa cu șoarié trăié, nu-i trabă altă mincare” (Sar) < *mîță* + *-oacă*; *nătîntoc* adj. „nătîng”, „prost” (Papahagi, Glosar) < *nătîng* + *-oc*; *perinoc* s.n. 1. „pernă mică” (Str); 2. „pernă” (Bot, Săl); 3. „dos de pernă” (Moi); 4. „față de pernă brodată” (Slăt) < *perină* + *-oc*; *perinoacă* s.f. „pernă de ornament brodată” (Săl) < *perină* + *-oacă*; *pit’it’oc* adj. „foarte mic”, „micuț” (Berb, Birs, Bot, BV, Căl, Căm, Corn, Moi, Năn, On, Leo, Petr, PI, RJ, Roz, Ie, Săc, Săl, Săp, Sar, Și, Șug, Des, Fer, Giul, Slăt, Ia, VC, VH, CN, VI, VS, VSt, T) : „Mult’e năcazuri îț făcă un copt’îl pit’it’oc” (Săc); „Cînd am fo cocoană pit’it’oacă meream cu moașa in pădure după hribe” (VI) < *pit’it’el* (< *pit’ic* + *mit’it’el* prin contaminare) + *-oc*; *pod’inoc* s.n. „loc drept, șes” (Săl) : „Pod’inocu-i un loc drept, un șas”(Săl) < dial. *podină* + *-oc*; *pomočoc* s.n. 1. „pămățuf” (Birs, Bot, Bud, Căl, Corn, CN, Fer, Giul, Ia, Leo, Moi, Năn, On, Petr, PI, RJ, Roz, Sar, Săc, Săp, Slăt, Str, Și, Șug, T, Văl, VC, VH, VI, VS) : „După că in-am ras, spăl briću și pomočocu” (Moi); 2. „perie” (Văl) : „Am curățit păret’ile cu un pomočoc” (Văl); 3. „ghem” (Moi) : „Mițocu nost să goacă cu un pomočoc d’e ață” (Moi). Var. : *pamačoc* (LB, Șug, VI); *močoc* (Bot) < dial. *pomoc*, pl. *pomoč* (< dial. *pomočaică* „pămățuf”) + *-oc*; *porumboc* s. pl. „porumbe, fructele arbustului Prunus spinosa” (Papahagi, p. 381); *porumboc* s. m. „arbustul Prunus spinosa” (Giul, Săl) : „Porumbocu-i un pomuț mnic, noi îi zicăm coré de st’in sau st’in” (Giul) < dial. *porumbe* + *-oc*; *răroc* adj. „rar de tot”, „rărișor, răruț” (VS) : „Morcozii înt-aiesta strat is cam răroc” (VS) < *rar* + *-oc*; *rățoc* s. m. „rățoi” (PI) < *rață* + *-oc*; *rățoacă* s. f. „rățușcă” (PI) < *rață* + *-oc*; *sîsiuoc* s. m. „busuioc” (LB, Șug, VI) < dial. *susai* + *busuioc* (prin contaminare) + *-oc*; *strîmtoc* adj. „strîm-tișor, strîmtuț” (Birs, Bot, Bș, Căl, CN, Ger, Sar, Săl, VS) : „Îi cam strîm-toc locu pă aič, nu-i mod a trecă” (VS) < *strîmt* + *-oc*; *tîrsoc* s.m. „tîrsă” (BV, Sar, Săl, Văl) : „Tîrsocu-i o iarbă lungă și subtire ca păru-porcului” (BV) < *tîrsă* + *-oc*; *țăpoc* s. m. 1. „ied mic (mascul), ieduț” (Săp, Ia) : „O fătat capra noastă un țăpoc tare mîndru !” (Săp); 2. „țap mic, mărunț” (Săp, Ia) : „Aiesta țăpoc îi mnic, dar îi tare lotru !” (Săp) < *țap* + *-oc*; *țîpoc* s. m. „piinișoară” (Tiplea, Glosar, VI) : „Mai d’emult la nuntă se făcau niște pit’e mnicuță, la care le zicăm țîpoc” (VI) < dial. *țîpou* + *-oc*; *țîțoc* s.n. „furuncul pe pulpa vacii, oii” (Săl, Săp) : „Vaca ačăie îi bet’eagă, i s-o făcut un țîțoc pă uğăr” (Săl) < dial. *țîță* + *-oc*; *țîțînoc* s.n. 1. „furuncul pe corpul omului, pe pulpa vacilor, oilor” (Năn, Berb, Corn, Săl, Săp, RJ); 2. „capătul unui obiect lung (prăjină)” (Bud) < dial. *țîță* + *țîțînă* (prin contaminare) + *-oc*; *ursoc* s.m. 1. „pui de urs” (Săp) : „Pă la noi, pîn poiană, imblă o ursoaică cu doi ursoč (Săp); 2. „urs mic, mărunț” (Săp) : „Un ursoc mnic o furat un berbec d’e la stîină” (Săp); 3. „urs mare” (CN, Sar) : „Moșu povest’ea că noapt’ea la stîina lor inea o namîilă d’e ursoc a fura oi” (Sar) < *urs* + *-oc*; *vîrșoc* s. n. „coș mic de nuiete pentru pescuit” (Fer) : „Vara mérem a prînd’e peșt’i cu vîrșocu la Mara” (Fer) < *vîrșă* + *-oc*.

5. După cum se vede, sufixul românesc dialectal maramureșean *-oc* și-a format cîteva trăsături specifice, distinctive. Astfel, dacă imprumaturile cu *-ok* și elementele lexicale pseudosufixate nu totdeauna erau purtătoare ale accentului, după ce au pătruns în subdialect, automat au deplasat accentul pe *-oc*. Cuvintele derivate cu *-oc* pe teren românesc totdeauna cu accentul pe sufix:

O altă trăsătură, structurală, românească (moștenită, probabil, din latină) a sufixului *-oc* este funcția moțională care se aplică atit unor cuvinte împrumutate (cf. *lotoacă*, *potroacă*, respectiv *iarmaroacă*, *pojmoacă*, *năpîrstoč* etc.), cit și celor formate pe teren românesc (cf. *mîțoacă*, *mînzoacă*, *mînînțoacă*, *pit'il'oacă* etc., respectiv *bîțoacă*, *mînînțoacă*, *mînzoč*, *mînînțoč*, *cančocuri* etc.), precum și unor antroponime (cf. *Bențoc* — *Bențoaca* (Sar), *Spirčoc* — *Spirčoaca* (Căl); *Țîțoc* — *Țîțoaca* (Șug, VI); *Vîrstoc* — *Vîrstoaca* (VI)). În graiurile ucrainene din Maramureș sufixul *-ok* nu se folosește pentru derivarea antroponimelor. Pentru diminutivare, dezmiardare aceste graiuri folosesc alte sufixe (*-ko*, *-ka*, *-uk*, *-yěka* etc.)¹⁶. Se poate afirma, deci, că sufixarea antroponimelor românești cu *-oc* a avut loc pe teren românesc dialectal maramureșean și nu sub presiunea sistemului antroponimic ucrainean, unde acest fenomen lipsește.

În subdialectul românesc maramureșean sufixul *-oc* prezintă două nuanțe semantice diminutivale — cea absolută și cea relativă. În nord-vestul zonei (Cia, VH, Ia, Sar, Săp) apare numai diminutivul absolut. Aici, cu sufixul *-oc* se formează serii bimembre, unde termenul I are valoare semantică neutră (normală), iar termenul II — valoare diminutivă absolută; de ex.: I *mînz* — II *mînzoc*; I *hiriz* — II *hirizoc*; I *lanț* — II *lănțoc*; I *țap* — II *țapoc* etc. Această gradare apare sporadic și în alte părți: I *cančau* — II *cančoc* (Bș, Căl, Săl, T); I *perină* — II *perinoc* (Str); I *țîță* — II *țîțoc* (Săl); I *vîrșă* — II *vîrșoc* (Fer). Sufixul *-oc* din aceste exemple e sinonim cu sufixul *-uc*, cu care concurează și pe care îl elimină. În această zonă cuvintele derivate cu *-oc* exclud sufixarea lor cu *-uc*. Dacă cele două sufixe coexistă (este, uncori, cazul la antroponime), *-oc* are valoare diminutivă absolută, iar *-uc* — relativă (adică: I *Țiple* — II *Țipl'uc* — III *Țipl'oc*; I *Bledea* — II *Bled'uc* — III *Bled'oc* (Săp)).

Sufixul românesc dialectal maramureșean *-oc* poate avea valoare stilistică cînd este folosit pentru dezmiardare (care se realizează prin diminutivare): „Ioi, mîndru mîțoc aveți, hăi Ilea!” (RJ); „Ină, na, la miîne, na, țăpocu, na!” (Săp). În aceste exemple sînt dezmiardate animale mature, mișul și țapul.

Valoarea diminutivă relativă a sufixului românesc dialectal maramureșean *-oc* este cu mult mai răspîdită; apare în serii trimembre, unde termenul I are valoare semantică neutră (sensul normal), termenul II (derivat cu sufixul *-oc*) are valoare diminutivă relativă, iar termenul III (cu sufixul *-uc*) are valoare diminutivă absolută, adică: I *mînz* — II *mînzoc* — III *mînzuc* — în ordinea descrescîndă a dimensiunii (mărimii). Această serie trimembră apare în majoritatea cuvintelor derivate cu *-oc* în cea mai mare parte a zonei cercetate; de ex. I *blînd* — II *blîndoc* — III *blînduc*; I *dîmb* — II *dîmboc* — III *dîmbuc*; I — *galbîn* — II *galbînoc* — III *galbînuc*; I *lanț* — II *lănțoc* — III *lănțuc*; I *mîț* — II *mîțoc* — III *mîțuc*; I *mînînțal* — II *mînînțoc* — III *mînînțuc* etc. De obicei, din seria trimembră, termenul II (derivat cu *-oc*) este folosit cel mai puțin. În general, același tablou apare și la antroponime: I *Sas* — II *Săsoc* — III *Săsuc* (PI); *Țiple* — II *Țipl'oc* — III *Țipl'uc*; *Stîlcea* — II *Stîlcioč* — III *Stîlcîuc* (ă) (VI); I *D'ord'e* — II *D'ord'oc* — III *D'ord'uc* (Roz, Săc, Slăt); I *Țilie* — II *Țil'ioč* — III *Țil'iuč* (VI) etc. În cazul cînd au rol de diminutiv relativ, unele antroponime derivate cu *-oc* conțin o ușoară notă de depreciere¹⁷. Poziția intermediară a valorii diminutivale relative este, de multe ori, cauza evitării sufixului *-oc*, precum și a folosirii sale cu nuanță peiorativă.

Sufixul *-oc* cu valoare moțională este folosit în *mîțoc* — *mîțocă*, *rățoc* — *rățocă*, *iepureoc*, *cotoc*, *mînzoc* — *mînzoacă* etc., precum și în multe antroponime : *Bențoc* — *Bențoaca* (Sar); *Mîcioc* — *Micioaca* (Leo); *Spîrcioc* — *Spîrcioaca*; *Vîrstoc* — *Vîrstoaca* (VI) etc.

Cuvintele *brîn(d)zoc*, *cancioc*, *mîcioc*, *nătîntoc*, *ursoc* etc., alături de valoarea augmentativă, au și alte sensuri (diminutival, neutru sau non-augmentativ). Coexistența în același cuvint a unor valori semantice opuse poate duce la eliminarea lentă a sensului augmentativ de către cel diminutival (consolidat în subdialectul românesc maramureșean prin influența graiurilor ucrainene). Astfel, dacă la începutul secolului al XX-lea *dîmboc* a fost înregistrat de I. Birlea cu sens augmentativ („dîmb mare”), în prezent acest sens nu e cunoscut decît de unii vorbitori mai în vîrstă. Dintre 6 informatori din Călinești numai unul (în vîrstă de 40 de ani) a indicat și valoarea augmentativă a acestui cuvint. Restul (tineri între 16 și 18 ani) a cunoscut acest cuvint numai cu sensul diminutival, precizînd că mai des se folosește *dîmbuc*, nu *dîmboc*.

Unele cuvinte derivate cu sufixul *-oc* nu se încadrează exact în schema semantică descrisă mai sus. Astfel, *gălbînoc* e sinonim cu *gălbînuc* (Bot, PI), dar forma cu *-uc* se folosește mai des. *Mîțoc* și *mînzoc* sînt sinonime cu *mîțuc*, respectiv *mînzuc* (Ia, T), dar ca diminutive sînt mai frecvente formele cu *-oc*. În unele localități (Căl, Ia, PI, Săc, Săp) diminutivul de la *pit'it'el*, *mit'it'el*, *mînîntăl* se formează cu suf. *-oc* (deci *pit'it'oc*, *mit'it'oc*, *mînîntoc*). În alte sate diminutivul lui *mînîntoc* este *mînîntăl* (Căm, Berb, Birs, Făg, Fer, Str, VI). În nordul Tisei (în Apsa de Mijloc) se folosește numai cuvintul *mînzoc* pentru *mînz*. În unele sate apare seria trimembră I *mîț* — II *mîțoc* — III *mîțuc* (Des, Moi, Petr, Văl) în ordine descrescîndă.

6. Sufixul *-oc* în subdialectul românesc maramureșean apare neuniform. Cel mai frecvent este folosit în nord-vestul (Cia, VH, Ia, Sar, Săp) zonei cercetate. Cu frecvență medie circulă în împrejurimile orașului Sighet, pe Valca Izei (pînă la Birsana), pe Valea Cosăului (pînă la Călinești), în satele Petrova, Leordina, Săcel, Botiza, Poienile Izei. În restul teritoriului subdialectului (mai ales în est) apare mai rar. Din derivatele formate pe teren românesc numai opt cuvinte circulă pe tot teritoriul subdialectului, trei au dispărut aproape în întregime, cîteva se folosesc rar, ocazional (*brîn(d)zoc*, *iedoc*, *sîsîioc*, *rățoc*, *strîmtoc*, *răroc*), altele au o arie de circulație redusă. În antroponime prezența și productivitatea sufixului *-oc* sînt mai sistematice, mai uniform repartizate teritorial (în fiecare localitate întîlnim antroponime derivate cu acest sufix).

7. În concluzie, se poate admite că în limba română a existat sufixul **-oc* (< lat. *-ocus*) care, în combinație cu sufixele slave *-ŭkŭ*, *-oc*, a generat un nou morfem *-oc*, devenit destul de productiv. În momentul contactului lingvistic româno-ucrainean din Maramureș, românii aveau în graiul lor sufixul *-oc*. Datorită pătrunderii masive a unor elemente lexicale ucrainene care conțineau sufixul diminutival *-ok*, precum și datorită bilingvismului, sufixul românesc *-oc* „a acționat” cîteva trăsături lingvistice noi, consolidîndu-și mai ales funcția diminutivală. Astfel, din combinația româno-ucraineană, a apărut sufixul românesc dialectal maramureșean *-oc*. Acest sufix a devenit productiv, s-a atașat și unor teme antroponimice românești, s-a „specializat” în diminutivare, eliminînd treptat funcția augmentativă. În prezent asistăm la „specializarea” acestui sufix pentru exprimarea

valorii diminutivale cu nuanță depreciativă, dar, totodată, și la dispariția lui lentă¹⁸, fapt demonstrat și de rolul lui de diminutiv absolut și relativ în diferite zone ale subdialectului. Utilizarea sufixului românesc dialectal maramureșcan *-oc* în antroponimie este o inovație pe teren românesc, care nu poate fi pusă în legătură cu influența unor sisteme onomastice străine.

În prezent asistăm deci la dispariția treptată a acestui sufix din graiul românilor maramureșeni, fapt resimțit în inegala sa repartitie teritorială, în productivitate, frecvență, polisemantism (cu coexistența unor sensuri opuse).

NOTE

¹ Cf. Pușcariu, p. 52—53; Pascu, p. 213—218; F. Hasan, *În legătură cu etimologia sufixelor -ae, -ee, -ie, -oe, -ue și -ag, -eg, -ig, -og, -ug*, în SMFC, VI, p. 45—54.

² Vezi nota 1.

³ Vezi S. Pușcariu, *op. cit.*, p. 52—53; G. Pascu, *op. cit.*, p. 213—218.

⁴ Cf. I. Iordan, *Limba română contemporană*, București, 1956, p. 310. Pentru situații identice, cf. I. Răzescu, *Prefizul pre- în limba română*, în SMFC, I, p. 5—16; cf. și F. Sădeanu, *Sufixele colective din limba română cu privire specială asupra repartiției lor*, în SMFC, III, p. 49, 52; M. Iliescu, *Sufixul adjectival -bil în limba română*, în SMFC, I, p. 85—99.

⁵ Bélay V., *Máramaros vármegye társadalma és nemzetiségei*, Budapesta, 1943, p. 213; Joódy P., *Máramaros vármegye 1749—1769. évi nemesség vizsgálatá*, Sighetu Marmăției, 1943, p. 216, 218, 219.

⁶ Bélay V., *op. cit.*, p. 192.

⁷ *Ibidem*, p. 192, 146, 197, 220.

⁸ *Ibidem*, p. 175.

⁹ *Ibidem*, p. 174.

¹⁰ *Ibidem*, p. 135, 191, 150; Joódy P., *op. cit.*, p. 77.

¹¹ Bélay V., *op. cit.*, p. 202, 201.

¹² Cf. E. Schiller, *Observații privitoare la antroponimia românească maramureșeană din secolul XVIII-lea*, comunicare prezentată la Simpozionul Național de Onomastică, Cluj-Napoca, 1984.

¹³ I. Iordan, *Stilistica limbii române*, București, 1975, p. 161.

¹⁴ În graiurile ucrainone din Maramureș sufixul *-ok* este folosit sistematic pentru diminutivarea apolativelor (nu și a antroponimelor), de exemplu: *bereh* „mal” — *berežok* „mălușor”; *byk* „taur” — *byčok* „tăușor”; *čolovik* „om” — *čolovičok* „omuleț”; *dub* „stejar” — *dubok* „stejărel”; *kolos* „spic” — *kolosok* „spiculeț”; *lis* „pădure” — *lišok* „pădușor”; *pitueh* „cocoș” — *pitusčok* „cocoșel”; *volos* „fir (de păr)” — *volosok* „firicel (de păr)” etc.

¹⁵ Materialul pentru studiul de față a fost adunat între anii 1972 și 1984 prin înregistrări de texte dialectale, chestionări, observații. Datele au fost culese de la un număr de informatori variind între 1 și 16 din localitățile enumerate în ABREVIERII. Materialul a fost verificat în 1985, cu 1—7 informatori.

¹⁶ Antroponimele *Vasoc*, *Timoc* etc. nu sînt împrumutate din ucraineană. În graiurile românești maramureșene pronumele *Vasyľ*, *Timofij* au ca diminutive formele *Vaško*, *Cyl'č*, *Cyl'čok* și, respectiv, *Timko*, *Timifijko*.

¹⁷ Iată cum interpretează vorbitorii această situație: „Cînd zic *Stilcioc*, *Hrincioc*, *Bledioc*, *Țiplioc*, *Vișec* etc. am în vedere indivizi inferiori mie (mai slabi, mai mici de statură): ei sînt, însă, superiori lui *Stilciuca*, *Hrinciuca* (ă), *Blediuca* (ă), *Țipliuc*, *Vișuc*, care, de obicei, sînt nume date copiilor mici cînd li dezmiardăm. Pe la noi nu prea se folosește denumirea de *Bledioc* pentru *Bledea*, *Hrincioc* pentru *Hrineca* etc. Cînd zici așa (*Bledioc*, *Țiplioc* etc.), îl poți supăra pe om” (VI).

¹⁸ Unele cuvinte există în vocabularul pasiv al vorbitorilor. Astfel, cînd am întrebat pe niște informatori din Săpînța, Sălișteștea de Sus, Cornești, Berbești ce înseamnă cuvintele *fișec* și *fiștroc*, mi s-a răspuns că „am audzit de aoste cuvinte, dar nu știu că înseamnă”. Cînd am dat sensul celor două cuvinte, mi s-a replicat: „Da, da, am audzit de la bătrîni, dar noi nu le folosim”. Unul dintre vorbitori și-a amintit cum i s-a plîns un bătrîn: „Ioi, că *fiștroc* mî-o ieșit pă mină” (Săl).

ABREVIERI

1. Lucrări

- Birlea — I. Birlea, *Poezii populare din Maramureș*, vol. I—II, 1968
 Bodzei — S. Bodzei, *Interferențe lingvistice româno-ucrainene în Maramureș*, teză de doctorat (manuscris), București, 1979.
 Dal' — V. Dal', *Tolkovyj slovar' živogo velikoruskogo jazyka*. III. S. Peterburg — Moskva, 1882.
 Lenghel — P. Lenghel-Izanu, *Daina mindră pin Bărsana...*, Baia-Mare, 1979.
 Papahagi — T. Papahagi, *Graiul și folclorul Maramureșului*, în T. Papahagi, *Grai, folclor, etnografie*, București, 1981, p. 75—390.
 Pascu — G. Pascu, *Sufixele românești*, București, 1916.
 Pușcariu — S. Pușcariu, *Die rumänische Diminutivsuffixe*, Leipzig, 1899.
 Semčyns'kyj — S. V. Semčyns'kyj, *Leksyčeni zapožčennja z rosijskoji ta ukrajin-škoji mov u rumuńskij movi*, partea a II-a, Kiev, 1958.
 Țiplea — Al. Țiplea, *Poezii populare din Maramureș*, București, 1906.

2. Siglele localităților anchetate

Berb	— Berbești	Moi	— Moisei
Birs	— Birsana	Năn	— Nănești
Bot	— Boliza	On	— Oncești
Bș	— Borșa	Petr	— Petrova
Bud	— Budești	PI	— Poienile Izei
BV	— Bogdan Vodă	RJ	— Rona de Jos
Căl	— Călinești	Roz	— Rozavlea
Căm	— Cămara (cartier al orașului Sighetu Marmației)	Sar	— Sarasău
Cia	— Ciarda (cartier al orașului Sighetu Marmației)	Săc	— Săcel
CN	— Cîmpu Negru (cartier al orașului Sighetu Marmației)	Săl	— Săliște de Sus
Corn	— Cornești	Săp	— Săpința
Des	— Desești	Sigh	— Sighetu Marmației
Făg	— Făget (cartier al orașului Sighetu Marmației)	Slăt	— Slătioara
Fer	— Perești	Str	— Strîmtura
Giul	— Giuloști	Și	— Șieu
Ia	— Iapa (cartier al orașului Sighetu Marmației)	Șug	— Șugău (cartier al orașului Sighetu Marmației)
Ie	— Ieud	T	— Tisa
LB	— Lazu Baciului (cartier al orașului Sighetu Marmației)	Văl	— Văleni
Leo	— Leordina	VC	— Valea Cufundoasă (cartier al orașului Sighetu Marmației)
		VII	— Valea Hotarului (cartier al orașului Sighetu Marmației)
		VI	— Vadu Izei
		VS	— Vișeu de Sus
		VSt	— Valea Stejarului

QUELQUES OBSERVATIONS CONCERNANT LE SUFFIXE *-oc* DANS LES PARLERS DU MARAMUREȘH

(Résumé)

L'étude analyse le suffixe dialectal *-oc* du Maramureșh. Les auteurs ont recueilli le matériel linguistique au cours d'une décennie dans toutes les localités du Maramureșh. Ils sont arrivés à la conclusion qu'en roumain

le suffixe *-oc* a une double origine (latine et slave). Au moment du contact linguistique roumain-ukrainien au Maramuresh les Roumains avaient déjà dans leur dialecte ce suffixe. Le suffixe ukrainien *-ok* a pénétré dans le parler roumain du Maramuresh par le bilinguisme roumain-ukrainien, par des éléments lexicaux ukrainiens. Ce suffixe, par la contamination avec quelques traits du suffixe *-oc*, a élargi l'aire sémantique de celui-ci, en consolidant la valeur diminutive, qui a causé l'élimination de la nuance augmentative de ce suffixe.

On peut affirmer que le suffixe roumain dialectal *-oc* du Maramuresh a été appliqué sur le terrain dialectal roumain même à quelques anthroponymes roumains dans le but de les transformer en diminutifs.

Decembrie 1985

Sighetu Marmati
Str. Mara, 41

DIN TOPONIMIA ȚĂRII LĂPUȘULUI

MIRCEA HOMORODEAN

0. În cele ce urmează discutăm câteva toponime din Țara Lăpușului, din punct de vedere etimologic și social-istoric.

Articolul are la bază în primul rând materialul toponimic cules pe teren, între anii 1965 și 1967, de către echipe de cadre didactice ale Facultății de Filologie (vezi mai jos lista localităților cercetate și a informatorilor anchetați).

1. *Cufoaia* este un mic sat aparținând orașului Tirgu Lăpuș. Este atestat, cu un nume maghiar, din prima jumătate a secolului al XVII-lea : 1630 *Cohpatak*, 1650 *Kopataka*, 1703 *Koppataka*, 1721 *Köpataka*, 1760—1762 *Köh Pataka*, 1854 *Közpataka*. Numele oficial maghiar a fost *Kohpataka*, *Kohópatak*. Numele românesc al satului este menționat din secolul al XVIII-lea : 1733 *Kuffoja*, 1750 *Kufoje*, 1854 *Cufoaie* (Suciu, DITr. I, p. 182—183).

Ținând seama de faptul că satul a fost și este românesc, numele lui cel mai vechi a trebuit să fie *Valea Cufoii* sau *Cufoaia*. Fără îndoială, numele a fost dat mai întâi văii principale, afluent al râului Lăpuș, care străbate de la est la vest hotarul satului și localitatea însăși; cursul de apă este denumit și azi de localnici tot *Valea Cufoii* sau (mai rar) *Cufoaia*.

Forma *Cufoii* (*Valea ~*) se explică prin aglutinarea prepoziției cu la substantivul *foi* (pl. lui *foi* s.m., variantă a substantivului *foale* (< lat. *follis*) „aparat care servește la comprimarea și la suflarea aerului cu ajutorul unei camere cu burduf de piele cu pereți pliași, acționată prin minere sau prin sistem de pirghii” DEX). Astfel de aglutinări sînt destul de obișnuite în toponimia noastră : cf. *Jgheabu Coloniș* < *Jgheabu cu Aluniș*, *Jgheabu Corinii* < *Jgheabu cu Arinii*, *Muceha Cucușilor* < *Muceha cu Cucușile* etc. (StUBB, 1964, fasc. 2, p. 129; vezi și mai jos, nota 1). Forma *Cufoaia* a luat naștere prin acord în gen cu determinantul feminin *Valea* (cf. și *Bordeia* sau *Bordeie* : *bordei*, pl. *bordeie*; *Pănincea* sau *Pănin-ci(ie)* : *păninc*, pl. *păninci*; *Ruinea* : *ruin*; *Șuverea* : *șovar* etc., forme rezultate prin acord cu determinatul, aici subînțeles, *holda*, singular art.; vezi *Vechea vatră*, p. 207).

Numele *Cufoaia*, dat văii și apoi satului, a mai fost dat, prin extensiune, și altor locuri de pe traseul văii : *Trecufoi(ie)*, poiană situată la confluența Văii Tălhăroaia cu Valea cea Mare, văi din a căror unire ia naștere Valea Cufoii; *Cheiu Cufoii*, cheie, strîmtoare, și *Chișcheșu Cufoii* (cf. magh. *kecske* „capră”). Forma *Trecufoi(ie)* derivă, printr-o falsă analiză, din (*În*)*tre Cufoi*, ultimul element rezultînd dintr-un „supranume” dat prin extensiune celor doi afluenți dinspre izvor ai văii *Cufoaia*¹.

În ceea ce privește determinantul *foi* (formă de pl. al s.m. *foi*), prin sensul său mai sus amintit, el se referă la practicarea în partea locului a mineritului și a prelucrării minereului. Existența *foilor*, acționați hidraulic în fierăriile (cuptoarele de topit minereul) medievale,

este atestată, între altele, de documentele citate de D. Prodan (*Producția fierului pe domeniul Hunedoarei în secolul XVII*, extras din „Anuarul Institutului de istorie din Cluj”, tom. I—II, 1958—1959, p. 33—35).

Locul sau locurile de extragere a minereului de mangan din *știoluri* (= galerii CI; cf. germ. *Stollen*), ca și cuptoarele de topit minereul erau situate la obârșia Văii Cufoi. În acest sens, pledează și faptul că în aceeași zonă se găseau și locurile unde se fabricau cărbunii de lemn necesari cuptoarelor de topit minereul; cf. *La Milere*, „pădure și cîmp (= poiană)” (CI), *Pădurea Milerelor* și *Părâul Milerelor*, situate pe partea dreaptă a Văii celei Mari, în apropiere de confluența cu Valea Tălăhăroaiei. Toponimele citate se explică prin *milere* (sg.; pl. *milere*), termen cunoscut și azi în partea locului, însemnând „grămadă de lemne acoperită cu pămînt, care prin ardere înceată se transformă în cărbuni” (CI, RI; cf. com. Cornelia Filip); cf. și *milărie* „grămadă mare” (com. din Zagra-Năsăud : DLR). Se știe, de altfel, că, în condițiile primitive de lucru, proprii cu deosebire evului mediu, procesul de extracție și cel de prelucrare a minereului nu erau încă diferențiate, astfel încît mina și atelierul de prelucrare erau considerate ca un „tot”. Așa se explică, între altele, și toponimul *Băia de Coase* „atelier unde se fabrică coase”, nume popular al localității Govăjdia, situată la sud de orașul Hunedoara. Adăugăm că la o atare situație trebuie să se refere, la origine, și termenul italian *bagno* (< lat. *balneum*) care, pe lingă sensul de „mină”, îl mai are și pe cel de „metal topit în furnal”.

Minele și atelierelor (atelierul) de topit minereul de pe teritoriul satului Cufoaia au constituit, desigur, proprietatea nobilului maghiar local². Acestui nobil sau redactorilor de documente se datorează, fără îndoială, și numele maghiar al satului (*Kohpataka, Kohópatak* „piriu (valea) cuptorului de topit minereul”). Nu este exclus ca aici să avem a face și cu o traducere a rom. *Valea Cufoi*, termenul românesc *foi* putînd însemna, prin extensiune, și „cuptor de topit minereul”.

Dar mineritul din partea locului n-a cunoscut o dezvoltare prea mare, poate și din cauza sărăciei zăcămintelor, ca și a mijloacelor puțin perfecționate de lucru³.

De aceea ocupațiile de căpetenie ale locuitorilor au fost agricultura și, în special, păstoritul și creșterea vitelor. De reținut este că, în trecut, întreg satul Cufoaia aparținea unei întinse moșii feudale, unde localnicii, români, lucrau ca *jeleri*. Semnificative, în ceea ce privește păstoritul și creșterea vitelor, sînt toponime precum : *Coșere* și *Cîmpu Coșerelor*, pășuni : *coșer* „îngrăditură de nuiele pentru adăpostul vitelor sau al oilor (în timpul nopții)” (cf. DA); *Fundu Staurilor*, pășune și finaț : *staur* (sau *staurul oilor*) „adăpost pentru oi” (CI); *După Staniște, Staniștea lui Doroftei, Vîrva Staniștii* : „acolo a stat *marhale* (= vitele) cînd erau la pășune” (CI); *La Comarnic* : *comarnic* „casa brinzii” (CI); „încăpere lingă stîna, unde se ține cașul” (cf. DA). Pășune mai au și în Ursoi, în hotarul satului Răzoare. La agricultură se referă toponimele *Poarta Țarinii, După Gară*, „locul unde a fost gardul țarinii” (CI), și *Pe Delniță* : *delniță* „fișie lungă și îngustă de teren (arabil)” (cf. DEX). De notat că întreg teritoriul satului era împărțit în trei : *imașul* — partea cea mai întinsă — dimpreună cu satul propriu-zis, și țarina, împărțită, la rîndu-i, în două : partea în care se cultiva *mălaicul* (= porumbul), respectiv *picioicile* (= cartofii).

Ceea ce frapază privind schița toponimică a hotarului satului Cufoaia este numărul mare și varietatea semnificațiilor toponimelor referitoare la defrișări. Faptul demonstrează că extinderea suprafețelor de pășuni și finături sau de terenuri agricole a avut loc în cadrul unui amplu proces de despădurire. Cele mai numeroase sînt toponimele formate de la apelativul *poiană* (întîlnite de peste zece ori: *Poiana Bodii*, *Poiana Rusului*, *Pe Poieni*, *Poieniță* etc.); cf. și *prelucă* „poiană mică” (*Preluci*). Alte toponime ne vorbesc despre diferite procedee de defrișare: *Săcătură*, *Părău Săcăturii*, cu diminutivul *Săcăturiță*: *săcătură* „tăietură de pădure”, derivat al lui *secă* (< lat. *secare* „a tăia”) (cf. StUBB, 1967, fasc. 1, p. 109); *Văgaș*: *văgaș*, cu același înțeles (< magh. *vágás*, idem); *Laz*, *Părău Lazului*: *laz* „teren despădurit prin tăierea copacilor și curățirea tufelor și a rădăcinilor” (cf. DA); *Ciungii Lunghi* și *Ciungii Scurți*, finațe: *ciung* „lemn retezat fără virf” (CI; com. Cornelia Filip) sau se referă la existența de odinioară a unor păduri mai mult sau mai puțin întinse: *În Dumbravă*; *Huciu Florilor*: *huci* „pădure mică și deasă; loc cu multe tufe” (cf. DA); *Carpinii Grighii* etc.

În concluzie, *Cufoaia*, sat vechi, cu populație românească, a primit și un nume de altă origine (magh. *Kohpataka*, *Kohópatak*) prin mijlocirea redactorilor de documente sau a stăpînului feudal din partea locului. Pentru vechimea așezării românești, elocvent poate fi și numele *Prisaca*, dat unei înălțimi care domină satul, aici în sensul de „loc cu întăritură, fortificație alcătuită (și) din lemn” (cf. *Vechea Vatră*, p. 53). O „urmă” a acestui sens pare să se mai păstreze și azi la Stoic, unde *prisacă* înseamnă „gard improvizat, fără pari, fără leasă”, adică „numa găteje țipate [= aruncate] acolo” (cf. St I).

2. *Dobrișin* [Dobrișin DI], *Dobrișinaș* [Dobrișinaș DI] sînt nume vechi ale unui alt sat aparținînd orașului Tirgu Lăpuș, sat numit azi, oficial, *Dumbrava*. Numele maghiar a fost *Kisdebrecen*.

Documentar satul este atestat sub următoarele forme: 1584 *Debreczen*, 1598 *Kis-Debreczen*, 1631 *Oláh-Debreczen*, 1733 *Valle Debreczen*, 1750 *Kis-Debreczen*, 1831 *Dobriczinas*, *Dobrocsél*, 1850 *Dobriczel*, 1854 *Kis-Debrecen*, *Dobrișel* (Suciu, DITr. II, p. 212, s.v. D u m b r a v a).

Fără îndoială, etimologic, numele satului nu poate fi despărțit de *Dobric*, numele unui sat vecin, situat pe *Valea* (sau *Părău*) *Dobricului*, afluent al râului Lăpuș, ca și de *Dobricel*, nume a doi afluenți ai acestei văi, unul pe teritoriul satului Dobric, celălalt, aparținînd de un alt sat vecin Dumbrăvii, anume Boreut.

De la început se impune constatarea că ordinea atestărilor menționate după Suciu (*op. cit.*) nu corespunde ordinii derivării lingvistice și, ca atare, adevăratei ordini cronologice a numelor. Formele cele mai vechi trebuie să fie *Dobrocsél* (= *Dobricel*) și *Dobrișel*, atestate de-abia în 1831, respectiv 1850 și 1854. Ele reprezintă diminutive ale lui *Dobric*, înțeles fie ca nume al satului vecin (1448 *Debrek* Suciu, DITr., I, p. 204) — și în acest caz trebuie să presupunem un proces de roire a populației —, fie ca nume al văii și, în acest din urmă caz, ele pot fi identificate cu pîriul *Dobricel* de pe teritoriul actual al satului vecin, Boreut.

Cum se întîmplă nu o dată în toponimie, numele mai tîrzii nu se mai referă la elementul geografic (sat, apă), în vecinătatea căruia s-a înființat noua așezare, ci la locuitorii ei.

Unul din aceste nume trebuie să fi fost *Dobrițeni* (redat după pronunțarea maghiară *Dobrițin*) „locuitori de pe valea Dobrițelului”, derivat cu suf. *-eni (-eni)* de la *Dobrițel (Dobrițel)* și apropiat de timpuriu de numele orașului *Debreczen* (cf. 1584 *Debreczen*, 1598 *Kis-Debreczen*, 1631 *Oláh-Debreczen*, 1750 *Kis-Debreczen*, 1854 *Kis-Debreczen*; cf. și 1733 *Valle Debreczen* „valea Dobrițenilor”). De notat că și azi locuitorii din Dumbrava sint numiți de vecini *dobrițan(i)* (St I).

În sfârșit, forma *Dobriținaș(i)* este un alt derivat cu valoare locală, de la *Dobrițeni* cu suf. *-aș*; cf. toponime derivate în condiții similare — cele ale unei disimilări prohibitive — cu același sufix, la Iordan, T., p. 416—418; *Băltinașul* < *Bălteni*, *Vălinași* < *Văleni* etc.; cf., de asemenea, în Țara Lăpușului: *Părău Borenașului*, *Plaiul Borenașilor* (Roh): *bo(i)erenăș* „locuitor din satul Boiereni” (DNI, RI); *josenăși* „locuitori din Joseni”, *susenăși* „locuitori din Suseni” (DNI); *vălenași* „locuitori de peste vale” (DI) etc.

Cele de pină acum demonstrează, implicit, că pentru explicarea numelor *Dobrițin* și *Dobriținaș* nu este necesar să plecăm de la antroponime (anume de la un adj. pos. slav format de la o temă *Dobrie-*, respectiv de la un derivat diminutival românesc în *-aș* al unui n.p. *Dobrițin*), așa cum procedează Ioan Pătruț (cf. *Nume de persoane și nume de locuri românești*, București, 1984, p. 118—121).

3. Răzoare, Mașca, Lunca Mițului. Un al treilea sat aparținând azi orașului Tirgu Lăpuș este *Răzoare*. Acest nume oficial a înlocuit pe mai vechiul *Mașca*, devenit astfel nume popular. Numele maghiar a fost *Macskamező*.

Satul este atestat sub următoarele forme: 1500 *Machkamezew*, 1553 *Macskamezew*, 1637 *Machyka Mező*, 1733 *Maska*, 1750 *Macskamező*, 1830 *Máská*, 1850 *Matska Mező*, *Maszka*, 1854 *Maxskamező*, *Macicu* (Suciu, DITr., II, p. 72).

Deși atestat sub denumirea maghiară (*Macskamező* = cimpul mîței, a mițului), satul este și a fost românesc. Ceea ce înseamnă că numele satului, inițial românesc, a fost tradus de la început, din evul mediu, de către scribi și transmis pe cale oficială pînă în epoca modernă.

Ca și în alte împrejurări de acest fel, vechiul nume al satului, nume motivat local, continuă să dăinuie, indirect, sub forma unei simple denumiri de hotar. Într-adevăr, și în cazul nostru, există, în partea de est a satului, un afluent al Rîului Lăpuș, numit *Părău Mițului* (unde determinantul trebuie să fi fost la origine un nume de persoană: *Miț(u)*, destul de frecvent și azi în regiune)⁴. Pîriul în cauză, după ce traversează satul și locul numit *Luncile din Sus*, se varsă în Lăpuș. Este deci foarte probabil ca numele vechi, românesc, al satului să fi fost *Lunca* (= cimpul) *Mițului*. Niciodată menționat ca atare în documente, acest nume se păstrează pînă astăzi, cum am mai arătat, ca simplă denumire de hotar. Am mai adăuga că, după spusele localnicilor, *Părău Mițului* a avut și are un loc, important în viața satului prin faptul că, și în verile cele mai secetoase el își păstrează un debit constant de apă; aici sint și mai multe fîntîni (cf. Rz I). Pentru discutarea pe larg a toponimului menționat și a altor toponime similare, întîlnite cu deosebire în Transilvania, trimitem la *Vechea vatră*, p. 28—30.

4. Pîntea-Viteazu. Am lăsat la urmă unele toponime de factură mitologică. Este vorba de transfigurarea legendară, dintr-o epocă mai

recentă, a lui Pinteaa-Viteazu, cunoscutul haiduc român din părțile Mara-mureșului și Lăpușului, care a participat la răscoala antihabsburgică din 1703—1711 și care a murit în lupta pentru cucerirea orașului Baia Mare. Ca personaj mitic, immortalizat în numeroase legende populare, el a fost pus în legătură deopotrivă și cu „apariția” unui număr destul de mare de elemente considerate stranii ale mediului geografic (cu privire la împrejurările generale ale creării, în cadrul mentalității geografice, a toponimelor mitologice, să se vadă *Vechea vatră*, p. 176—186).

Iată câteva toponime de acest fel, întâlnite în Țara Lăpușului: *Blidu Pintii* sau *Bliduț*, scobitură în stîncă, de formă circulară; tot acolo, niște scobituri mai mici, înșirate, ar închipui urmele pașilor lui Pinteaa (Cuf: cf. com. Cornelia Filip); *Casa lui Pinteaa și Fîntîna lui Pinteaa*, locuri pe *Șatra Pintii* (com. Ludovic Filip); *Fîntîna Pintii*, fîntînă „cu apă limpede” (Suc Sus: com. Flavia Nechita); *Fîntîna Pintii* sau *Tău Bozghii*, loc sus pe Măgura (Groși: G I); *Piatra Pintii*, stîncă unde se găsește Blidu Pintii (Roh: com. Ștefania Bitiu); *Șatra Pintii*, „munte” (1041 m) de formă trapezoidală (Posea, Ț. I., p. 50, fig. 7), care domină Țara Lăpușului (cf. St I); *Țîfîna Pintii*, stîncă (Cuf: cf. com. Cornelia Filip); *Vîrfu Pintii*, vîrf de deal (Suc Sus: cf. com. Ana Flavia Nechita) etc..

NOTE

¹ Cf., între altele, și *Trimpolele*, sat aparținînd orașului Zlatna, situat pe *Valea Trimpoleilor*, la confluența Văii Dosului cu Ampoiu (SMO, p. 99; numeroase exemple de acest fel citează Iordan, T., p. 494—495).

² Asupra regimului proprietății minelor și cuptoarelor de topit minereul din Transilvania în evul mediu, vezi, între altele, D. Prodan, *op. cit.*, p. 29—121; cf. Șt. Pascu, *Voievodatul Transilvaniei*, I, Cluj, 1972, *passim*.

³ O întreprindere minieră modestă a existat și pe teritoriul satului vecin, Răzoare, unde câteva mine de *selipet* („micasist” Cl sau „mică” Rz I) se găseau în partea de nord a hotarului, în locul numit *La Scipeț*, pe *Poiana cea Mare*, la obîșia Văii Dealului (cf. Cl, Rz I); cf. și *Izvoru Băilor* (Groși).

⁴ Numele de persoană *Miț(u)* a fost atestat în Poiana Botizii, Lăpușul Românesc (com. Ana Pașca Baba) și în Suciu de Jos. În satul Libotin există, de asemenea, o pășune numită *Poiana Mițului*, după un locuitor venit din Lăpușul Românesc (com. Ludovic Filip). În Poiana Botizii numele de familie *Miț (Mițeni)* este considerat ca unul dintre cele mai vechi din localitate (PB II).

ABREVIERI

Lucrări

Iordan, T.	= Iorgu Iordan, <i>Toponimia românească</i> , București, 1963.
Posea, Ț. I.	= Grigore Posea, <i>Țara Lăpușului, Studiu de geomorfologie</i> , București, 1962.
SMO	= Academia Republicii Socialiste România (Filiala Cluj), Institutul de Lingvistică și Istorie Literară, <i>Studii și materiale de onomastică</i> , București, 1969.
SIUBB	= Studia Universitatis „Babeș-Bolyai”, series philologia, Cluj, 1950 ș.u.
Suciu, DITr.	= Coriolan Suciu, <i>Dicționar istoric al localităților din Transilvania</i> , București, vol. I 1967, vol. II 1968.
<i>Vechea vatră</i>	= Mircea Homorodean, <i>Vechea vatră a Sarmizegetusului în lumina toponimiei</i> , Cluj-Napoca, 1980.

Localități anchetate

Cuf = Cufcoaia; Dumbr. = Dumbrava; Dumbr N = Dumbrava Nouă; Răz = Răzoare; Roh = Rohia; Stoie = Stoiceni; Suc Sus = Suciu de Sus; Poi Bot = Poiana Botizii.

- *Cufoaia. CI: Bel Alexandru, 59 ani, agricultor, 7 clase primare (1966).
 Dumbrava. DI: Fabian Ion, 83 ani (1966).
 Dumbrava Nouă. DNI: Petruț Ștefan, 71 ani, 4 clase primare (1965).
 Groși. GI: Borodi Constantin, 61 ani (1967).
 Poiana Botizii. PB II: Miț Gheorghe al lui Găvrilă, 94 ani, 4 clase primare (1967).
 Răzoare. Rz I: Velea Andrei, 71 ani, 4 clase primare (1966).
 Rohia. RI: Pop Condrate, 61 ani, 4 clase primare (1965).
 Stoiceni. SI I: Anton Trofin, 60 ani, 3 clase primare (1966).

FROM THE TOPONYMY OF ȚARA LĂPUȘULUI

(Abstract)

The author explains, in the first place, the origin of the names of several villages from this region (*Cufoaia*, *Dobrițin* or *Dobriținaș* and *Mașca*). *Cufoaia*, Hungarian: *Kohpataka* refers to the practice of mining in the Middle Ages. *Dobrițin* (*Dobrițeni*) is a derivative, with the suffix *-ean* (*-eni*), from *Dobrițel*, the name of a valley. *Dobriținaș(i)* is a derivative, with local value as well, from *Dobrițeni*, plus the suffix *-aș(i)*. The name *Mașca* (Hungarian *Macskamező*), represents the official mediaeval translation of a Romanian name, *Lunca Mîțului* (cf. the toponym *Părău Mîțului*, on the economic territory of the same village). Finally, the author emphasizes a series of toponyms of mythological origin and derived from the name of an outlaw, Pinteia Viteazu (cf. *Blidu Pintii*, *Piatra Pintii*, *Șatra Pintii*, etc.).

•Octombrie 1986

Universitatea din Cluj-Napoca
 Facultatea de Filologie
 Str. Horea, 31

DISCURSUL LITERAR ȘI ACTELE DE DISCURS

ELENA DRAGOȘ

0. Dintre diferitele accepții ale noțiunii de discurs¹, ne vom opri, în cele ce urmează, asupra conștientizării lui ca *practică discursivă* și ca *proces*, încercând să surprindem, printr-o sinteză a opiniilor, specificul discursului literar de tip narativ, cu observații asupra posibilităților lui sintagmatizării.

1. Obiect al teoriei comunicării (verbale) sau al pragmaticii, înțeleasă ca fiind câmpul lingvisticului practice, a limbajului în acțiune sau câmpul utilizării convenționale² a elementelor lingvistice în contexte situaționale bine determinate³, discursul reprezintă manifestarea unei acțiuni în context sociocultural⁴.

Potrivit premiselor convenționalității, discursul a fost integrat diferitelor practici (economice, sociale, ideologice etc.), *practica discursivă*, după M. Foucault⁵, constituind „un ansamblu de reguli anonime și istorice, întotdeauna determinate în timp și spațiu, care au definit într-o epocă dată și pentru o anumită arie socială, economică, geografică sau lingvistică condițiile de exercitare a funcției enunțiative”⁶. Practica discursivă lărgeste conceptul de competență, întrucât cea lingvistică devine performanță, iar cea ideologică se presupune necondiționat⁶. Aceeași convenționalitate care se concretizează în condițiile de producere a discursului a generat și termenul de *formațiune discursivă*, care e o componentă ideologică determinată, articulată pe condițiile de producere particulare⁷ și care domină orice combinație de unități ale limbii, dublate de o semnificație stabilă și evidentă, subiectul nefiind liber să producă sens oricum⁸. Formațiunea discursivă e redevabilă prin urmarea factorilor economici, instituționali, ideologici care condiționează apariția discursului ca practică. În felul acesta, cercetarea se orientează spre studiul arhitecturii interne a discursului, fiind atentă la operațiile enunțiative, care se deosebesc de cele discursive, deoarece acestea din urmă sînt reprezentative pentru un grup constituent ca atare, funcționînd la nivelul secvențelor de enunțuri⁹. Operațiile enunțiative¹⁰, în schimb, detaliază sursele enunțiative, modalitățile apreciative și registrele enunțiative (localizări, temporalizări), într-o solidaritate și interdependență apreciabile.

1.1. Dar edificarea discursului se face de-a lungul unui *proces discursiv*, care este „rezultatul punerii în raport reglat a obiectelor corespunzînd suprafețelor lingvistice, relevînd ele înseși condiții de producere stabile și omogene”¹¹, care, după C. Fuchs, ar corespunde categoriilor vechii retoricii: *inventio*, *elocutio* și *dispositio*, respectiv, selecția elementelor, decuparea și ordonarea lor pe parcursul unui complex de operații enunțiative.

Procesul discursiv presupune relații de substituție, sinonimie, parafrază între elementele lingvistice din aceeași formațiune discursivă¹², ceea ce implică zona extralingvisticului, zona situației de comunicare, lucru firesc, de vreme ce discursul mai înseamnă, pe scurt, subiect plus

situație de comunicare¹³. După Denise Maldidier¹⁴, discursul poate dispune de patru condiții sau baze de producere: ideologică, lingvistică, analitică și textuală.

1.1.1. Un aspect propriu procesului din punct de vedere filozofic, identificabil deopotrivă și în discurs, este succesiunea dinamică de stări din interiorul unui sistem. Or, discursul, ca ocurență individuală a sistemului limbii, ființează prin calitatea lui de a acționa (deci de a schimba o stare în alta) „asupra limbajului care e utilizat, asupra lumii din care își extrage tema pentru a vorbi, asupra obiectelor noi pe care le construiește și care vor forma semnificații noi etc.”¹⁵. Dimensiunea acțională a discursului¹⁶ derivă de la funcția limbajului din care e construit, funcție care nu se oprește la cea de reprezentare (a lumii și a gândirii), ci țintește spre „transformarea [lor], instituind și transformând scena unde se definesc actanții sociali”¹⁷. Acțiunea lingvistică face din limbaj un mijloc, un instrument, inserând limbajul în practica umană, întocmai cum alte acțiuni înseamnă practica umană în limbaj. De asemenea, *acțiunea lingvistică* reprezintă elementul supraadăugat din activitatea lingvistică, față de *act*, care e intrinsec, inerent actului de a vorbi¹⁸.

1.1.2. Un alt aspect care evidențiază calitatea de proces a discursului îl constituie formarea sensului, care nu se deduce din semnificațiile din interiorul lui, ci trebuie relaționat cu situația de comunicare care este argument în funcția următoare: Componenta retorică = semnificație (situație de comunicare)¹⁹. *A face să fie sensul* (în discurs) este chiar definiția actului de la baza discursului²⁰. Dar discursul este considerat și ca un ansamblu de acte de limbaj sau o suită de acte de limbaj²¹. Mai mult, însăși enunțarea este concepută ca un act, ca un *a face* printre altele, cu condiția ca, la rîndul ei, să fie enunțată, ceea ce corespunde cu realizarea discursului sau „punerea în discurs”²². Prin urmare, cercetarea discursului prin acțiunea lingvistică și teoria actelor (de limbaj) se impune ca o consecință a depășirii dihotomiei *langue — parole* și a nonechivalării discursului cu *parole*, ca un imperativ al unei cercetări care are posibilitatea valorificării unor demersuri notabile în analiza discursului, ca retorica, poetica și stilistica, dacă ar fi să le amintim numai pe acestea. Desigur că, enumerând demersurile teoretice de mai sus, am avut în vedere mereu discursul literar.

2. *Discursul literar*, ca tip particular de discurs²³, dezvoltă criterii derivate din teoria acțiunii, ca: intenționalitatea discursivă²⁴ și tipul de practică socială discursivă, reinterpretîndu-le în funcție de o anume specificitate. De exemplu, intenționalitatea discursivă în discursul literar selectează un anume set de convenții lingvistice și discursive susceptibile să asigure eficiența maximă a actului, convenții care formează instituția literarității²⁵, fiind fixate într-un cod estetic sau putînd fi instituite în și prin discurs. Se recunoaște implicit faptul că discursul literar nu poate să nu acorde o atenție sporită selecției mijloacelor lingvistice²⁶, decupării și ordonării lor, pentru ca intenția²⁷, în raport cu situația de discurs, să fie recunoscută de receptor. În fond, e exprimată altfel funcția poetică a limbajului încă din faza discursului, literalitatea însăși trebuind depistată la nivelul discursului²⁸.

Situația instituțională sau instituția literarității, contextul, cum i se mai zice, cu participanții ei specifici, avînd roluri variabile, autor — cititori, determină un statut instituționalizat acestora, deoarece nu trebuie confundăți cu indivizii reali, fizici sau psihici, ci ei se reduc la *instance discursive*

abstracte. Acestea se construiesc în și prin discurs, fiind produsul unei generări formale (discursive), similar cu efectul de sens²⁹, ceea ce conduce la bine cunoscuta autoreferențializare a discursului literar. Cît privește contextul, ca situație discursivă, i se recunoaște numai discursului narativ, din perspectiva sociosemioticii, calitatea de discurs în situație, celelalte subtipuri de discursuri literare creîndu-și, prin textele produse, situația de discurs; de exemplu, discursul poetic, se afirmă, e dialogic, întrucît sensul se construiește, nu se exprimă³⁰.

2.1. Dar specificul discursului literar constă în caracterul său de practică semiotică conotativă, practică de grad secund, care implică exercitarea funcției simbolice prin care individul se realizează ca *subiect*, în raport cu entitățile percepute ca *obiect*, și pe care le inserează în discurs fie ca obiecte-referent ale unor semne, fie ca semne-obiecte pentru alte semne³¹. De aici rezultă și caracterul de sistem modelizant secundar al artei³², în general, și al celei literare, în special, ceea ce impune o nouă și complexă reevaluare a elementelor componente, deoarece semnificațiile textului literar nu depind numai de competența lingvistică și discursivă, ci și de o competență discursiv literară³³. Deci, ca practică discursivă, de grad scund, discursul literar implică un set de convenții în plus, față de cel lingvistic și discursiv, întrucît el rezultă „dintr-un ansamblu de determinări reglate la un moment dat printr-un fascicul complex de relații cu alte practici discursive sau nondiscursive”³⁴. Această relaționare complexă se manifestă prin dinamica pierderi — achiziții; de exemplu, în discursul literar variabilele situaționale sînt neglijabile și datorită existenței sale mai întotdeauna scrise, dar se cîștigă variabilele dependente de factorii lingvistici în vederea eficacității sale estetice, eficacitate întreținută și de operațiile enunțative³⁵.

2.1.1. Enunțarea enunțată din discursul literar imprimă actelor de limbaj, studiate pînă acum la nivelul limbii, de altfel³⁶, un anumit caracter³⁷, întrucît enunțarea unește într-o relație actuală emițătorul cu destinatarul (reali), în același timp reclamînd și un emițător fictiv, discursul literar nevalidîndu-și existența în afara acestei relații ternare³⁸. Acest fapt are consecințe atît în planul structurii semantice a discursului literar, cît și în cel al structurii sale pragmatice (acționale): „Dacă locutorul are inițiativa temporală de a lua cuvîntul, el împarte cu partenerul inițiativa semantică”³⁹, enunțarea fiind corelativă semnificațiilor diverse⁴⁰.

În plan pragmatic, enunțarea literară credem că reclamă o edificare a *actului de discurs* pe baza *actului de limbaj*. Deși în operele clasicilor teoriei actelor de limbaj această distincție nu se face⁴¹, credem că actul de discurs este corelativul celui de limbaj în planul discursului, potrivit opoziției *langue vs discours*⁴², ca o variantă a celei celebre *langue vs parole*, actul de discurs validîndu-și existența cu ajutorul unor parametri specifici.

Actul de discurs în literatură se impune, după T. A. van Dijk, datorită unei evaluări, la nivel general, a *principiului construcției asumate*⁴³, care e interesat nu atît de stările emotive și mentale ale emițătorului, cît de cele induse în cititor.

Actul de discurs literar trebuie să dispună de caracteristici care să justifice caracterul de practică discursivă suficientă sieși⁴⁴, ca și de acțiune care nu e împlinită decît prin cititor. De asemenea, actul de discurs literar are o acțiune transformatoare asupra actelor de limbaj de la baza sa. De exemplu, dacă în actul de limbaj obișnuit locuționarul, ilocuționarul și perlocuționarul sînt acte de valoare egală în enunțarea unei fraze⁴⁵, actul

de discurs organizează de o manieră specifică enunțiativul (enunțarea este enunțată), ilocuționarul este considerat fie indirect⁴⁶, fie mimetic⁴⁷, iar actul perlocuționar apare prea rar atașat discursului literar pentru a-l caracteriza constant⁴⁸. Prin urmare, actul de discurs literar trebuie corelat cu caracteristicile fundamentale ale discursului literar — ficționalitatea și transtextualitatea — pentru a concepe o anume organizare enunțiativă ficțională și o anume extindere transtextuală a lui.

În acest sens, comentariul lui Cesare Segre⁴⁹ asupra lucrării lui E. Buyssens⁵⁰ ni se pare concordant cu propunerea noastră de a se vorbi de acte de discurs, pornind de la discursul literar: „Din modul său [al lui E. Buyssens] de a proceda ies la iveală, în schimb, două probleme asupra cărora se va opri lingvistica ultimelor decenii: prima e aceea a legăturilor dintre unitățile succesive de discurs, care aparținând unui singur act de comunicare [s. n. E. D.] nu pot să nu răspundă la niște reguli formale de conexiune; a doua este aceea a arbitrarității segmentării făcute de vorbitorul individual, dat fiind că același conținut semnificativ poate fi articulat în fraze de tip diferit și de lungime diferită”.

2.2. În consecință, dacă analizăm narațiunea ca macroact⁵¹, ea se prezintă ca rezultatul structurării, după o anume arhitectură, a diverselor acte de discurs de tipul actului de discurs narativ, dialogal, descriptiv, comentativ sau digresiv. În funcție de sursa enunțiativă — mediator selectat de autor — care poate varia de la un narator explicit la un narator-personaj sau de la un narator implicit la un autor-narator-personaj, ca în cazul literaturii memorialiste⁵², sursă enunțiativă ce imprimă convenția literarității, cu enunțul performativ specific, macroactul narativ⁵³ va configura divers, în structura lui, aceste acte de discurs. De exemplu, dacă ne referim la actul de discurs descriptiv, acesta se prezintă și ca descriere de evenimente, și ca descriere de stări, importantă fiind aici atitudinea enunțiatorului, funcția modalizantă — constituent modal al actului de discurs⁵⁴ — ; cu aceleași efecte funcționează și actul de discurs de tip narativ⁵⁵. Arhitectura macroactului narativ este supusă convențiilor practicii discursive literare și depinde deci de intenționalitatea sursei enunțiativă, cu unele excepții totuși. De exemplu, actul de discurs dialogal, care apare adesea în preajma celui narativ, nu poate apărea în interiorul unui act de discurs descriptiv, dovedind o mai mare independență față de atitudinea sursei, în comparație cu celelalte acte de discurs ce formează macroactul narativ⁵⁶.

Se impune, credem, cu necesitate a vorbi, relativ la actul de discurs (literar), nu atât de o legitate sau de o regulă de funcționare, cit de o strategie⁵⁷ care presupune caracterul competitiv al unităților, caracterul translingvistic și normativ, actele de discurs întrunind aceste trăsături. Pe de altă parte, în discordanță cu autorul citat (H. Parret), pornind de la validarea existenței actelor de discurs, nu considerăm fraza elementul intermediar între discurs (unitate maximă) și cuvânt, lexem (unitate minimă), ci, potrivit caracterului acțional al discursului, considerăm că unitatea maximă poate să rămână discursul, unitatea intermediară să fie actul de discurs, iar unitatea minimă — actul de limbaj. Astfel, strategiile de analiză a discursului literar, care poate fi de tip narativ, liric sau dramatic⁵⁸, recunosc achizițiile teoretice ale retoricii, dar detaliază exuberant aceste subtipuri de discursuri în funcție de actele de discurs și, respectiv, de actele de limbaj. Un exemplu l-ar putea constitui următorul: un act de limbaj directiv sau subtipul său interogativ nu va caracteriza un act

de discurs descriptiv, dar toate celelalte acte de limbaj (reprezentative, comisive, expresive, declarative) vor putea sta la baza unui act de discurs narativ. Inversînd termenii, putem afirma cu Monica Spiridon că „nu numai disjuncția, ci și integrarea dintre narativ și celelalte nivele de semnificație este în egală măsură posibilă”⁵⁹. Probabil, de aceea, narativul, ca act de discurs, transgresează ușor limitele discursului literar, realizînd un nivel de semnificație aproape de universalii.

2.2.1. Narativul, ca act de discurs, conferă discursului literar caracterul de practică discursivă care se află la încrucișarea subiectului cu istoria, imprimîndu-i calitatea de sistem structurant, întocmai ca limbajul⁶⁰, de unde o anume autonomie a acestui discurs, format din cele mai diverse acte de discurs. Discursul narativ generează, în cele din urmă, un text, dar, urmîndu-l pe T. A. van Dijk, discursul este un obiect empiric, în timp ce textul este un obiect abstract, ipotetic, rezultat al limbajului nostru științific. Din acest punct de vedere textul literar (narativ) este mai curînd un discurs⁶¹.

3. În concluzie, existența actului de discurs, ca element intermediar între discurs și actul de limbaj, reprezintă o necesitate a analizei discursului, în general, și a celui literar, în special, actul de discurs operînd mai cu seamă prin strategia reclamată de situația de comunicare dată.

De asemenea, discursul literar, percepîndu-se de obicei global, impune imaginea unui mecanism complex de producere a efectelor de sens, care nu-și poate exercita calitatea de proces decît prin unități translingvistice și transacționale, actul de discurs avînd posibilitatea conservării intenționalității discursive a sursei. Actul de discurs este deci sesizabil la nivelul secvențelor de discurs, ceea ce face din el un posibil element minimal, o unitate, într-o semiotică ce se construiește sub ochii noștri, o semiotică a discursului.

NOTE

¹ Structuralismul a echivalat discursul cu vorbirea, opusă, la rîndul ei, limbii; teoria enunțării consideră discursul ca un rezultat al unor operații enunțative (subiective) sau ca un eveniment discursiv: distribuționalismul american a conceput discursul ca un nivel transfrastic, rezultat al concatenării, după anumite reguli, a frazelor.

² Convenția este un concept pragmatic care stă la baza oricărui sistem de semne.

³ Rodica Mihăilă, *Paradox or Dilema of Pragmatics*, în RRL, XXVII, 1982, nr. 4, p. 331; în același sens François Récanati, *Le développement de la pragmatique*, în „Langue française”, 42, 1979, p. 6—20; Daniela Roventă-Frumușani, *A Pragmatic Reading of Literary Texts*, în RRL/CLTA, XXIII, 1986, nr. 1, p. 41—47.

⁴ T. A. van Dijk, *Texte*, University of Amsterdam, Nov. 1981. Article pour le *Dictionnaire des littératures en langues françaises*, sous la redaction de Jean Pierre de Beaumarchais, Daniel Couty et Alain Rey, Paris, p. 26.

⁵ Apud Teodora Cristea, *Lingvistica discursului și didactica limbilor străine*, în „Limbile moderne în școală”, 1983, 1, p. 14.

⁶ Denise Maldidier, Claudine Normand, Régine Robin, *Discours et idéologie: quelques bases pour une recherche*, în „Langue française”, 15, 1972, p. 137.

⁷ Dominique Maingueneau, *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours. Problèmes et perspectives*, Paris, 1976, p. 83.

⁸ „Imaginea unui locutor care s-ar confrunta liber cu ofertele limbii trebuie așadar înlocuită cu aceea a unui individ istoricește predeterminat, în alegerile sale, de formațiunea ideologică și de tipul de formațiune discursivă pe care le folosește”, afirmă Cesare Segre, în *Discurs, din Istorie — cultură — critică*, București, 1986, p. 355.

⁹ Teodora Cristea, *art. cit.*, p. 15.

¹⁰ Catherine Fuchs, *Variations discursives*, în „Langages”, 70, 1983, p. 15—33.

¹¹ Dominique Maingueneau, *op. cit.*, p. 83.

¹² Păreră aparține lui M. Pêcheux, apud Dominique Maingueneau, *op. cit.*, p. 84.

- ¹³ Denise Maldidier et alii, *art. cit.*, p. 116–142.
- ¹⁴ *Ibidem*.
- ¹⁵ G. Vignaux, *Énoncer, argumenter : opérations logiques du discours*, în „Langue française”, 50, 1981, p. 100.
- ¹⁶ Carmen Vlad, *Semiotica critică literară*, București, 1982, p. 17–38 ; se menționează o componentă acțională a vorbirii. Vezi și Fr. Récanati, *Le développement de la pragmatique*, în „Langue française”, 42, 1979, p. 6–20.
- ¹⁷ Pierre Kuentz, *Parole/discours*, în „Langue française”, 15, 1972, p. 28.
- ¹⁸ Oswald Ducrot, Tzvetan Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, 1972, p. 423–431.
- ¹⁹ Oswald Ducrot, *Les lois du discours*, în „Langue française”, 42, 1979, p. 23.
- ²⁰ K. Bühler apropie actul lingvistic de actul de a semnifica, considerând că face parte din studiul limbii.
- ²¹ Prédéric Nef, *Note pour une pragmatique textuelle*, în „Communications”, 32, 1980, p. 183.
- ²² Eric Landowski, *Simulacres en construction*, în „Langages”, 70, 1983, p. 75.
- ²³ „Un tip de discurs e o configurație de trăsături formale asociate cu un efect de sens caracteristic, relevând atitudinea locutorului față de discursul său și față de destinatar”, definiție dată de J. M. Marandin, *Problèmes d'analyse du discours*, în „Langages”, 55, 1979, p. 31.
- ²⁴ Intenționalitatea discursivă are la bază o semantică intențională care relevă, în fond, pragmatica integrată — remarcă Jean Claude Anscombe, în *Voulez-vous parler avec moi?*, în „Communications”, 32, 1980, p. 65.
- ²⁵ Anca Măgureanu, *Discursul literar ca practică discursivă instituționalizată*, în „Limbile moderne în școală”, 1983, 1, p. 23–30.
- ²⁶ Discursul literar este un mod particular de articulare a semnificației, remarcă Maria Carпов în *Analiza semiotică a textului*, în „Limbile moderne în școală”, 1977, p. 88.
- ²⁷ John Searle, *Les actes de langage*, Paris, 1972, p. 83.
- ²⁸ Anca Măgureanu, *art. cit.*
- ²⁹ Eric Landowski, *art. cit.*, p. 77.
- ³⁰ Denise Maldidier et alii, *art. cit.*, p. 133.
- ³¹ Anca Măgureanu, *art. cit.*, p. 24.
- ³² J. Lotman, *La structure du texte artistique*. Traduit du russe, Paris, 1973, p. 37 : „Étant donné que la conscience de l'homme est une conscience linguistique, tous les aspects des modèles superposés à la conscience, et l'art y compris, peuvent être définis comme des systèmes modélisants secondaires”.
- ³³ Anca Măgureanu, *art. cit.*, p. 26.
- ³⁴ Denise Maldidier et alii, *art. cit.*, p. 131.
- ³⁵ Michel Charles propune o teorie a eficacității discursului, apud Monica Spiridon, *Despre „aparența” și „realitatea” literaturii*, București, 1984, p. 173.
- ³⁶ Oswald Ducrot, *De Saussure à philosophie du langage*, în John Searle, *op. cit.*, p. 7 : „Car Searle, se référant expressément à la distinction saussurienne de la langue et de la parole, insiste sur l'idée que le speech acts relèvent de plein droit de la langue”.
- ³⁷ Ryszard Zuber, *Statut sémantique des actes indirects*, în „Communications”, 32, 1980, p. 240–249.
- ³⁸ Anca Măgureanu, *Pragmatica textului literar*, în „Limbile moderne în școală”, 1977, p. 106.
- ³⁹ Francis Jacques, *La mise en communauté de l'énonciation*, în „Langages”, 70, 1983, p. 62.
- ⁴⁰ Herman Parrel, *L'énonciation en tant que déictisation et modalisation*, în „Langages”, 70, 1983, p. 83–97.
- ⁴¹ Vezi J. L. Austin, John Searle, precum și „Communications”, 32, 1980, care, deși e intitulat *Les actes de discours*, se referă constant la actele de limbaj.
- ⁴² Opoziția e prefigurată de Saussure : „Langue nu este creată declin în vederea discursului, dar ce anume separă discursul de *langue* sau ce anume ne permite, la un moment dat, să spunem că *logique* intră în acțiune ca discurs?”, apud Cesare Segre, *op. cit.*, p. 322.
- ⁴³ *Pragmatics and Poetics*, în *Pragmatics of Language and Literature*, T. A. van Dijk editor, vol. 2, Amsterdam, Oxford, 1976, p. 50.
- ⁴⁴ Mary Louise Pratt, *Toward a Speech Act Theory of Literary Discourse*, Bloomington, London, 1977, p. 86 remarcă : „Literature itself is a speech context”.
- ⁴⁵ John Searle consideră că în pronunțarea unei propoziții se îndeplinesc trei acte : cel enunțialiv, cel propozițional și cel ilocuționar.
- ⁴⁶ Prédéric Nef, *art. cit.*, vorbește de act de limbaj indirect global.
- ⁴⁷ R. Ohmann, *Actele de vorbire și definiția literaturii*, în *Poetica americană. Orientări moderne*, Studii critice, antologie, note și bibliografie de Mircea Borecilă și Richard McLain, Cluj-Napoca, 1981, p. 193.
- ⁴⁸ De exemplu, *J'accuse* de Émile Zola.

⁴⁹ Gaspare Segre, *op. cit.*, p. 323.

⁵⁰ *La communication et l'articulation linguistique*, Bruxelles, Paris, 1967.

⁵¹ T. A. van Dijk, *Texte...*

⁵² După cum afirmă Marcello Pagnini în *Pragmatica delle letterature*, Palermo, 1979, p. 63, în literatură, funcțiile lui K. Bühler se dublează, asistând la un emițător intern (narrator fictiv) și la unul extern, după cum și destinatarul se constituie în unul intern și altul extern: „Fiecare propoziție e adresată de un narator, adică naratorul este subiectul performativ al propoziției”.

⁵³ Unii cercetători supraapreciază caracterul specific al narației, încât o consideră o categorie independentă și nu una subordonată discursului; vezi S. Y. Kuroda, *Reflections on the Foundation of Narrative Theory from a Linguistic Point of View*, în *Pragmatics of Language and Literature*, T. A. van Dijk editor, vol. 2, Amsterdam, Oxford, 1976, p. 126.

⁵⁴ Anca Măgureanu, *Description [us] narration: une remise en question?*, în CREI., 1981, nr. 2, p. 42—48.

⁵⁵ Vezi, în acest sens, faptul cum Mihail Sadoveanu realizează descrierea prin filtrul unei atitudini narative, încât rezultatul este o suită de evenimente specifice naturii.

⁵⁶ Monica Spiridon, *op. cit.*, p. 148—149, vorbește de „integrarea nivelului narativ cu celelalte paliere de semnificație din text”.

⁵⁷ Herman Parrot, *Les stratégies pragmatiques*, în „Communications”, 32, 1980, p. 250—273.

⁵⁸ Ideea apare la T. A. van Dijk, *Pragmatics and Poetics*, p. 36, care a introdus actele de limbaj narative sau ficționale, lirice și dramatice.

⁵⁹ Monica Spiridon, *op. cit.*, p. 149.

⁶⁰ Denise Maldidier et alii, *art. cit.*

⁶¹ T. A. van Dijk, *Texte...*, p. 5.

LITERARY DISCOURSE AND DISCOURSE ACTS

(Abstract)

On the basis of pragmatic characteristics, the article tries to legitimize the necessity of defining the discourse as act, insisting especially on the literary narrative macroact.

Septembrie 1986

Universitatea din Cluj-Napoca
Facultatea de Filologie
Str. Iiorea, 31

PROBLEME ACTUALE ALE ANALIZEI DISCURSULUI

MIRCEA BORCILĂ

O remarcabilă operă de colaborare „interdisciplinară și internațională”, realizată recent de cunoscutul textolog și poetician olandez Teun A. van Dijk¹, ne prilejuiește câteva reflecții asupra stadiului actual al analizei discursului (AD) și a principalelor probleme cu care este confruntată, astăzi, cea mai tinăra disciplină între studiile limbajului. După cum mărturisește editorul însuși, în prefața generală la cele 4 volume ale lucrării, scopul acestui original *Manual de analiză a discursului* este tocmai acela de „a documenta dezvoltarea și stadiul actual” al disciplinei, printr-o culegere de studii de sinteză — realizate de unii dintre cei mai consacrați sau cei mai activi cercetători în acest domeniu pe plan mondial —, care să ofere „o imagine coerentă, reprezentativă și la zi” a explorărilor în AD (I, XI—XII). În introducerea sa la primul volum, T. A. van Dijk își exprimă, mai mult, credința că însăși publicarea acestei cuprinzătoare culegeri probează „independența și autonomia” AD, precum și faptul că această disciplină „pare să fi intrat în stadiul de știință normală” (I, 8). Adoptînd ca principal criteriu de evaluare modul în care se reflectă situația reală a investigațiilor în această lucrare de referință majoră, mi se pare că o serie de chestiuni fundamentale vizînd chiar statutul disciplinar al noului domeniu și definirea obiectului său de studiu rămîn încă nerezolvate în stadiul actual al AD².

Statutul de disciplină al AD și relațiile sale cu alte discipline care studiază discursul continuă să fie grevate, după înțelegerea noastră, de o ireductibilă incertitudine. Cum trebuie interpretat statutul „interdisciplinar” sau de „cross-discipline” al acestui nou domeniu? Este AD un domeniu „pluridisciplinar”, în sensul unui spațiu de cercetare în care se „suprapun” sau se „încrucișează” mai multe discipline, i.e., în care se realizează o fuzionare ori o „integrare” directă, nemijlocită, a acelor secțiuni speciale ale diverselor discipline care se ocupă astăzi, în principal sau în subsidiar, cu fenomene ale discursului? Sau este AD un domeniu „interdisciplinar” separat, în sensul că se constituie el însuși *suprapus* acestor discipline, explorînd și valorizînd, doar, posibilele contribuții din aceste domenii sau discipline „sursă”, prin intermediul și în perspectiva unei abordări proprii („autonome și integrate”) asupra fenomenelor discursiv-textuale? Există destule indicii care ne fac să credem că van Dijk, ca și mulți alți cercetători, înclină decisiv spre cea dintîi interpretare și există, în același timp, suficiente rațiuni care ne fac să nu putem accepta această soluție.

Astfel, chiar în prefața generală deja menționată, van Dijk își exprimă net convingerea că AD se găsește astăzi într-un stadiu în care „a devenit imperativ să se *unească* aceste diverse direcții de cercetare într-o publicație *multidisciplinară*” (I, XI — s.n. —, M. B.). „Direcțiile” sînt, de fapt, diversele discipline care tratează, din perspective diferite, discursul (lingvistica textului, psihologia cognitivă, psihologia socială, ‘inteligența arti-

ficială', sociologia, etnografia vorbirii) și pe care van Dijk le prezintă și le include în structurarea primului său volum ca „discipline ale analizei discursului” (sic!, p. XI, nu ca „discipline ale discursului”, cum le caracterizase mult mai prudent în titlul volumului său). Încercînd să își motiveze această opțiune, editorul schițează, în introducerea la vol. I, un tablou panoramic al emergenței „analizei sistematice a discursului ca o orientare independentă a cercetării în interiorul și de-a curmezișul” acestor discipline (I, 4). El vede acest proces ca o mișcare convergentă rezultînd dintr-o serie de „schimbări paradigmatică” în fiecare din aceste domenii, „schimbări” pe care le înțelege, însă, ca simple „adiționări” sau „extinderi” din aceste diverse direcții înspre aria fenomenelor discursiv-textuale (I, 5—7). Această „*extensiune* firească, spre fenomenele discursului”, ar fi determinat, în mod tot atît de „firesc”, un „interes comun în respectivele discipline”, care, la rîndul lui, ar fi „condus”, în deceniul 1974—1984, la „emergența” AD, adică la „un studiu mai integrat, autonom și interdisciplinar al discursului” (I, 5—8). Tratarea disciplinelor respective în acest manual — pe care van Dijk o concepe ca „amplă mărturie în favoarea acestei viziuni asupra domeniului” — nu face decît să ne confirme, însă, și să ne fortifice convingerea că acest mod de a înțelege constituirea, statutul și stadiul actual al AD nu își poate găsi suficiente temeiuri. După înțelegerea noastră, simpla „*extensiune*” înspre fenomenele discursului în discipline ca psihologia cognitivă, psihologia socială, ‘inteligența artificială’ (AI) și sociologie nu poate conduce în nici un caz, prin ea însăși, la constituirea domeniului „integrat și autonom” al AD. Indiferent de „interesul comun” care ar apărea în urma unor *asemenia* „schimbări paradigmatică”, sectoarele respective ale acestor discipline nu vor putea fi integrate direct ca „discipline” ale AD, pentru bunul motiv că „analiza discursului” care apare (cînd apare) în aceste domenii rămîne subordonată, în cadrul lor, unor obiective și perspective de abordare străine de studierea naturii fenomenelor discursiv-textuale ca atare.

Fără să ne propunem aici o argumentare sistematică, această poziție de principiu poate fi ilustrată, credem, foarte succint, și dacă ne restrîngem la modul în care apar evaluate sintetic aceste „discipline ale discursului” chiar în culegerea editată de van Dijk. Infirmitatea implicită a „viziunii” editorului apare cel mai net în cazul psihologiei sociale și al sociologiei. Capitolul substanțial dedicat de W. P. Robinson relațiilor dintre psihologia socială și AD (I, 107—144) urmărește și marchează, astfel, consecvent, diferențele de „perspective, metodologie și proceduri” care fac în mod practic imposibilă corelarea acestor două discipline în prezent. Relevînd că teoriile din psihologia socială „au ignorat în mare parte discursul”, autorul evită, deliberat, și încercarea de a sistematiza aceste teorii din unghiul „relevanței lor potențiale pentru studiul discursului”, deoarece consideră, pe bună dreptate, această operație ca prematură (I, 139—140). Situația este, în multe privințe, similară și în cazul abordărilor sociologice asupra discursului. Autorul capitolului consacrat acestui sector, W. A. Corsaro, subliniază și el că „cei mai mulți sociologi nu au ajuns să aprecieze implicațiile discursului” și, din această cauză, contribuția de ansamblu a acestei discipline la întemeierea AD rămîne o chestiune de viitor (I, 188—189). Sociologul american își orientează, din acest motiv, studiul său mai degrabă în direcția opusă, urmărind, în primul rînd, „potențialul teoretic și de cercetare al analizei discursului pentru sociologie” (I, 168).

Fillmore pledează și el — deși într-un fel mult mai timid și mai limitativ — pentru un mod similar de a înțelege obiectul AD. El pornește, astfel, de la o accepție largă a textului ca „orice produs deplin al capacității lingvistice umane” (incluzind: „cuvinte”, „grupuri tonale”, „romane”, „corpuri de legi”) și delimitează ca „obiect propriu” de studiu „procesele desfășurate temporal de producere sau interpretare a textelor lingvistice” (I, 11—14). Întrucât aceste procese nu au intrat sub incidența perspectivei lingvistice consacrate, lingvistul american recunoaște necesitatea stringentă de „a reformula multe din conceptele lingvistice standard pentru a le putea transforma în instrumente care să ajute la înțelegerea unor asemenea procese” (I, 15). În concluzia studiul său, Fillmore acceptă chiar că ar putea fi nevoie de o fundamentală restructurare, care să utilizeze, doar, conceptele lingvistice standard ca „modele și metafore pentru modul de interpretare mai adânc și mai bogat care are loc în analiza unui text” (I, 26). Dintre direcțiile de cercetare reprezentate în lucrare, necesitatea unei revoluționări a perspectivei lingvistice, care să ducă la o nouă abordare atât procesuală, cât și funcțional-contextuală, apare cel mai net articulată în etnografia vorbirii. Această direcție concepe, cum se știe, discursul ca manifestare a competenței socioculturale (sau „simbolice”), i.e. în termenii „construcției interacționale a realității” în spațiul unei culturi date, propunându-și să urmărească, din acest unghi, „diferitele nivele de cunoaștere lingvistică și mai larg socioculturală întrebuintate de vorbitori în construcția, uzul și interpretarea unităților discursive în interacțiunea socială reală” (I, 193—195, 198). Cum observă corect A. Duranti, această „perspectivă etnografică” asupra discursului creează, de fapt, „un obiect de studiu diferit de ceea ce e definit în mod tradițional prin teoria lingvistică” (I, 199). Dell Hymes însuși subliniase, în repetate rânduri, că e nevoie de un nou mod de abordare, care „nu poate simplu lua rezultate separate din lingvistică, psihologie, sociologie, etnologie — ca date, și să urmărească o corelare a lor”, pentru că aceste studii dispartate vor „scăpa” tocmai ceea ce i se relevă ca esențial: „activitatea de vorbire” în integralitatea sa și, în primul rând, „evenimentul de vorbire” sau „comunicativ”, concept fundamental prin care el identifică unitatea primară a „acțiunii discursive” (sau „simbolice”) și obiectul principal de studiu al noii orientări⁵. Pentru circumscrierea acesteia, este nevoie, din capul locului, nu numai de „date complet noi” sau de o situație într-o „ordine de informație în întregime nouă” (I, 198—199), ci și de elaborarea unor concepte și subdiviziuni disciplinare cu totul diferite de cele tradiționale ale lingvisticii (așa cum am văzut că apar acestea chiar în acest manual). Capitolul lui Duranti încearcă să prezinte tocmai aceste noi concepte și subdiviziuni proprii și să înfățișeze, pe baza lor, cum se constituie discursul ca „parte din construcția culturală a realității [de către vorbitori]”, precum și cum trebuie el „înțeles ca raportându-se la și definind asemenea realitate” (I, 200—230; în special 220).

Concepția lui van Dijk asupra obiectului și „dimensiunilor” AD apare, însă, cel puțin parțial, subminată și în unele din capitolele cuprinse în volumul al II-lea al culegerii, în care autorii sînt confrunțați, într-un fel sau altul, cu caracterul reductiv și impropriu al abordării „gramaticale” propuse, în încercarea lor de a da seama de natura procesual-semanticii și funcțional-contextuală a fenomenului discursiv. Astfel, în capitolul sintetic consacrat „dimensiunii gramaticale” în AD (II, 29—56), lingvistul britanic M. A. K. Halliday — reputat promotor al unei abordări lexico-

ționale și fiind corelate doar cu „uzul” în cadrul abstract al teoriei sale pragmatice (vezi și II, 103—118). Acest mod de înțelegere a obiectului AD apare explicit și în introducerea la volumul II, unde van Dijk subliniază, înainte de toate, că o mare parte din cercetarea mai timpurie a fenomenelor vorbirii „era restrinsă la enunțuri unice, izolate” și „doar pe la sfârșitul anilor '60” au început încercările de a „extinde acest cadru la formele reale ale uzului limbajului, adică, la discurs” (II, 1). Autorul concepe aici, clar, „dimensiunile” discursului ca fiind constituite în și prin extinderea subdiviziunilor abordării lingvistice a sistemului, i.e. ale gramaticii, în domeniul transfrastic. El recunoaște, evident, că „discursul implică mai mult decît gramatica” și că o abordare proprie ar trebui să includă și „dimensiunile” stilistice, cognitive și social-psihologice ale discursului (II, 2—4), dar practic își structurează întregul volum pe baza unui criteriu preponderent gramatical — cu subdiviziunile: fonologie, morfologie, sintaxă, semantică, urmate doar de un capitol final de pragmatică —, iar teoretic nu poate concepe secțiunile omise decît ca „nivele” sau „dimensiuni” „adiționale”, care ar „completa” doar în extensiune, dar nu ar modifica, în esență, viziunea asupra obiectului furnizată de abordările gramaticale. Chiar și atunci cînd este nevoit să admită că „analiza structurală trece cu vederea relațiile funcționale cu contextele cărora discursul le aparține”, T. A. van Dijk înțelege posibilitatea de a trece „de la descrierile structurale la analiza funcțională” a discursului tot ca o simplă „extindere” („further analysis”) și includere ulterioară în cercetare a factorilor contextuali, pentru a realiza o „caracterizare completă a discursului ca un eveniment complex” (II, 4—6).

Această viziune primordial extensivă și eclectică asupra naturii obiectului AD, supusă atîtor critici temeinice pînă acum, ni se pare contrazisă categoric, însă, chiar în unele capitole ale manualului și în primul rînd în studiile dedicate lingvisticii textului și etnografiei vorbirii din volumul I. Astfel, în studiul său asupra lingvisticii textului, Robert de Beaugrande argumentează analitic că „încercările de a extinde metodele descriptiv-structurale dincolo de analiza enunțului izolat”, cu care a început AD, s-au dovedit greșit orientate, întrucît „nici o definiție formală”, în „termeni logici sau lingvistici”, nu se poate apropia de realitatea textului dacă nu integrează, din capul locului, dimensiunea contextului și a rolului participanților (I, 42—47). Referindu-se explicit la van Dijk, autorul subliniază că circumscriserile lingvisticii textului ca „designație globală pentru orice explorare lingvistică a textului” — precum și definițiile textului ca ‘unitate deasupra enunțului’ sau ‘secvențe de enunțuri’ — sint „incomplete” și „inadecvate”, pentru că „ele trec cu vederea statutul textului ca eveniment comunicativ” (I, 48). Nici criteriul coerenței structurale, invocat ca definitoriu de cei mai mulți teoreticieni (inclusiv de van Dijk, în II, 108—117) nu i se pare satisfăcător autorului acestui capitol, deoarece „ceea ce conține drept coeziv și coerent depinde și de atitudinile participanților comunicativi care intenționează și acceptă textul ca atare” (I, 48). Concluzia lui Beaugrande este că deplina constituire a obiectului lingvisticii textului „pretinde nu o revizuire sau o extensiune a teoriilor standard, ci un punct de plecare fundamental nou” (I, 50—51). Contrar atitudinii generale a editorului, acest autor pledează, în ultimă instanță, pentru întemeierea AD pe „o reconsiderare fundamentală a perspectivelor lingvistice”, în sensul propus de E. Coseriu sau S. Schmidt (I, 47)⁴. Fără să se refere la predecesorii săi europeni, Charles

Aceste succinte considerații ni se par suficiente, însă, pentru a putea conchide asupra modului în care se reflectă în lucrare statutul și stadiul actual al AD, precum și relațiile sale cu celelalte discipline care abordează, azi, fenomene discursiv-textuale. Contrar „viziunii” generale a editorului, contribuțiile concrete propuse pledează pentru teza că AD nu s-a putut, și nu se poate, constitui printr-o simplă extensiune și suprapunere sau fuzionare directă, spontană, a unor sectoare de „interes comun” din diversele discipline înfățișate. Pentru constituirea noului domeniu („autonom și independent”), a fost și este nevoie, în continuare, de un intens efort *constructiv* interdisciplinar, care să exploateze și să valorifice rezultatele din acele diverse sectoare *într-o perspectivă unitară proprie*. În raport cu această perspectivă, așa-numitele „discipline ale analizei discursului”, prezentate în manualul lui van Dijk, nu pot fi considerate, de fapt, decât simple discipline „sursă” și/sau *auxiliare*, iar nu discipline *constitutive* ale AD. Singurele discipline, dintre cele incluse în manual, care ar putea figura, cu drept cuvânt, ca domenii constitutive și ar putea furniza ele înseși perspectiva disciplinară specifică a AD sînt, după convingerea noastră, lingvistica textului (sau a discursului) și etnografia vorbirii (sau a comunicării).

Cu aceasta abordăm, însă, în strînsă corelație cu cele menționate, un al doilea set de probleme fundamentale cu care este confruntată AD în momentul ei actual. Dacă acceptăm că „discursul este înainte de toate o formă a uzului limbajului” (II, 1), cum se poate delimita acea „perspectivă” de abordare proprie, care conferă nu numai identitatea domeniului ca atare, ci și consistența teoretică și legitimarea științifică unitară a cercetărilor particulare? Se poate defini obiectul AD ca o extindere a obiectivului și conceptelor abordării lingvistice tradiționale (structurale, transformaționale) „dincolo de enunț”, conjugată cu o atragere în cercetare și a unor factori de natură contextuală? Sau constituirea obiectului AD impune o schimbare radicală, în comprehensiune, a înseși viziunii asupra naturii fenomenelor de investigat (în raport cu abordările „gramaticale” anterioare), i.e. o abordare *ab initio* a faptelor în perspectivă procesuală și funcțional-contextuală și elaborarea, în această perspectivă, a unor concepte fundamentale noi? Ca și mulți alți cercetători, T. A. van Dijk tinde să rezolve această bine cunoscută dilemă printr-o opțiune primordială pentru cea dintîi alternativă, deși există, cum se știe, și în acest caz, argumente covârșitoare *împotriva* acestui mod de a vedea lucrurile.

Temeiurile opțiunii lui van Dijk trebuie corelate, desigur, și cu lucrarea sa fundamentală din 1972, pe care o înregistrează, acum, cu modestie, printre evenimentele editoriale care au marcat una din acele „schimbări paradigmatică” ale anilor 1972—1974 ce i se par a fi condus la întemeierea AD. Încercarea de a înscrie gramatica sa transfrastică în acea „perspectivă nouă, integrată” a lingvisticii — inițiată în acești ani în sociolingvistică, pragmatică, sociologie, antropologie — nu se poate realiza, însă, decât printr-un adevărat tur de forță. Autorul este nevoit să admită că „noua orientare” a „gramaticilor” textului „demonstrează un punct de vedere mai formal”, dar el se iluzionează să creadă că poate descoperi un „interes” fundamental comun într-o presupusă orientare spre „structurile uzului real al limbajului” (I, 6). Ca și în lucrarea din 1972, acest „interes” ni se pare că rămîne, însă, mai mult „formal” și că van Dijk înțelege prin „structurile uzului real” în primul rînd structuri *transfrastice*, concepute ca avînd aceeași natură cu structurile propozi-

Dintre orientările sociologice cele mai apropiate de domeniul fenomenelor discursiv-textuale, autorul reține, în ultimă instanță, doar unele aspecte de ordin metodologic din opera lui Cicourel, care ar putea reprezenta, după opinia sa, „o contribuție sociologică majoră la studiul discursului” (I, 189).

În pofida opțiunilor evidente ale lui van Dijk și ale multor altor teoreticieni ai discursului, ni se pare că imposibilitatea integrării directe în AD poate fi argumentată, în mod decisiv, și în cazul „științelor cognitive”. Putem accepta, fără îndoială, împreună cu G. H. Bower și R. K. Cirilo (I, 71—105), că cercetările recente din psihologia cognitivă furnizează o serie de rezultate de real interes pentru AD. Se trece, însă, prea ușor cu vederea și nu se subliniază îndeajuns, nici în acest „manual”, faptul că obiectivele specifice, perspectiva disciplinară și strategia conceptuală în/cu care au fost obținute aceste rezultate nu îngăduie o utilizare imediată a lor ca fapte de cunoaștere a naturii proceselor discursiv-textuale reale. Autorii menționați observă, judicios, că, în direcția care s-ar apropia cel mai mult de un asemenea obiectiv (distinsă de ei ca „al treilea stil de cercetare” în acest domeniu), psihologia cognitivă își propune să „construiască o teorie comprehensivă a înțelegerii limbajului și procesualizării textuale”, dar subliniază, în același timp, că, practic, cercetările în această direcție sînt subordonate realizării „unui program de computer care să simuleze în întregime sau numai o parte din teorie” (I, 72). Reducțiile constitutive pe care le impune o asemenea abordare determină, însă, din capul locului, o foarte severă simplificare a realității experiențiale studiate, asupra căreia nu insistă nici un autor din această culegere (vezi și R. Schank & M. Burstein, I, 145—166; T. A. van Dijk, II, 103—136; E. Güllich & U. M. Quasthoff, II, 169—197; W. Kintsch, II, 231—243), dar ale cărei consecințe grave pentru o înțelegere în profunzime și de ansamblu a proceselor discursive umane au fost relevate cu acuitate în dezbateri anterioare³⁷. Ne limităm să asertăm, aici, că reducerea acestor procese la aspectul lor strict informațional situează cercetările psihologiei cognitive într-un singur plan (sau uz) al limbajului și exclude, *ab initio*, dimensiunea lor centrală, evaluativ-creativă. Pe de altă parte, adoptarea deliberată a unei abordări preponderent operaționale, precum și consecințele acesteia asupra așa-numitei „semantici procedurale” ridică o serie de probleme pentru interpretarea rezultatelor acestor cercetări chiar și în domeniul lor restrîns de validitate. G. H. Bower și R. K. Cirilo sînt nevoiți să recunoască ei înșiși că cercetătorii de psihologie experimentală ajung să se întrebe, uneori, dacă „infatomabila « cutie neagră » umană” nu este cumva înlocuită, în aceste proceduri, cu „o altă cutie neagră (programul de computer) care este tot atît de complexă și infatomabilă” (I, 72). Aceste incertitudini iau uneori o formă acută, ca în cazul polemicilor asupra substratului real al formatului operațional adoptat (cf., de ex., „gramatica povestirii” a lui D. Rumelhart), cînd proponentii se văd nevoiți să admită că modelele lor „nu trebuie interpretate” ca reprezentînd realitatea „din capul înțelegătorului” unan. De aici pînă la a nega relevanța imediată a acestor cercetări pentru o teorie generală a discursurilor nu mai este decît un pas, pe care autorii americani par, în cele din urmă, să îl accepte. Ei conced, astfel, în cazul citat, că abordarea propusă „furnizează o metodă de studiu și nu o teorie completă” (I, 94), iar în concluzia capitolului lor subliniază că, în acest domeniu, „ideile teoretice trebuie privite ca preliminari” (I, 101).

gramaticale a textului din perspectiva unei gramatici „sistemic-funcționale” — ajunge, în final, la o poziție aproape paradoxală. El recunoaște că „sistemul gramatical nu creează el însuși textul” și că, în ultimă instanță, „textul este o creație semantică în care gramatica funcționează în mare parte (deși nu în întregime) ca realizare automată a alegerilor semantice” (II, 54). Cum se poate împăca, atunci, această concluzie cu pretenția că analiza propusă realizează, totuși, o „parte esențială din sarcina” AD? „Neînțelegerea”, pe care autorul o admite retrospectiv, în privința utilizării conceptului de ‘coeziune’ în AD, nu poate fi depășită după convingerea noastră, decât prin acceptarea caracterului subordonat și, implicit, marginal al unei asemenea abordări. Această poziție este adoptată în mod deschis de Wolfgang U. Dressler în scurtul său capitol consacrat morfologiei (II, 77—86). Profesorul vienez pornește de la premisa că această subdiviziune gramaticală „joacă un rol subordonat în producerea elementelor morfologice în acest proces din unghiul unor categorii semantice, insistând în special asupra valorizării lor în textele poetice. Într-o situație dificilă se găsește van Dijk însuși în capitolul său de semantică (II, 103—136). După ce își reia teoria din 1972 cu privire la structurile semantice abstracte ale discursului, cu accent deosebit asupra coerenței globale sau macrostructurale, el se vede nevoit să admită caracterul insuficient al acestei abordări, prin comparație cu o viziune „proce-suală și strategică”, și să accepte necesitatea unei „reformulări mai dinamice” a principiilor propuse (II, 118). Autorul identifică, însă, și de data aceasta, o asemenea „reformulare” cu cea propusă în psihologia cognitivă și, ca atare, continuă să creadă că ea ar fi doar *complementară*, și nu *disjunctivă*, în raport cu propria sa formulare „structurală” inițială (*ibidem*). În sfârșit, în capitolul consacrat pragmaticii (II, 137—157), A. Ferrara este confruntat direct cu dificultățile separării unei asemenea „dimensiuni” de dimensiunile semantice și sintactice. Pentru a depăși aceste dificultăți, teoreticianul italian își declară deschis inaderența la o „formă a gramaticii” care s-ar baza pe „sfânta trinitate” a componentelor autonome tradiționale — formă implicită în însăși structurarea volumului la care contribuie — și ajunge să pună sub semnul întrebării și al provizoratului chiar încercarea de „a construi componente pragmatice *alături de* cele sintactice, semantice sau sintactic-semantice” (II, 140 — subl.n.).

Observațiile sumare pe marginea acestei lucrări nu urmăresc, și nu pot, să se constituie, evident, într-o evaluare de ansamblu asupra stadiului actual al AD și a problemelor cu care este confruntat, în momentul de față, acest domeniu. Ele converg, însă, spre concluzia mai generală, împărtășită și de alți cercetători⁶, conform căreia câștigurile considerabile înregistrate în întemeierea empirică a explorărilor în diverse arii ale AD nu au reușit să impună (incă) și o (necesară) mutație mai radicală a poziției teoretice și metodologice. Din această cauză, soluționarea chestiunilor fundamentale semnalate aici rămâne, credem, pe mai departe, o sarcină a viitorului.

NOTE

¹ T. A. van Dijk (ed.), *Handbook of Discourse Analysis*, 4 vol., London, Academic Press, 1985, 1112 p. (vol. I, *Disciplines of Discourse* — 11 studii, 320 p.; vol. II, *Dimensions of Discourse* — 14 studii, 288 p.; vol. III, *Discourse and Dialogue* — 16 studii, 264 p.; vol. IV, *Discourse Analysis in Society* — 12 studii, 240 p.).

² Argumentul, mai mult implicit în discuția de față, ar trebui înscris, firește, între coordonatele mai largi ale dezbaterii asupra stadiului actual al AD; în special: J. S. Petöfi (ed.), *Text vs. Sentence*, Hamburg, 1979; S. Allén (ed.), *Text Processing*, Nobel Symposium 51, 1982; dezbateră propusă de G. L. Dillon et alii, în „Language”, 1985, nr. 2, p. 446—459 ș.a.

³ Cf. în special observațiile lucide formulate chiar de unul dintre promotorii acestor cercetări, Rand J. Spiro, *Long-term comprehension: Schema-based versus experiential and evaluative understanding*, în „Poetics”, 11, 1982, p. 77—86.

⁴ Dincolo de orice afinități și diferențe de concepție, modul în care sînt reflectate, în acest „manual”, contribuțiile fundamentale ale lui E. Coseriu (ca și ale altor mari lingviști; ex. E. Benveniste), la întemeierea AD, trebuie apreciat ca total defectuos. T. A. van Dijk ignoră total aceste contribuții, iar R. de Beaugrande le prezintă superficial și, pe alocuri, eronat (spre deosebire de lucrarea sa anterioară, împreună cu W. Dressler, *Introduction to Text Linguistics*, London, 1981; vezi, mai ales, p. 21—22).

⁵ Dell Hymes, *Foundations in Sociolinguistics. An Ethnographic Approach*, Philadelphia, 1974, p. 3—4, 195—209. (În mod surprinzător, și această lucrare fundamentală lipsește din tabloul panoramic al lui van Dijk, I, 1—10, deși ea a apărut tocmai în 1974!)

⁶ Cf. B. Rieger, *Revolution, Counterrevolution Or A New Empirical Approach To Frame Reconstruction Instead?*, în J. S. Petöfi (ed.), *op. cit.*, p. 555; G. L. Dillon et alii, *loc. cit.*, p. 458—459; pentru o concluzie mai optimistă, cf. N. E. Eakvist, *Aspects of Text Analysis and Generation*, în S. Allén (ed.), *op. cit.*, p. 629—635.

PROBLEMS IN DISCOURSE ANALYSIS

(Abstract)

The paper attempts to evaluate the interdisciplinary status and the autonomy of Discourse Analysis (DA), based on a close examination of the massive collection of survey studies edited by T.A. van Dijk (*Handbook of Discourse Analysis*, Academic Press, 1985). The author argues against considering social psychology, sociology, cognitive psychology and AI as *constitutive disciplines* of DA, emphasizing the necessity to reelaborate the concepts provided by these disciplines within the specific disciplinary perspective of DA. This perspective is seen — in contradistinction with a simple extension of standard linguistic categories, combined with an integration of new factual and/or conceptual dimensions — as a radically new departure defined by a semantically processual and functionally contextual approach, imposing its own fundamental concepts and subdivisions.

Noiembrie 1986

Universitatea din Cluj-Napoca
Facultatea de Filologie
Str. Horea, 31

EVALUARE ȘI DOCUMENTARE

IOAN PĂTRUȚ

1. Într-un amplu studiu, *Stratificarea genetică a toponimiei românești și problema continuității românilor (I)* (publicat în „Anuar de lingvistică și istorie literară”, Iași, XXIX, 1983—1984, A. Lingvistică, p. 373—444), Dragoș Moldovanu procedează la un examen critic al opiniilor privind stratificarea după origine a toponimiei noastre și al implicațiilor lor de ordin istoric (vezi p. 444). Întrucît studiul prezintă o importanță deosebită nu numai pentru onomastică, ci și pentru istoria poporului român și a limbii române, mă voi opri asupra a două probleme privitoare la exactitatea informației și la metoda de lucru a autorului.

2. Referindu-se la opinia lui Ilie Bărbulescu conform căreia bilingvismul slavo-român nu este anterior secolului al X-lea, D. Moldovanu declară : „Teza sa, confirmată mai apoi în linii mari de cercetările lexicologice și toponimice ale lui Emil Petrovici și Ioan Pătruț, a adus teoria continuității într-un veritabil impas” (p. 400). Și în continuare : „Se pune întrebarea : unde au putut sta românii, izolați de slavi, pînă în veacul al X-lea?”. Rezultă deci că neajunsurile tezei „confirmate” sînt de natură cronologico-spațială : izolarea, pînă în secolul al X-lea, a românilor de slavi ; conform teoriei lui I. Bărbulescu, românii au trăit în Oltenia : „la sfîrșitul secolului IX, bulgarii, care pînă aci locuiseră la răsăritul Oltului [?] [...] au forțat linia de graniță de pînă atunci între ei și români și au trecut peste acest rîu în Oltenia românilor ” (*Individualitatea limbii române și elementele slave vechi*, București, 1929, p. 500 ; vezi și p. 110). E necesară încă o precizare. D. Moldovanu adaugă (*ibidem*) că bilingvismul slavo-român începe atît de tîrziu (în secolul al X-lea), „pentru că [potrivit părerii lui I. Bărbulescu] evasiunanimitatea acestor împrumuturi românești de origine slavă nu au caractere slave comune”. Termenul „slav comun” nu-și are locul aici. I. Bărbulescu utilizează (în terminologia sa) termenul „paleoslovenic”, după cum se vede și în următoarea sa subliniere : „Toemai teoria mea [...] susține că [...] toate elementele slave au intrat în română nu între sec. 7—9, adică nu în perioada paleoslovenică, ci numai în cea « medio-bulgară », al cărei început îl pun în postpaleoslovenica, adică în sec. X” (*Individualitatea . . .*, p. 112). Prezentării și discutării acestor trăsături „postpaleoslovenice” ale împrumuturilor slave din română le este consacrată ampla lucrare a lui I. Bărbulescu.

A „confirmat” Emil Petrovici în vreun fel „teza” lui I. Bărbulescu ? Mă voi referi doar la cîteva dintre studiile sale în care e urmărită (și) problema vechilor relații slavo-române, îndeosebi în Transilvania.

În articolul (să reținem titlul) *Continuitatea daco-romană și slavii* (apărut în „Transilvania”, an. 73, 1942, p. 864—878), E. Petrovici susține părerea că în secolul al VI-lea slavii ajunseseră pe teritoriul fostei

Dacii (p. 864). De la „daco-romani” au învățat slavii numele riurilor mari *Mureș, Timiș, Olt, Criș* etc. (p. 865—868). În Transilvania au pătruns în secolul al VI-lea sau la începutul celui următor și au găsit populație daco-romană (p. 864). Originea slavă a toponimelor *Bălgrad* (Alba Iulia), *Tîrnava, Bistra* (afluent principal al Sebeșului), *Zlaști* (piriu și sat în județul Hunedoara) — traduse de maghiari prin formele *Fehérvár, Küküllő, Sebes, Aranyos* — constituie „o dovadă peremptorie că românii au conviețuit cu slavii pe teritoriul Transilvaniei înainte de venirea ungu-rilor” (p. 871)¹.

Părerăa lui E. Petrovici privind vechile relații slavo-române pe întreg teritoriul de formare a limbii române poate fi găsită în capitoul VI al *Istoriei României*, vol. I (Editura Academiei, 1960), intitulat *Formarea limbii și a poporului român și încheiat cu următoarea concluzie* : „poporul român și limba românească, rezultat al romanizării elementului autohton daco-moesic, al asimilării treptate a slavilor și a altor populații așezate pe teritoriul României de azi, s-au format, în ultimele secole ale mileniului I e.n., în spațiul de la nordul Dunării de jos, avînd ca teritoriu-nucleu ținuturile de deal și de munte ale Daciei” (p. 808 ; pe aceeași pagină afirmă că poporul român s-a cristalizat numai în urma unei perioade de conviețuire cu slavii, urmate de „asimilarea lentă a elementului slav și a graiului lor, adică prin sec. VII/VIII-IX”). Se știe că E. Petrovici a delimitat teritoriul dacoromân pe care au trăit slavii, în perioada veche, și au avut relații cu românii, pe baza materialului toponimic.

Datele obținute de E. Petrovici din analiza toponimelor de proveniență slavă, mai ales — în problema care interesează aici — slavă-bulgară, le-au utilizat și eu, acceptînd că teritoriul pe care s-au stabilit relațiile vechi între români și slavii-bulgari cuprindea Muntenia, Oltenia, estul Banatului, sudul și vestul Transilvaniei (vezi *Studii de limba română și slavistică*, Cluj, 1974, p. 116). Nu am acceptat însă teza conform căreia elementul slav a constituit un factor determinant în însuși procesul de cristalizare și formare a limbii române. Susțin că faza de transformare a latinei carpato-dunărene în limbă română era încheiat înainte influenței slave-bulgare, a cărei limită inferioară o plasez la începutul secolului al IX-lea (vezi *op. cit.*, p. 114—115), aducînd în sprijinul acestei teze un argument nou : pînă la sfîrșitul secolului al VIII-lea/începutul secolului al IX-lea, nu se poate vorbi de o limbă bulgară, căci toți slavii vorbeau aceeași limbă : slava comună (vezi articolul meu *Din nou despre vechimea influenței slave în limba română*, în CL, XXXI, 1986, nr. 2, p. 160—165, cu indicații bibliografice).

Consider că informațiile de mai sus sînt suficiente pentru a dovedi că afirmația (citată mai sus) a lui D. Moldovanu este neîntemeiată.

3. În încercarea de a analiza și verifica diferite teorii privitoare la stratificarea genetică a toponimiei românești, D. Moldovanu examinează o serie de etimologii a numeroase toponime din diferite regiuni ale țării. Din păcate, strădaniile sale nu ajung la rezultatele scontate, mai ales din două motive : a) abuzul de etimologii proprii hazardate, marcate de slăbiciunea pentru origine slavă a toponimelor (aproape totdeauna în locul celei românești propuse înainte), ca urmare, probabil, a exagerării importanței pe care ar avea-o elementul slav în problema continuității ; b) preferința pentru apelative, în locul (de cele mai multe ori a) antroponimelor.

Ad a) Mă voi referi la etimologiile proprii din contextul discuțiilor referitoare la *Parîng* (p. 384—385).

Din cauză că autorului îi convine accentuarea numelui pe prima silabă, pentru etimologia sa (vezi *infra*), îmi reproșează că aş fi neglijat „informația insistent subliniată de către Ion Conea [!] și confirmată prin anchetele la NALR — Transilvania, că oronimele sînt pronunțate de către localnici *Váring* [vezi *infra*] și *Páring*” (p. 384). Mă miră această inadvertență, cînd în lucrarea mea *Onomastică românească* (în continuare : *On. rom.*), indicată de D. Moldovanu, menționam și părerea lui I. Conea și, de asemenea, că numele se accentuează în două feluri : *Parîng*, în materialul ALR II (notat de E. Petrovici) ; în materialul ALR I (notat de Sever Pop) *Parîng* și *Páring*, accentuarea din urmă fiind înregistrată și pentru NALR — Transilvania (de Viorel Bidian și Dumitru Loșonți) (p. 140).

Nemulțumit de etimologiile anterioare, D. Moldovanu propune alta : bg. *párog* „al treilea corn mijlociu și mai mic al furcii”¹² > [bg. ?] **Párong* > *Páring* (p. 385). Deci s-ar impune ea, în regiunea muntelui, să fi trăit, în vechime, o populație slavă-bulgară care să-l fi numit cu apelativul modificat (prin infixatie nazală) în **Párong* și să-l fi transmis românilor tot în perioada veche, pentru ca *-on-* să devină *-în-* (*Parîng*), ca și v. bg. *o* > rom. *în*, cf. v. bg. *oblok* > rom. *oblînc*. Dar de ce *Parîngul* să numească cel mai mic corn al „furcii”, din cele trei (vezi *supra*), cînd, în realitate, el reprezintă virful cel mai înalt din cele trei, dispuse (cum arată D. Moldovanu, p. 385) în ordine ascendentă : *Mija* 2397 m, *Sliveiul* 2420 m, *Parîngul Mare* 2518 m ?

Pentru a-l plasa pe *Parîng* în ambianță slavă, D. Moldovanu nu e mulțumit cu originea antroponimică a lui *Mija* și *Slivei* (nume cunoscute de familie), ci le-o caută în cuvinte comune slave, inexistente (p. 385).

Întrucît pe *Parîng* îl încadram într-un grup de nume cu structură asemănătoare, toate avînd comun „elementul sufixal” *-îng-* (*On. rom.*, p. 142—143), D. Moldovanu se vede nevoit a le căuta și acestora alte etimologii în locul celor propuse de mine. *Bodringă* (din *Amintirile* lui Creangă și nume de familie actual), raportat de mine la *Bodrea*, *Bodru*, nume de familie, ar avea „neîndoielnic [?] un etimon maghiar”, dezvoltat de la *bodor* „creț”, și aduce ca probe numele vechi maghiare *Budrig*, *Budrug*, *Bodorog* (p. 384) ; pe *Cearîngu* (nume de sat, din antroponim) îl explică din scr. *čereg* „bucată, parte” (*ibidem*) ; pe *Țarîngă*, supranume (raportat de mine la antroponimele *Țară*, *Țaru*, *Țarul*) îl apropie de bîn. *țarigă* „nisip” (*ibidem*). Dar cum pot fi acceptate asemenea etimologii, pe care nici infixatia nazală (fenomen pe care-l clasăm printre „accidentele generale”, căruia D. Moldovanu încearcă să-i impună statut de lege fonetică) nu le apropie de limita probabilității ?

În sfîrșit, lui *Varîng* — deși atît de asemănător cu *Parîng*, și fonetic și, mai ales, ca structură (îl analizez *Var-îng* și-l raportez, pentru tema *Var-*, la antroponimele existente *Varu*, *Varul*. *On. rom.*, p. 142) —, fiind descris de I. Conea ca o „căldare glaciară”, D. Moldovanu îi caută originea într-un presupus derivat al verbului v. bg. *variti* „a fierbe” : „Un v.s. [de ce nu v. bg. ?] **Várŭl'înĭkŭ* [...] putea deveni în românește **Várînnic*, apoi *Várîng*, [...] prin] sincoparea elementului vocalic al sufixului secundar” (p. 385). Dintre întrebările pe care le ridică această etimologie consemnez doar cîteva. Dacă derivatul **Várŭl'înĭkŭ* conține sufixele *-ŭl'ĭ* și *-ĭkŭ*, cum afirmă autorul (*ibidem*), de unde a apărut *-n-?* E omis un sufix ? Probabil *-în-?* (ar fi deci un grup de trei sufixe : *-ŭl'-în-ĭk-*) ; forma **Várŭl'înĭkŭ* nu poate fi „v[echе] sl[avă]”, deoarece fostul

sufix *-ik-* e reprezentat (în urma palatalizării velarei) prin *-ie-* (= *-i-*); deci „rom. **Várinnic*” e o formă fictivă. De altfel, dintr-un *Várinnic* ar fi rezultat prin sincopare *Várinc*; de ce și sonorizarea *e > g*, din moment ce grupul *-ne* e obișnuit în română? (cf. *adînc*, *mănînc*, [de origine bulgară] *oblînc* (vezi *supra*) etc.; cf. antroponime ca *Vasine*).

Ad b) Referitor la preferința pentru căutarea provenienței toponimelor în lexicul comun, voi semnala trei exemple dintre cele existente.

Afirmația privitoare la numele muntelui *Suru* „pe nedrept suspectat ca oronim personal de către Emil Petrovici” și optarea pentru adjectivul *sar* (p. 377) nu sînt în nici un fel motivate.

Existența în Banat a apelativului *gug* îl determină pe D. Moldovanu să-l accepte ca etimon al oronimului *Gugu* (din masivul Godeanu) (p. 395), dar nu aduce nici un argument în sprijinul afirmației că raportarea la antroponimul omofon, cunoscut și el în Banat, ar fi „prea puțin convingătoare” (*ibidem*).

După afirmația că nu m-am „oprit” asupra aferezei lui *h-* în cazul numelui muntelui *Orul* (jud. Buzău), care ar trebui raportat nu la antroponimul omofon, ci la *Horul*, autorul renunță la această etimologie, pe motivul că muntele respectiv este singurul într-o zonă de dealuri în care se constată prezența toponimelor slave, nu și a antroponimelor provenite din antroponime; de aceea crede că „nu putem evita ipoteza unei creații toponimice slave, *Hora*, acomodată morfologie, similară cu *Gorul*”, cel mai înalt munte din Vrancea (p. 395). Prin urmare, renunță la o etimologie plauzibilă, la antroponimul *Orul*, respectiv (cuni, totuși, am arătat: „avînd în vedere dispariția obișnuită a lui *h-* [...], este posibil ca toate numele menționate mai sus [*Orla* (...) *Orul*] să fie raportate la tema *Hor-*”¹. On. rom., p. 73) la varianta *Horul*, preferînd una iluzorie: un slav *Hora* [ce fel de „slav”² ucr. *hora* „munte” < *gora*?], care să se fi supus unei acomodări morfologice similare lui *Gorul* [?] (vezi *supra*). Ideea ne trimite la *Toponimia românească* (București, 1963) a lui Iorgu Iordan, unde la § 1. *Nume care descriu forma sau aspectul exterior al locului* (p. 19 și urm.), s.v. *Muntele*, apar o serie de toponime românești „la baza cărora stă slav. *gora*”, printre care și *Gorul*, *Hora* și *Horul*, menționate mai sus. E posibil ca un sl. (bg.?) *gora* sau ucr. *hora*, fără corespondente printre apelativele românești, să se supună unor „acomodări morfologice”, forțate și pentru cuvintele românești?, căci *Gorul*, *Horul* conțin, evident, articolul *-ul*, propriu substantivelor și, în vechime, și unor antroponime românești³. Și încă o constatare: originea masei toponimelor dintr-o zonă geografică are, indiscutabil, valoarea informativă, dar nu „coercitivă”; prezența „altor” toponime de proveniență slavă în zona muntelui *Orul* (vezi *supra*) nu poate exclude un oronim de origine românească.

Întrucît D. Moldovanu pregătește partea a doua a studiului (vezi p. 444—445), consider că ar fi indicat să-și reanalizeze etimologiile, spre a renunța la cele hazardate, căci o bază de etimologii șubredă nu poate genera concluzii rezistente.

NOTE

¹ Despre relațiile româno-slavo în Transilvania înaintea venirii maghiarilor, vezi și studiile sale *Simbioza româno-slavă în Transilvania*, *ibidem*, p. 149—156; *Daco-slava*, în „Dacoromania”, X/2, 1943, mai ales concluziile de pe pagina 276; *La population de la Transylvanie au XI^e siècle*, în „Revue de Transylvanie”, X, 1944, îndeosebi p. 79, 82, 85, 90—91, 98, 101—102 și altele.

² Nu trebuie neglijat un amănunt important: aspectul fizic, oricare ar fi el, al unui obiectiv, munte, vale etc., nu exclude numirea lui printr-un antroponim.

³ De altfel Iorgu Iordan explică, greșit, din „slav. gora” și alte toponime românești: *Garanul, Gorani, Gorănești, Gorjiul, Horincea, Zagra* etc. (*ibidem*, p. 37—38).

ÉVALUER ET SE DOCUMENTER

(Résumé)

On prouve que l'affirmation de D. Moldovanu concernant la position d'E. Petrovič et d'I. Pătruț dans le problème de la *continuité* est inexacte. En même temps on relève, dans l'étude de D. M., nombre d'étymologies inacceptables.

Noiembrie 1986

*Institutul de Lingvistică și
Istorie Literară*

Cluj-Napoca, str. Emil Racoviță, 21

SVEN BJÖRKMAN, « *L'incroyable, romanesque, picaresque, d'épisode barbaresque* ». Étude sur le suffixe français *-esque* et sur ses équivalents en espagnol, italien et roumain, Uppsala, 1984, 168 pp. (Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Romanica Upsaliensia, 35.)

Le français connaît des adjectifs qualificatifs comme *dantesque, gigantesque, livresque, romanesque*, l'espagnol *caballeresco, gigantesco, gilanesco, quijotesco*, l'italien *gigantesco, altocentescio, signoresco, tedesco*, le roumain *ceresc, firese, românesc, studențesc*. La liste des adjectifs, contenant l'élément final *-esque/-esco/-esc*, représentée dans les quatre langues par ces exemples choisis au hasard, est très longue, et elle continue à s'allonger du fait que cette formation demeure vivante.

Cette classe d'adjectifs est souvent substantivée. Dans cet emploi, elle apparaît fréquemment dans la création de noms propres de personne, ex. ital. *Francesco, Brunelleschi*, roum. (avec l'article final) *Petrescu*, ou de lieu, ex. roum. *București*.

Elle pose des problèmes : quelle est l'origine de ces mots ? leur signification ? leur valeur stylistique ? leur fréquence ? le fait qu'ils existent dans les langues citées s'explique-t-il par l'emprunt ?

Sven Björkman, romaniste suédois d'Uppsala, s'est laissé tenter par ces problèmes. Il faut lui en savoir gré. Il en est résulté un ouvrage qui, disons-le aussitôt, est un modèle en son genre.

Dans le titre du livre, le mot „équivalents” est un peu déroutant. Il ne peut signifier, ici, ni ‘synonymes’, ni ‘de la même origine’. Ce qui réunit les mots étudiés, c'est le fait qu'ils contiennent tous un élément final qui en français est *-esque* et qui dans les trois autres langues est, autant qu'il est possible, l'homonyme de cet élément français. J'aurais préféré simplement : « Le suffixe franç. *-esque*, esp. -ital. *-esco* et roum. *-esc* ». L'auteur dit expressément (p. 77), et à très juste titre : « Il nous semble oiseux de chercher un élément de sens ou de stylo qui serait universellement applicable à tous les mots en *-esque/-esco/-esc*. » Par conséquent, pas d'équivalence.

Les origines sont très discutées. On a proposé le latin *-iscus* (dont l'aboutissement français normal est *-eis -ois -ais* et se confond avec celui de *-ensis*), le germanique *-isk*, le celtique *-isco*, le thrace *-isk* (l'hypothèse très remarquée d'A. Graur, dans « Romania », 53, 1927, le slave *-iskū*). La paronymie de ces éléments est frappante.

Il paraît certain (et Björkman aurait pu le souligner davantage) que « le » suffixe roman *-esque/-esco/-esc* est en réalité plusieurs suffixes, voisins par la forme et par l'emploi, et qui se sont mêlés. On ne saurait nier le rôle que l'italien a joué pour la formation des termes français ; l'italien est à la base aussi de bon nombre des termes roumains, et le français aura alors souvent servi d'intermédiaire.

Le problème, probablement insoluble dans ses détails, qui consiste à démêler l'apport des diverses langues dans l'histoire des divers termes, est rendu moins inaccessible par les listes, très riches, où l'auteur donne, par ordre chronologique, les dates de première attestation. Elles nous montrent que *-esque/-esco* est connu en français depuis 1360 (*moresque*, chez Froissart), en espagnol depuis les environs de 1275 (*parentesco*, relevé par le dictionnaire de l'Académie Espagnole) et en italien depuis la fin du XII^e s. (*francesco* et 4 autres).

Les listes de fréquence fournies par l'auteur, basées sur les matériaux des XIX^e et XX^e s. de l'Institut National de la Langue Française (de Nancy), sont très instructives. Alors que *gigantesque, grotesque, pittoresque* et *romanesque* sont dans toutes les bouches et sous toutes les plumes, *caméléonesque, sultanesque* et *troubadouresque* sont des formations aventureuses qu'il faut bien chercher pour trouver, et offrant en somme un intérêt très relatif ; tout substantif désignant un personnage historique, un type littéraire connu, etc. s'y prête, et la liste est prolongeable à volonté. L'ouvrage récent de D. Mighetto et P. Rosengren (Göteborg, 1983) a permis à S. Björkman de dresser une liste de fréquence analogue pour les termes espagnols récents en *-esco*.

Intéressant : environ 80% de nos termes, dans les 4 langues, sont tirés d'un substantif désignant un animé. Les dérivés de noms d'animaux, par exemple, s'emploient pour caractériser un trait propre à l'animal en question : fr. *chatesque*, esp. *gatesco*, it. *gattesco*, roum. *pisicesc* (p. 13). Nous ajouterons : en roumain, les ethniques *român, chinez*, etc. qualifient un animé ou un non-animé, alors que les mots correspondants en *-esc*, donc *românesc, chinezesc*, etc., qualifient seulement (ou presque) les non-animés. (À part *neam* et *popor*, l'article *românesc* du grand :

Dieționarul limbii române de l'Académie n'offre aucun exemple postérieur au XVII^e s. où cet adjectif qualifie un animé.)

À ce propos, il eût été bon d'attaquer, ou au moins de signaler, un problème important pour le roumain : qu'est-ce que le roum. *-esc*, attaché à un ethnique qualifiant un non-animé, ajoute au sens, là où il est facultatif ? Autrement dit, quelle est la différence, par exemple, entre *român* et *române*, entre *chinez* et *chinezesc* ? Pourquoi dit-on le plus souvent *limba română*, mais *Țara Românească* ? Je me suis déjà posé la question (dans « *Studia Neophilologica* », 43, 1971) : j'ai pensé alors que la forme brève accompagnée surtout les substantifs dont le sens a quelque chose d'officiel (ex. *Căile Ferate Române*), tout en soulignant que cette réponse n'a rien de définitif et que l'étude mérite d'être reprise à la base.

En français surtout, moins en espagnol et en italien, les formations occasionnelles avec *-esque/-esco* ont une nuance péjorative : fr. *ciné-feuilletonesque*, it. *canguresco* (p. 78-79).

Dans ces langues, les formations occasionnelles occupent une place importante, tandis que, parmi ces formations, celles qui appartiennent au vocabulaire central, de base, ne sont qu'en petit nombre. L'élément étudié, se prête souvent mieux à des formations hardies, parfois très recherchées et destinées à un emploi plus ou moins spécialisé qu'à la création de néologismes vraiment aptes à être intégrés dans l'usage commun", nous dit l'auteur (p. 8), et on ne saurait mieux dire.

Les conclusions auxquelles aboutit l'étude (p. 97) sont importantes :

(1) Dans les 4 langues, la dérivation par *-esque/-esco/-esc* est vivante. En français et en italien, elle augmente depuis le début du XIX^e s., en espagnol depuis la fin du même siècle. On s'étonne un peu de constater qu'en roumain, selon l'auteur, *-esc* serait en régression.

(2) Il existe entre les 4 langues, en ce qui concerne les adjectifs en *-esque/-esco/-esc* une évidente affinité formelle et sémantique.

(3) Les dérivés de noms propres jouent un rôle important en français, espagnol et italien et la nuance péjorative y est fréquente, en français surtout. L'espagnol et l'italien disposent de nombreux dérivés destinés à un usage scientifique (ex. esp. *quijotesco*, it. *petrarchesco*). En roumain, la formation en *-esc* occupe une grande place, mais sans que ces caractères apparaissent.

L'auteur ne s'est pas occupé de la formation adverbiale correspondante, fr. *-esquement*, esp.-it. *-escamente*, roum. *-ește*. Il y aurait eu, par exemple, ceci à dire que le roumain emploie parfois *-ește* là même où *-esc* manque ; ainsi, les dictionnaires notent *tehnicește*, mais non **tehnicesc*, l'adjectif qualificatif qui correspond à l'adverbe *tehniceste* étant *tehnic*.

Le roumain offre d'autres problèmes. Ainsi, d'où vient la distinction entre le *l* conservé de *bărbătesc*, *impărătesc*, *părintesc* et le *ț* de *băiețesc*, *frățesc*, *profesc*, *studentesc*, alors que tous les mots-base ont *l* (*bărbal*, etc., *băiat*, etc.) (cf. le *j* de *vitejesc*, propre seulement au pluriel de *viteaz*, qui est *viteji*, etc.) ? (Voir ce qu'en dit I. Pătruț, dans *Omăgiu lui Al. Rosetti la 70 de ani*, București, 1965, p. 681-682 ; *Studii de limba română și slavistică*, Cluj, 1974, p. 15-21). Et d'où vient l'élément *-ic-* de *actoricesc*, *clitoricesc*, *monahicesc*, inconnu du mot-base *actor*, *clitor*, *monah* ?

Un phénomène roumain digne d'attention est aussi celui-ci : les formations empruntées toutes faites au français ou à l'italien gardent volontiers, au fém. sing., la voyelle *e* du masculin, sans la faire passer à *ea*. La majorité des féminins se terminent par *-ească*, ex. *cerească*, *firească*, *românească*, etc., etc. (exactement comme les formes verbales du type *iubească*, subjonctif 3^e et 6^e pers.). Au *-ească* de ces féminins s'oppose le *-escă* exceptionnel de quelques féminins, notamment *burlescă*, *grotescă*, *livrescă*, *romanescă* (telle est au moins la forme donnée par *Dieționarul explicativ al limbii române* ; mais *pitorească*, avec *ea* analogique). Des mots comme *cerese*, *firese*, *românece* sont s e n t i s comme „*cer*, *fire*, *român* + *-esc*”, l'élément *-esc* y e s t s e n t i comme suffixe ; alors que *burlesc*, *grotesc*, *livresc* et *romanesce* (malgré le substantif *roman*) sont s e n t i s comme des unités, des corps étrangers, dont le *e* (au fém., devant *-ă*) demeure invariable au même titre que celui de *bibliotecă* et de *piesă* et d'une foule d'autres féminins du type « *-e-ă* » empruntés récemment à l'Occident latin. *Ceresc* et *burlesc* sont entrés dans le vocabulaire roumain par deux voies différentes. L'opposition entre des féminins comme *cerească* et d'autres tels que *burlescă* suffirait pour montrer que l'origine du *-esc* des adjectifs roumains est double, sinon multiple.

Ces observations doivent suffire pour faire voir le grand intérêt que présente l'ouvrage de Sven Björkman. Il souligne et examine une quantité d'aspects offerts par l'élément étudié, et il engage le lecteur à se demander s'il y en a d'autres. L'auteur semble avoir « tout lu », et en a fait son profit (il est vrai que jusqu'ici la littérature consacrée à ce sujet n'a pas été énorme). Ses observations sont fines. Et le tout est présenté en un style qui ne peut que plaire. Le roumain, trop souvent laissé plus ou moins de côté par les romanistes de l'Ouest, a sa part (même si l'auteur aurait pu tenir compte aussi de certains autres aspects).

Un romaniste upsalien antérieur, de tout premier ordre, le regretté Bengt Hasselrot, a montré combien l'étude des suffixes romans est attrayante et pleine de problèmes. On souhaite voir bientôt d'autres produits issus de l'atelier de Sven Björkman.

Juillet 1986

Alf Lombard
Nehrmans väg 16, S-22360 Lund
Suède

ALEXANDRU PHILIPPIDE, *Opere alese. Teoria limbii*, editate de G. Ivănescu și Carmen-Gabriela Pamfil. Cu un studiu introductiv și comentarii de G. Ivănescu, București, Editura Academiei R. S. România, 1984, LV1 + 442 p.

Inițiativa de a reedita o parte din opera lui Alexandru Philippide aparține unuia dintre strălucii săi elevi — profesorul G. Ivănescu, cel mai atașat ideilor și preocupărilor maestrului, continuatorul său în concepție și metodă. Împreună cu cercetătoarea Carmen-Gabriela Pamfil adună într-un volum de „opere alese” cele mai importante lucrări de lingvistică generală și fonetică generală ale creatorului școlii filologice ieșene, cu convingerea că „Philippide este unul dintre cei mai originali lingviști din vremea sa”, care a creat „o nouă concepție lingvistică și o nouă metodă de lucru”. De aceea, cred editorii, readucerea în atenția specialiștilor a lucrărilor de teorie a limbii ale lui Al. Philippide va constitui pentru mulți „o revelație”, un eveniment de natură „să învieze lingvistica românească” și „să contribuie la îmbunătățirea lingvisticii contemporane”.

Volumul reia cunoscutul studiu, din 1894, *Principii de istoria limbii și excursul teoretic despre baza de articulație și baza psihologică din Originea românilor*, vol. II, 1927, în fapt lunga notă de la § 238 (*Baza de articulație și baza psihologică. — Filologia idealistă. Recensia a două din lucrările lui Karl Vossler. — Influența limbii autohtone asupra limbii nouă adoptate. — Împrumutul ori amestecul vorbirilor, așa numitul moment sociologic*), și publică două cursuri universitare inedite: *Introducere în știința limbii*, redactat în 1914, și *Fiziologia sunetelor*, datînd probabil de dinainte de 1914. Aceste texte cuprind concepția lingvistică a lui Al. Philippide în evoluția sa, de la primele păreri despre schimbările de limbă, recunoscut influențate de *Principiile* lui Hermann Faul, dar și îmbogățite cu noi contribuții teoretice și mai ales bogal ilustrate cu fapte din domeniul românesc, pînă la sinteza teoretică de după 1914 și 1921, cînd acordă bazei de articulație și bazei psihologice rolul determinant în evoluția lingvistică, limba fiind considerată un fapt material (un ansamblu de simboale [= semne] materiale), cu distincția metodologică între cercetarea analitică (istorică, diacronică) și cea descriptivă (sincronică) etc. Distanța în timp ne permite să apreciem această latură a activității savantului ieșean nu numai sub aspectul ei meritoriu, îndeobște cunoscut, ca fiind una din primele încercări de teorie a limbii din lingvistica românească, ci și sub aspectul actualității acestor texte, căci Al. Philippide depășește în multe locuri punctele teoretice exprimate de contemporani ai săi. Asemeni lui A. D. Xenopol, care depășise teoria istoriografică a pozitivismului german, ajungînd la o concepție originală, Al. Philippide se dovedește un eclectic (folosim termenul în sensul său propriu), care reține din gândirea lingvistică contemporană lui elemente ce depășesc punctul de vedere neogramatic, împingînd cercetarea problemelor de teorie a limbii spre zonele de interferență ale domeniului cu psihologia, sociologia și, în special, istoria.

Desigur, conturarea tot mai clară a concepției lingvistice a savantului ieșean se datorează nu doar cunoașterii și confruntării cu ideile teoretice ale vremii, cit mai ales activității proprii de cercetător al limbii române, meditației asupra faptelor oferite de aceasta.

Textele sînt însoțite de comentariile și notele lui G. Ivănescu, care explică, analizează și detaliază idei și formulări, ceea ce, împreună cu întinsa notă asupra ediției și indicii de materii de cuvinte și de nume, de la sfîrșit, dau volumului statutul de adevărată ediție critică. De altfel, și ampla prezentare, *Alexandru Philippide — teoretician al limbajului*, care precedă lucrările lui Al. Philippide, îi dă ocazia celui mai profund cunoscător și fervent propagator al concepției savantului, nu numai să o expună și să o analizeze pe larg, evidențiîndu-i originalitatea și, totodată, limitele, ci și să reia cunoscute idei, sugestii și contribuții mai vechi ale sale, care au dus mai departe, în mod original, în contextul actual al științei limbii, teoriile lingvistice ale lui Al. Philippide. Ne limităm să reținem aici doar aprecierea finală a acestui studiu introductiv al profesorului G. Ivănescu: „Astfel, plecînd de la teoria lui Philippide despre baza de articulație și baza psihologică, se poate înfățișa o nouă formă a lingvisticii, în care limba să fie explicată prin om mai mult decît s-a făcut oricînd pînă astăzi; căci preocuparea aceasta n-a lipsit de cînd se face lingvistică pînă astăzi; dar în anumite perioade ea a lipsit aproape cu totul. După mai bine de cinci decenii de structuralism lingvistic și după circa trei decenii de generativism transformaționalist, precum și după alte curente lingvistice care, cu toate meritele lor, n-au explicat din limbă tot ce se poate explica prin om, lingvistica va putea intra într-un nou stadiu

al ei, care s-ar putea numi *antropologic* sau *antropologist* și care ar constitui o sinteză lingvistică mai cuprinzătoare decît toate cele din trecut și de astăzi”.

Ediția îngrijită de prof. . Ivănescu și de Carmen-Gabriela Pamfil reprezintă nu numai republicarea unor texte de referință ale lingvisticii generale românești, ci și repunerea în circulație a unei concepții teoretice de reală actualitate.

Aprilie 1986

Mihai Gherman
Biblioteca Academiei R. S. România
Filiala Cluj-Napoca
Str. M. Gogălniceanu, 12—14

Semiotica și poezia (2). *Textul și coerența*, Universitatea din Cluj-Napoca, Facultatea de Filologie, 1985, 142 p. (multiplicat)

După un prim volum, consacrat dialogului ca formă de comunicare (1984), noua serie de lucrări ale seminarului de semiotică și poetică organizat de Facultatea de Filologie din Cluj-Napoca se axează pe aspectul coerenței textului. Ambele volume sînt coordonate de Carmen Vlad.

Actuala ordonare a materialelor după criteriul alfabetic maschează pentru cititor caracterul progresiv al dezbaterilor seminarului. O deschidere posibilă a volumului ar fi fost prin *Coeziunea textului și analiza stilistică* de Szabó Zoltán, comunicare compusă din două părți sensibil distincte. Prima examinează conceptul de coeziune sub raportul operativității în cadrul unei analize stilistice globale și diversele accepții care i s-au dat, în funcție de teoria textului căreia i se subsumează. Din această perspectivă reține opt concepții și aplică una dintre ele, accentuînd afirmația că noțiunea de coeziune se subordonează principiului de organizare a textului (de producere sau de receptare) (p. 94). Metoda ni se pare potrivită numai anumitor texte și reprezintă, în unele privințe, o variantă mai puțin maleabilă a izotopiilor lui Greimas, prin constringerea la un rezumat în metalimbaj. Ce propoziție integratoare ar presupune *Între două nopți* de T. Argezi? Sau fabula lui Urmuz, unde o oarecare coerență se realizează pe secvențe, în timp ce întregul respectă numai structura de fabulă, fără a-i conferi și conținutul caracteristic speciei.

O altă deschidere — spectaculoasă pentru profilul volumului — ar fi fost *Conceptul de „text” în viziune deconstructivistă* de Ioana Em. Petrescu, care prezintă teoria lui J. Derrida și originile ei filozofice, conducînd spre ideea care interesează tematica volumului: textul ca spațiu de deconstruire a sistemului (a „totalității” sau a „structurii”) (p. 77). Caracterul dinamic al creației și al receptării, textul văzut ca relație, deci fără limite, pun sub semnul întrebării opera și autorul. Ioana Petrescu obiectează că lectura deconstructivistă impresionează nu prin rezultat, ci prin metode originale de a transcende textul particular, fapt prin care se pune în valoare criticul. Ar mai fi de subliniat că teoria absolutizează un adevăr, de altfel cunoscut, contestînd momentul de sinteză creatoare al operei literare, ca, de fapt, al oricărei opere (filozofice, lingvistice etc.), moment de relativă stabilitate în cursul eternei devenirii.

Dar nici autorii volumului nu se lasă impresionați și influențați în investigație, în modul de a-i delimita cîmpul. *Coerență și teatralitate* de Maria Căpușan începe tot de la momentul structuralismului, printr-o retrospectivă a direcțiilor dezvoltate și expunerea inconvenientelor respective în domeniul teatrului. Coerența și coeziunea prezintă avantaje, cu condiția cuvenitelor disociații adecvate specificului teatral, sugerîndu-se amendamente prin integrarea unor achiziții privind mimesisul artistic, fenomenul estetic și problematica ficțiunii (p. 23). Sînt aici unele remarci care depășesc genul teatral, după cum se vede mai sus, precum și cele referitoare la relația titlu — piesă sub raportul coerenței, care ar permite extinderea la relația titlu — operă de artă: pentru opera dramatică, tendința de a intriga și a incita printr-o incoerență (aparentă sau reală) este augmentată de existența unui element specific: aflatul.

Un scurt preambul de repere conține și *Despre unele procedee de realizare a coerenței și coeziunii textului în romanul Cioecoii vechi și noi* de Georgeta Antonescu, convenînd că în literatura de factură clasică aspectul coerenței se prezintă mai clar conturat decît în cele moderne (p. 2). Aceasta este sesizată în romanul lui Filimon la toate nivelurile: obiectual, intențional, arhitectonic și lingvistic, ponderea exegezei revenînd celui intențional, în multitudinea formelor de realizare a unității întregului; esența este demonstrarea acestei unități, cu care ne aflăm aproape de principiul mai larg, menționat la început, cel de organizare a textului.

Abordarea teoretică a temei propuse este întregită prin *Coeziunea și coerența în lingvistica românească. Privire istorică* de Elena Dragoș: contribuția românească, dezvoltînd și adîncînd idei de circulație sau prefigurîndu-le, este pusă în contextul dat, o întreprindere destul de dificilă, intrucît, în afara utilizării termenilor respectivi, ne aflăm într-o zonă de confluență a unor domenii diferite, precum sintaxa și stilistica.

Studiul aplicativ *Tăcerea — element de coeziune în romanul Baltagul de Mihail Sadoveanu*, semnat de Victoria Moldovan, urmărește sensurile celor exprimate în alt cod decât codul verbal în planul acțiunii descrise de autor: funcțiile tăcerii, intenționalitatea, realizarea în cadrul dialogului, factorii declanșatori. Putem accepta caracterizarea unei laturi a personajului principal prin visare și meditație (deși greu de distins în cadrul reflexivității), totuși cei doi termeni nu pot fi puși, logic, în raport de determinare atributivă unul față de altul. Romanul sadovenian este un teren propice pentru o complexă tratare a tăcerii ca formă de exprimare, cît și pentru modul în care este ea tradusă literar.

Pornind tot de la un exemplu din creația lui Sadoveanu, un amplu studiu de Carmen Vlad, *Sensuri și funcții ale persoanei întâi în textul narativ: Hanu Aneufel*, prefigurează o monografie asupra subiectului. După implicațiile titlului, se face întâi referirea la categoria persoanei și teoria narativă, apoi la sensurile termenului povestire. În cadrul povestirii, se disting următoarele niveluri: a) extradiegetic (al actului narativ primar), b) diegetic (al evenimentelor relatate prin acest act narativ), c) metadiegetic (al „povestirii în povestire”) (p. 110). Autoarea constată că nivelul convenției naratoriale (N_1) are în *Hanu Aneufel* mărci explicite în patru fraze, al căror agent performativ este eul naratorial (EU_1). Enunțul inițial marchează și tranziția la cel de al doilea nivel, după cum conține un semn al celui de al treilea, avînd deci o valoare iconic-emblematică. La același nivel N_1 am plasa încă o frază: [Hanul] Avea niște ziduri groase de ici pînă colo și niște porți ferecate cum n-am văzut în zilele mele (*Hanu Aneufel*). Aplicînd metoda autoarei, constatăm prezența persoanei I prin verb (forma explicitată de pronumele personal la singular) și suprimarea verbului la prezent, în plus adverbele deictice care marchează momentul vorbirii.

Rezultat al unei fertile colaborări între cadre didactice cu specialități diferite din cadrul Facultății de Filologie, volumul se remarcă printr-o ținută științifică elevată.

Noiembrie 1986

Felicia Șerban
Institutul de Lingvistică și Istorie Literară
Cluj-Napoca, str. E. Racoviță, 21

MIORIȚA ULRICHI, *Thetisch und kategorisch. Funktionen der Anordnung von Satzkonstituenten am Beispiel des Rumänischen und anderer Sprachen*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1985, 311 p.

Lucrarea pe care o prezentăm este o cercetare ce va rămîne ca punct de referință între studiile privitoare la limba română, în primul rînd pentru faptul că este prima de acest gen aplicată la limba noastră, iar în al doilea rînd pentru că este scrisă într-o limbă de largă circulație și a apărut într-o serie prestigioasă, „Romanica Monacensia”, editată de doi iluștri profesori ai Universității din München. Autoarea cărții, membră a Institutului de Romanistică al acestei universități, dovedește o formație lingvistică largă, extinsă nu numai la romanistică, ci și la unele domenii adiacente.

Obiectul lucrării îl constituie structurile informaționale ale propozițiilor simple și efectele acestora asupra ordinii constituenților propoziționali. Metoda aplicată se bazează pe teoria pusă în circulație de Școala lingvistică de la Praga, prin W. Mathesius, care concepe binar structura unei propoziții, considerînd că este formată dintr-un termen cunoscut (tema) și unul care aduce o informație nouă despre acesta (rema). Teoria este prezentată amănunțit și critic, autoarea exprimîndu-și apoi punctul de vedere propriu, prin dezvoltarea, pe baza unui material lingvistic din diferite limbi (japoneză, franceză, rusă, bulgară, maghiară etc.), a unui model dihotomic: *thetisch — kategorisch*. Cea mai mare parte a lucrării este o aplicare a acestui model la limba română, încît, din acest punct de vedere, se alătură lucrărilor similare consacrate celorlalte limbi romanice.

În ce constă acest model dihotomic: *thetisch — kategorisch*? Fiînd neobișnuite pentru limba română înseși asemenea cercetări, termenii dihotomiei nu au echivalente românești și nici M. Ulrich nu încearcă să le dea. Atît termenii cît și concepția, arată autoarea, ne duc la Anton Marty, ale cărui lucrări au apărut între anii 1884 și 1897. Concepția acestuia se bazează, ca și aceea de mai tîrziu (1929) a lui W. Mathesius, pe structurarea binară a judecății logice, și deci și a propoziției lingvistice. Deosebirea între cele două teorii constă în faptul că, pe cînd Mathesius consideră că orice enunț este binar, Marty arată că există și enunțuri monomembre, nu numai bimembre. Acestea din urmă sînt numite *kategorisch*, iar primele *thetisch*. Aplicîndu-le la nivelele limbii, M. Ulrich consideră *thetisch* enunțurile monomembre, și *kategorisch* cele bimembre (*temă + remă*).

Argumentele autoarei pentru extinderea la nivelul limbii a unor asemenea categorii proprii judecății logice sînt convingătoare. Unul din motive este acela că dihotomia *thetisch — kategorisch* reprezintă una dintre manifestările universalilor din limbă. *Thetisch* ar fi structurile

care nu au temă și remă, cum sînt propozițiile existențiale (*există oameni*), nepersonale (*plouă, mi-e frig*). Un enunț *thetic* (noi o să-i spunem *tetic*) redă un fapt ca atare, ca un întreg, de aceea este monomembru. Un enunț *categoric* (echivalentul nostru pentru *kategorisch*) redă o afirmație despre un actant, de aceea este bimembru, compus din *temă* (= actant) și *remă* (= predicat). O construcție ca *es regnet* („plouă”), deși la nivel gramatical are doi constituenți, la nivelul semnificației are un singur membru; în același mod, în română *e cald, mi-e foame* sînt considerate, structural, monomembre. Capitolul este dedicat dezvoltării acestei teorii (100 de pagini), pe care apoi o aplică la limba română în capitolele 3 (108 pagini) și 4 (78 de pagini).

Din perspectiva postulatelor formulate în partea teoretică, se examinează în limba română ordinea membrilor propoziției, în măsura în care această ordine se află în corelație cu structura informațională a propoziției. De aceea, nu se au în vedere aspectele *topicii* în toate tipurile de propoziții, ci numai în limitele propozițiilor simple, principale, enunțative (vezi p. 10). Topica interogativelor, a optativelor sau a imperativelor este mai simplă și se poate mai ușor descrie după modelul celor enunțative. În interiorul propozițiilor principale simple este cercetată ordinea părților exprimate printr-un verb (*remă*) și un actant nominal (*temă*).

Unul din rezultatele cercetării este constatarea că opoziția *tetic* — *categoric* este redată în română prin poziția subiectului față de verb: *ordinea VS (respectiv VSO) reflectă o structură informațională tetică, iar ordinea SV (respectiv SVO) o structură binară categorică*. Fiecare structură este cercetată pe rînd, stabilindu-se tipurile specifice, ilustrate cu exemple bine alese.

O altă constatare este că în română structura categorică preferată este cea în care tema ocupă locul dinaintea verbului, chiar dacă înaintea temei (subiectului) stă un adverb. În ceea ce privește ordinea inversă, româna acceptă numai un actant înaintea verbului. Propoziții cu doi actanți sînt foarte rare. În corpusul de 5000 de cazuri supuse cercetării, numai 7 propoziții au doi actanți înaintea verbului (vezi p. 118).

De o însemnătate deosebită sînt constatările făcute cu privire la marcarea obiectului direct și indirect prin actanți pronominali și stabilirea poziției lor în topica propoziției. Astfel își găsește explicația inversiunea subiectului după actanți cu obiect, după adverbe, după verbe dicendi etc. În continuarea acestor tipuri de structuri categorice, se face o clasificare a structurilor *tetice*: expresii fără actanți, expresii cu un actant sau doi, tipul *iată, uite, na*, tipul *mi-e foame*, tipul nepersonal, tipul de propoziții existențiale etc.

În ultimul capitol sînt abordate, de asemenea, o serie de probleme ale ordinii constituenților propoziționali, pentru prima dată puse într-un astfel de model, coerent demonstrat. Astfel sînt: ordinea VS — necondiționată *tetic* —, dislocarea de dreapta a subiectului nominal, prezența sau absența pronomelor personale cu funcție de subiect, funcțiile și trăsăturile formale ale inversiunii etc.

Nu a fost posibilă expunerea aici a tuturor aspectelor luate în discuție, de aceea am atras atenția doar asupra celor care sînt mai puțin obișnuite în lingvistica românească. Dacă alte limbi romanice dispun de mai mult timp de o asemenea cercetare, prin strădania Mioriței Ulrich și limba română dispune acum de o monografie, realizată cu competență și care interesează pe specialiștii din domeniul limbii române și al oricăror altor domenii ale lingvisticii actuale.

Noiembrie 1986

C. Săteanu
Universitatea din Cluj-Napoca
Facultatea de Filologie
Str. Horea, 31

P. SGALL (Ed.), *Contributions to Functional Syntax, Semantics, and Language Comprehension*, Praha, Academia, 1984, 370 p.

FUNCȚIONALISMUL praghez (cu toate evoluțiile ulterioare ale unor „ramuri” sau „curențe” ale sale) este destul de bine cunoscut în lumea întreagă. În anii de după cel de al doilea război mondial, reprezentanții acestui curent au început să se apropie (pe plan teoretic) de celelalte ramuri ale structuralismului postsaussurean, deși, uneori, aceste curențe „poststructuraliste” au fost destul de independente de linia pornită de lingvistul genevez. Lingviștii mai tineri, aflați sub conducerea (sau influența teoretică) a profesorului P. Sgall, s-au apropiat de generativism, cu toate excrescențele sale diverse¹.

1. O discuție interesantă și deschizătoare de perspective este cea despre noțiunea „tipul de L” (Sgall, *On the Notion „Type of Language”*; Ilajicova, *Topic and Focus*), în care se încearcă o interpretare generativistă a conceptelor tipologice „clasice”; mai ales Sgall subliniază p o l i s e m a n t i s m u l termenului: în principal ‘tip semantic’ și/sau ‘tip morfologic’ de L. Cei doi autori nu evită nici aspectele semantice ale unei tipologii.

2. O abordare inversă (**generativismul văzut prin prisma funcționalismului**) apare în Sgall, *Syntax, Meaning, and Reference*; Materna, Sgall, *Optional Participants in a Semantic Interpretation*; Hájicova, *On Presupposition and Allegation*; Hájicova, Panevova, Valeney (*Case*) *Frames of Verbs* etc. Precumpănește în aceste studii abordarea „interpretivistă” din teoria gramaticilor generative, dar punctul de vedere „funcționalist” pare să aducă majoritatea corecțiilor necesare.

De subliniat în acest context perspectivele deschise de interpretarea funcționalistă: aplicabilitatea la cercelările de inteligență artificială și de traducere automată; după clanurile romantice de acum peste două decenii (când Y. Bar-Hillel ridica problema criteriilor FAHQQT² ale traducerii automate), cercetătorii actuali își propun sarcini mai modeste: realizarea unor traduceri „utilizabile” în practică.

3. Nu sînt lipsite de interes articolele și studiile consacrate unor analize concrete (mai ales a limbii cehe, dar și engleze și ruse etc.); autorii lor ilustrează sistematic și nonfragmentar teoriile prezentate în prima secțiune a lucrării.

4. Dovedesc o înțelegere largă a noțiunii de „cercetare aplicativă” autorii studiilor care vizează utilizarea în scopul elaborării unor sisteme automate de prelucrare a informațiilor a unor segmente de limbi naturale (Hájicova, Sgall, *Text-and-Inference Based Answering of Questions*; Kirschner, *On a Dependency Analysis of English for Automatic Translation* etc.). Aceste lucrări au în vedere aplicarea imediată pe calculator a rezultatelor lor. Cercelările menționate depășesc cadrul așa-zisei „lingvistici matematici”, în sensul că abordează relațiile calitative ale diferitelor compartimente ale limbilor naturale (dar vezi și *supra*, 2.)

5. În mai multe articole din volumul prezentat se discută unele probleme ale lingvisticii textului (într-o legătură destul de strînsă cu principalele teze ale funcționalismului praghez (clasic și/sau modern)). Perspectiva comunicativă a acestor cercetări precumpănește asupra celor poetice: aceasta deosebește respectivele lucrări de studiile textologice europene (vest-germane, olandeze, dar și românești). O abordare psiho- și neurolingvistică a respectivelor categorii ar putea duce la rezultate și mai interesante.

★

În mod deliberat nu am intrat în analiza concretă a conținutului articolelor cuprinse în volumul redactat de P. Sgall, pentru a invita și alți lingviști la o confruntare critică a acestor încercări și la depășirea unor limitări (inerente).

Întîlnirile (interdisciplinare și intermetodice) prezente în acest volum sînt extrem de interesante și promițătoare; verificarea lor pe terenul altor limbi ar fi interesantă.

NOTE

¹ Să nu uităm că generativismul, în afara faptului că a dat naștere unor curente „neortodoxe”: gramatica cazului, interpretivismul etc., la hotarele altor ȘTINȚE (și obiecte de cercetare), a dus la constituirea unor noi forme de sociolingvistică, antropolingvistică, psiholingvistică etc.

² Y. Bar-Hillel cerea să se realizeze FAHQQT (Fully Automatic High Quality Translation: ‘Traducere de calitate superioară, complet automată’), ceea ce — am arătat cu Erica Nistor — nu era, pentru acele timpuri, o sarcină realizabilă.

Octombrie 1986

P. Schweiger
Universitatea din Cluj-Napoca
Facultatea de Filologie
Str. Horea, 31

MOLNÁR, N., *The Calques of Greek Origin in the Most Ancient Old Slavic Gospel Texts. A Theoretical Examination of Calque Phenomena in the Texts of the Archaic Old Slavic Gospel Codices*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1985, 347 p.

Problema calcurilor trebuie reluată în lumina rezultatelor: a) cercetării istorice tradiționale și b) cercetării sincronice moderne, ceea ce va duce la o sinteză teoretică a celor două curente. Cartea lui Molnár poate fi o premisă a unei asemenea tentative.

1. Nu este lipsită de interes ipoteza lui MN, după care Chiril ar fi putut utiliza ca limbă-sursă (LS) a traducerilor sale și latina (*Vulgata*, dar și alte traduceri ulterioare), alături de greacă (vezi p. 25), deoarece s-a demonstrat (K. Horálek, I. Pogorelov) o puternică influență latină asupra topicii traducerilor acestuia (vezi p. 18—19). Aproximarea dintre influențele LS asupra limbii-țintă (LT) în traducere și situația în diferitele „lingua franca” (LF), presupusă de MN (p. 36), este puțin convingătoare, fiind vorba de forme cu totul diferite de bilingvism, ca să nu vorbim de deosebirile de statut socio-cultural: în plus, în cazul LS → LT

avem a face cu situații individuale (un traducător transformă t (I.D) în t (I.T)), în timp ce în cazul I.F. avem manifestări colective față de L_1 (de regulă, maternă) și L_2 (de regulă, străină, care se bucură de un prestigiu sociocultural și/sau politic deosebit față de L_1). Reluarea ideii (lui Unbegaun) că totdeauna calea presupune un bilingvism (vezi p. 42) ar fi trebuit să ducă la distingerea diferitelor forme de bilingvism.

2. MN reia unele clasificări ale t sursă (p. 15), care sînt interesante și informative: la fel de interesante sînt informațiile cu privire la I.T (care — să nu uităm — nu exista decît ca o ficțiune, datorită segmentării sale (reale) dialectale). Dar, pe de altă parte, ia puțin în considerare influențele de substrat fie asupra „dialectelor” slave, fie asupra întregului ansamblu al „limbii slave”. De asemenea, este aproape numai menționată influența „bulgarismelor de vest” (cu grecismele și alte elemente de substrat balcanic specifice) asupra „moravismelor” etc. (vezi p. 29—30, 30—31, 100), fără a analiza diferențele și cauzele lor (vezi și *infra*, 3—4).

MN acceptă ipoteza lui Miklosich, că ar fi existat — în perioada activității lui Chiril și Metodiu — o tendință unificatoare în L. europene, care ar fi dus la un „neoeuropeanism” (p. 35)².

3. Autorul ne oferă o discuție destul de amănunțită a noțiunii de *cale* (*e*), încercînd să sistematizeze și delinițiile anterioare (vezi p. 35—73 etc.): ideea este că *e* este o reproducere exactă a părților unei entități (complexe) din I.S în I.T (vezi p. 35). Uneori sensurile, pe care MN le acordă termenului, sînt puțin compatibile: (i) ‘împrumut de înțeles’ și (ii) ‘împrumut prin derivare’ (vezi p. 37)³. Unele din clasificările în interiorul categoriei *e* sînt greoaie și lipsite de suficient material ilustrativ convingător (vezi p. 39—41).

Din păcate, unele aserțiuni teoretice par mai puțin justificate (justificabile): „Ar fi foarte instructiv să examinăm calcurile și ca modele ale actelor de vorbire” (p. 56)⁴.

Deși interesante, analizele modificărilor semantice (vezi *Žitn*: *Život* ‘viață’: ‘animal’ (p. 27), *voda*: *potop* ‘apă’: ‘potop’ (p. 27)), nu sînt totdeauna consecvente sau, cel puțin, judicioase: *vselenaja*: rom. *lume* (p. 115—116); or, forma românească este *t r a d u c e r e a* și nu *e* forme slave.

4. Interesantă și meritorie este încercarea lui MN de a analiza și formele românești corespunzătoare *e* slave: din păcate, destul de multe din aceste analize nu sînt adecvate: confundă *Infinitivul lung* cu *substantivele deverbative* (vezi, de ex., p. 71), nu deosebește situația diferită din vechea slavă și română în cazul *privativelor* (cărora în română — de regulă — le corespund forme lipsite de sensul de *privativitate*): *bezdnā*: rom. *adînc*, *beznā* (p. 73—74)⁵, *bezumie*: rom. *nebunie* (p. 80—81)⁶ etc. Pe de altă parte, nu observă că rom. *făfarnic*, corespunzător vechiului slav *liceměrъ*, nu mai este *e* și că este puțin probabil să fie în vreun fel legat de magh. *képmutató*⁷. Este îndoielnic statutul de *e* al vechiului slav *znati* față de gr. *γῦνωσκω*; cei doi termeni sînt, mai degrabă, derivați dintr-un radical i.-e. comun (vezi și rom. *cunoaște* < lat. *cognoscere*). Corespondența sl. *zn-*, gr. *γν-*, lat. *gn-* este bine cunoscută.

Am mai menționat (vezi *supra*, I.) rolul *substratului*; este, mai degrabă, acceptabilă ideea că unele forme românești, considerate de MN *e*, sînt — în realitate — reflexe ale unui strat balcanic.

5. Cartea lui MN, deși nelipsită de unele lacune regretabile, este o sursă bogată de informații teoretice și exemple; unele justificări socio- și psiholingvistice nu ar fi redundante. De asemenea, o mai consecventă comparare a axelor sincronice cu cele diacronice ar aduce un plus de fundamentare teoretică.

N O T E

¹ Dubletele de care vorbește MN: *misa*: *b'judo* ‘farfurie’, *bukovi*: *kbnigy* ‘scrieri’, *ladii*: *korabl* ‘corabic’ (p. 29) ar putea fi explicate prin aceste influențe.

² Problema ‘lipsei tendinței de a crea cuvinte compuse’ în limbile slave (p. 37) ar merita o analiză socio- și psiholingvistică, care nu-și poate găsi locul aici.

³ Este util de amintit că (la p. 48) se prezintă schema interesantă (dar în mod incomplet) a calcurilor, după I. Rîzescu; dar vezi și schema: a) calc, b) *e* structural real, c) semie, d) calcoïd, e) *e* semantic, f) *e* frazeologic, g) *e* sintactic (morfolologic) și h) *e* fenomenologic (p. 64—66). Dar nu este clar în ce măsură *avlenie* ‘fenomen’ ar fi un *e*.

⁴ “It would be very instructive to examine calques as models of speech acts, too”.

⁵ Care în română nu mai este un *privativ*.

⁶ Rom. *bun* nu îl traduce pe vechiul slav *um* ‘minte’.

⁷ Nu este clar, de asemenea, cum ar fi rom. *foșor* (< *foaie*, pl. *foi*) *e* după vechiul slav *gor'nica* (vezi p. 137—138) etc.

Noiembrie 1986

P. Schweiger
Universitatea din Cluj-Napoca
Facultatea de Filologie
Str. Horea, 31

Elaborată în cadrul Institutului de Limbă Rusă (al Academiei U.R.S.S.) și apărută sub redacția cunoscutului lingvist sovietic V. V. Ivanov, cartea de față tratează, în plan global, pentru prima dată în lingvistica rusă și sovietică, problema imbinării fonemelor și a încărcăturii lor funcționale. Autoarea evidențiază, de asemenea, imbinările fonematice posibile în sistemul fonologic al limbii ruse, condițiile în care acestea sînt sau nu sînt posibile, faptele care determină gradul de încărcătură funcțională în diferite opoziții fonologice. Toate acestea sînt întărite de un foarte bogat și variat material ilustrativ.

Descrierea fonemelor limbii ruse literare contemporane se face avîndu-se în vedere următoarele aspecte : a) capacitatea distinctivă a unităților fonologice ; b) posibilitățile și limitele de imbinare a fonemelor pe plan sintagmatic ; c) gradul de încărcătură funcțională a fonemelor în opozițiile fonematice. Autoarea are în vedere deci atît fonologia paradigmatică (opoziția), cît și cea sintagmatică (imbinarea).

Trebuie remarcat neapărat faptul că, în studiile anterioare de fonetică-fonologică, descrierea relațiilor sintagmatice ale unităților sistemului sonor al limbii ruse s-a făcut doar la nivelul realizării unităților fonologice, adică la nivelul alofonelor unora sau altora dintre foneme și nu la nivelul fonologiei propriu-zis, mai exact spus la nivelul imbinării fonemelor luate ca entități abstracte ale sistemului, cum procedează Svetlana Nikolaevna Dmitrenko în acest valoros studiu. Acest fapt este deosebit de important, deoarece imbinarea fonemelor și imbinarea alofonelor poate fi în mod substanțial diferită în fonologie.

Actuala descriere a sistemului fonologic al limbii ruse, înfăptuită pe plan sintagmatic la nivel fonematic, completează datele imbinărilor unităților sonore la nivelul realizării sistemului fonologic, care, pentru prima dată, se găsesc tratate amănunțit și diferențiat în *Russkaja Grammatica* (1980).

Modul de descriere și de analiză a unui material fonologic concret poate fi aplicat cu succes și la alte limbi. De aceea crește interesul manifestat pentru această carte și din partea fonologilor din alte țări.

Deși Svetlana Dmitrenko aparține ca formație Școlii Fonologice de la Moscova, ea încearcă corectarea unor teze ale acestei școli. Mai concret, în *Fonetika sovremennogo russkogo literaturnogo jazyka* (1956), carte de referință, R. I. Avanesov recunoaște drept foneme numai pe acelea care apar în așa-numita poziție tare (forte), pe cînd în această carte se lărgeste aria de cuprindere, afirmîndu-se că și fonemele din așa-numita poziție slabă, deși nu au o încărcătură fonematică și o putere de distingere la fel ca cele din pozițiile tari, trebuie considerate foneme, argumentîndu-se prin faptul că aceste foneme slabe contribuie de asemenea la diferențierea sensurilor cuvintelor . V. V. Ivanov, chiar dacă nu acceptă imediat acest punct de vedere, recomandă (în cuvîntul introductiv, p. 3—4) ca el să fie luat în considerare și supus discuției specialiștilor.

Cartea recenzată cuprinde trei capitole. În capitolul I, *Fonemele limbii ruse literare contemporane. Componența și sistemul fonemelor* (p. 7—35), autoarea emite bazele teoretice ale noului său punct de vedere în fonologia rusească : noțiunea de fonem, pozițiile, fonemele tari și slabe, variantele fonemelor tari și slabe, transcrierea fonologică, trăsăturile fonemelor, componența și sistemul fonemelor (vocale și consoane). De menționat că toate aceste determinări au la bază concepția potrivit căreia fonemul este „o unitate sonoră a limbii” cu proprietăți constitutive și funcții distinctivă. Fonemul, ca în majoritatea lucrărilor de fonetică-fonologică, este analizat pe baza trăsăturilor concrete, fiziologico-acustice, ca : sonor, surd, africat, oclusiv, dur, moale, dental, alveolar ș.a.m.d.

Capitolul al II-lea, *Imbinarea fonemelor în limba rusă* (p. 36—118), scoate în evidență toate tipurile posibile de imbinare a vocalelor și consoanelor din limba rusă, în limitele morfemelor, la joncțiunea acestora etc. : VV, CV, VC, C'V, CC', C'C', CCC, CCCC cu diferitele poziții, caractere și variante, tinzîndu-se spre o cercetare exhaustivă a problemei în discuție, totul fiind ilustrat prin exemple edificatoare.

Spre deosebire de alți autori, care au scris despre imbinarea vocalelor și a consoanelor din limba rusă (și care au avut în vedere fie sunetele, fie grafemele), autoarea de față descrie și analizează toate tipurile de imbinări ale unităților sonore la nivelul fonemelor, evidențînd specificul tuturor acestor tipuri de imbinare.

În capitolul al III-lea, *Încărcătura funcțională a fonemelor în opozițiile fonologice din limba rusă contemporană* (p. 119—199), autoarea își propune și reușește să redea încărcătura funcțională a fonemelor vocale și consoane în opozițiile formate de fiecare fonem în parte în relație cu oricare alt fonem din sistemul fonologic al limbii ruse. Se are în vedere și aici structura morfematică a cuvintelor, joncțiunea morfemelor etc.

Prin funcție distinctivă — spune autoarea — trebuie să înțelegem capacitatea fonemului de a diferenția aspectele sonore ale cuvintelor (sau ale formelor acestora). Această funcție se

determină prin existența unei *perechi distinctive*, adică a unei perechi de cuvinte care se deosebesc printr-un singur fonem, de tipul *lac — loc* din limba română.

În ce privește încărcătura funcțională a cuvintelor, autoarea pune în discuție opiniile lui A. Martinet expuse în *Économie des changements phonétiques. Traité de phonologie diachronique* (Berna, 1955) și ale lingviștilor ruși L. R. Zinder, T. P. Lomtev, V. V. Ivanov (conținute în diferitele lor cărți, studii și articole), raliindu-se, în cele din urmă, părerii lui V. V. Ivanov expuse în cartea sa *Istoričeskaja fonologija russkogo jazyka* (1968), conform căreia „perechile minimale pot fi utilizate în calitate de procedeu de cercetare în analiza încărcăturii funcționale a opozițiilor fonologice și [...] prezența sau absența unor perechi minimale în limbă poate fi considerată logică” (p. 45—46).

În continuarea studiului este analizat gradul de încărcătură funcțională la *vocale* (p. 127—133) și la *consoane* (p. 134—198).

În această carte Svetlana Dmitrenko a depus o muncă impresionantă pentru găsirea tuturor imbinărilor și opozițiilor fonematice posibile în sistemul fonologic al limbii ruse, fapt ilustrat și prin indicele de *imbinări* (p. 202—216) și prin cel de *opoziții* (p. 217—231).

Semnalăm această carte, cu multe implicații în cercetările de fonetică-fonologie, tuturor celor care au preocupări în acest domeniu, ea remarcându-se prin considerații teoretico-aplicative care tind să dezvolte teze ale Școlii Fonologice de la Moscova.

• Octombrie 1986

I. T. Stan
Universitatea din Cluj-Napoca
Facultatea de Filologie
Str. Ilorca, 31

AL IV-LEA SIMPOZION NAȚIONAL DE DIALECTOLOGIE

După manifestările științifice similare de la Cluj-Napoca (1980), Timișoara (1982), Iași (1984), ale căror volume de comunicare tipărite sau multigrafiate (*Materiale și cercetări dialectale*. II. Cluj-Napoca, 1983; *Studii de dialectologie*, Timișoara, 1984; „Anuar de lingvistică și istorie literară”, tomul XXX, 1985, A. *Lingvistică*, Iași) se remarcă prin valoarea contribuțiilor aduse la dezvoltarea cercetărilor dialectale, cel de Al IV-lea Simpozion Național de Dialectologie și-a desfășurat lucrările la Sibiu, între 31 octombrie și 1 noiembrie 1986, în organizarea Societății de Științe Filologice din România, a Universității din București, Facultatea de Filologie, cu participarea mai multor instituții din județul Sibiu.

Alegerea Sibiului ca loc de întâlnire a filologilor preocupați de studiul graiurilor populare a fost prilejuită de sărbătorirea a 125 de ani de la înființarea ASTREI. O sesiune de comunicare (cu peste 20 de titluri înscrise în program) „125 de ani de la înființarea ASTREI”, care a avut loc în prima zi, concomitent cu lucrările simpozionului de dialectologie, a marcat această aniversare.

În ședința inaugurală, ținută în sala festivă a bibliotecii ASTRA, au fost audiate alocuțiunile de salut ale reprezentanților organizatorilor sibieni și cuvintul de deschidere al prof. univ. Boris Cazacu, membru corespondent al Academiei, președintele S.S.F. din România.

La simpozion au participat cu comunicări cadre didactice universitare (34), cercetători științifici (31), profesori din învățământul liceal și gimnazial (9), din București (30), Cluj-Napoca (13), Iași (8), Timișoara (9), Craiova (4), Sibiu (5), Baia-Mare (3), Reșița (1), Arad (1) și un auditoriu competent, alcătuit din profesori de limba română și oameni de cultură din Sibiu.

Lucrările propriu-zise au fost precedate de o masă rotundă pe tema *Locul dialectologiei între celelalte discipline lingvistice și umanistice: rolul ei în formația profesorului de limba română*, prezidată de prof. univ. Boris Cazacu. În intervențiile participanților (17 din cele 19 programate), adevărate comunicări în plen pe tema dată, s-a subliniat complexitatea fenomenului dialectal, relevându-se unele probleme actuale ale cercetării și predării dialectologiei (Boris Cazacu). Bazele pe o viziune interdisciplinară, cele mai multe comunicări au tratat aspecte ale raporturilor dialectologiei cu alte discipline: istoria limbii (Liliana Ionescu-Ruxândoiu), psiholingvistica și sociolingvistica (Tatiana Slama-Cazacu), filologia (Gh. Mihăilă), toponimia (M. Homorodean), stilistica (Șt. Munteanu, St. Dumitrăcel), etnografia (I. Vlăduțiu), folclorul (Pavel Ruxândoiu). S-au făcut aprecieri asupra stadiilor și perspectivelor unor lucrări de importanță majoră pentru studiul graiurilor românești în context general european: atlasul limbilor Europei (V. Arvinte), atlasul mediteranean (Marius Sala), noile atlase lingvistice pe regiuni (Petru Neiescu) și s-au analizat, din perspectiva actuală, rezultatele și limitele dialectologiei structurale și transformaționale (Ism. Vasiliu). În celelalte intervenții s-au urmărit probleme de dialectologie în operele lui B. P. Hasdeu (Gr. Brâncuș), în activitatea ASTREI (Victor V. Grecu), aspecte ale cercetării limbajelor profesionale (Gh. Pop), rolul cunoștințelor de dialectologie în formarea profesorului de limba română (Mariana Bara).

În continuare, comunicările s-au grupat în 3 secții: 1. *dialectologie română nord și sud-dunăreană*, cu două subsecții, 2. *limbă literară și grai* (cu aplicații în învățământ), 3. *dialectologie romanică, maghiară, germană, slavă*.

Firește, timpul n-a permis ca unele dintre comunicările programate în secții, care prezentau un interes mai larg, să fie prezentate în plen. De un real folos însă pentru orientarea participanților s-a dovedit, ca și la simpozionul precedent, broșura multiplicată cuprinzând *rezumatele comunicărilor*.

În ansamblu, temele abordate în secții reflectă varietatea preocupărilor actuale ale dialectologilor din România pentru cercetarea graiurilor populare. Domeniul foneticii graiurilor a fost reprezentat de câteva comunicări despre: sincopa în graiurile dacoromâne (Ion A. Florea), consoanele „moi” în graiurile muntenești (Bogdan Marinescu), variația pronunțării limbii literare în funcție de factorii dialectali (Ion Calotă), norma supradialectală controversată a „anticipării elementului palatal” în *ptine, ctine* etc. (V. Iancu), secvența *-io* — în antroponime românești și pronunțarea unor neologisme (Ion-Horia Birleanu).

În domeniul morfologiei s-au făcut aprecieri asupra dinamicii sistemului morfologic într-un grai maramureșean (Gh. Radu), s-a semnalat prezența a numeroase substantive cu gen dublu în graiurile din nordul Moldovei (I. Nuță), s-a discutat situația pronumelui și adjectivului nehotărît *una-atta* în zona Bran (Magdalena Vulpe). Verbul a oferit subiecte pentru mai multe

comunicări : forme de conjugarea I *seria(re)* 'serie(re)' (Șt. Giosu), forme interesante din flexiunea verbală în graiul de pe Valea Crișului Alb (Viorica Goicu), forme variabile de conjunctiv perfect în nord-vestul Banatului (I. Faiciuc), condiționalul cu *a brca* (Cristina Călărașu), valori modale ale imperfectului (Maria Marin).

Au fost abordate variate aspecte ale lexicului graiurilor dacoromâne : conservarea unor elemente arhaice moștenite din latină în sudul țării (T. Teaha), semnificația ariilor regionale ale unor elemente autohtone (Șt. Dumistrăcel), cuvinte de origine preromană și latină în context românesc (M. Homorodean), situația unor unități sintagmatice în terminologia minieră din Maramureș (Gh. Pop), termeni care denumesc diferite forme de relief în Transilvania și Banat (D. Loșonți, Rodica Suflețel), cuvinte comune Banatului de sud și nord-vestului Olteniei (Radu Sp. Popescu), termeni pentru 'pellic' în Oltenia (Radu Scoroițu), etimologia lui *tindală* — *tindăli* (C. Săteanu), derivate cu sufixe în Muntenia (Iulia Mărgărit).

Într-o viziune modernă au fost studiate acele lingvistice inițiatore în graiul din Mărginimea Sibiului (Margareta Magda), caracteristicile sintactice ale dialogului imaginar (Marica Pietreanu). S-au delimitat unele funcții expresive ale regionalismelor în operele literare (Șt. Munteanu, V. Gr. Chelaru).

N-au lipsit nici la acest simpozion referirile la dialectele sud-dunărene : lexicul istro-român în conversație (Richard Sirbu), expresii idiomatice la aromânii din București (Mariana Bara), raporturi între dialectele sud-dunărene și graiurile dacoromâne de vest (Nicolae Sarmandu).

Cîteva comunicări au tratat chestiuni speciale, cu implicații teoretice și metodologice privind ALR (Ion Mării), continuitatea formală în evoluția dialectelor române (Dorin Urișescu), dialect popular — dialect literar (Vasile Țara). S-au relevat apoi relații dintre dialectologie și onomastică (Ana și Al. Cristureanu), au fost identificate izoglose dialectale onomastice (Vasile C. Ioniță).

Au mai fost urmărite multiple și complexe relații între limba literară și graiuri : regionalismele muntenesti acceptate de limba literară (Lucreția Mareș), elemente dialectale la Sadoveanu (Gavril Istrale), la scriitorii de limba română din R.S.F. Iugoslavia (Dorin Gămulescu), precum și unele aspecte ale predării și delimitării elementelor regionale (Ileana Nicu-Oproiu, Margareta Chioreanu).

S-au consemnat noi surse pentru dialectologia istorică a limbii române : *Tetraevanghelul de la Sibiu* (Gh. Mihăilă), documente administrative din Transilvania (Ecatarina Țăranu), *Codex Sturdzanus* (Gh. Chivu), vechi însemnări manuscrise (Eugen Pavel), *Elementa linguae* ... (Mircea Zdrenghea).

S-au făcut aprecieri asupra contribuției lui Simeon Mangiucă la cunoașterea unor graiuri bănățene (Doina Babeu), ca și a lui G. Weigand la cercetarea științifică a subdialectului bănățean (V. Frățilă).

Dintr-o perspectivă largă, general europeană, pe baza materialului ALE, a fost elaborată lucrarea privind denumiri pentru „pădure” care au avut inițial sensul 'munte' (V. Arvinte), rezervată pentru a se ține în ședință plenară.

Comunicările despre cercetarea comparativă a formulelor de politețe în română și italiană (Tatiana Slama-Cazacu), despre evoluția dialectală a francezei și românei (Delia Maria Siliște) pot fi considerate pledoarii pentru extinderea studiilor de dialectologie comparată. Aprofundarea comparativismului pînă la cunoașterea valorilor expresive ale unor elemente dialectale poate avea efecte benefice în realizarea unor traduceri cît mai fidele dintr-o limbă în alta, problemă dificilă, analizată în lucrarea despre redarea elementelor dialectale din proza lui Valentin Rasputin în limba română (Mihaela Ceaușescu-Moraru).

Cercetările de dialectologie maghiară din R. S. România (Péntek János), influențe românești asupra graiurilor săsești (Doina Grecu, Elena Viorel, Sigrid Haldenwang, Ute Maurer), aspecte ale nivelării dialectale în graiurile germane din Banat (Peter Kottler), elemente dialectale la Erwis Witslock (Stefan Sienerth), criteriile ale clasificării graiurilor sârbești și croate din R. S. România (V. Vescu), particularități ale graiurilor eche din R. S. România (T. Plecter), aspecte ale lexicului graiurilor lipovenești din R.S. România (A. Ivanov, P. Chirilă), graiurile polone din jud. Suceava (Elena Deboveanu Terpu), lexicul graiurilor slovace din Banat (P. Rozcoș) au constituit alte teme de comunicări și discuții în cadrul simpozionului.

Comunicările au pus în valoare o mare varietate de surse de material dialectal : de la anchete speciale pe teren, texte dialectale, atlase regionale, naționale, la atlasul limbilor Europei, de la texte vechi, tipărite sau manuscrise, la opere literare moderne. Cele mai multe din lucrări au utilizat materialul din ALR și din atlasele pe regiuni (NALR), surse bogate, de mare valoare științifică, altele, cele mai multe, încă în manuscris, a căror tipărire va permite realizarea unor ample lucrări de sinteză asupra graiurilor din R. S. România.

Dacă multelor probleme abordate în comunicările deosebit de interesante și valoroase, de nivel științific ridicat, pe care am încercat să le enunțăm succint mai sus, li se adaugă schimbul util de informații, opinii și metode de cercetare a fenomenului dialectal, realizat atît în timpul discuțiilor de după ședințele din secții, cît și cu ocazia vizitei documentare în localitățile Săliște

și Sibiel, într-un cadru extrem de favorabil, prin grija organizatorilor sibieni, care merită felicitările participanților, se poate conchide că Al IV-lea Simpozion de Dialectologie a fost o manifestare științifică reușită.

Comunicările vor fi publicate. Viitoarea întâlnire a dialectologilor urmează să aibă loc la Craiova.

Noiembrie 1986

I. Faiciuc
Institutul de Lingvistică și Istorie Literară
Cluj-Napoca, str. E. Racoviță, 21

AL IV-LEA SIMPOZION NAȚIONAL DE STILISTICĂ — POETICĂ — SEMIOTICĂ

În zilele de 14 și 15 noiembrie 1986 a avut loc la Cluj-Napoca Al IV-lea Simpozion Național de *Stilistică—Poetică și Semiotică*, organizat și găzduit (ca și edițiile precedente din 1976, 1978 și 1982) de Facultatea de Filologie a Universității clujene în colaborare cu Filiala Cluj-Napoca a Societății de Științe Filologice.

Întrată în tradiția manifestărilor științifice dedicate explorării unor domenii din sfera științelor limbajului, cu întinse și profunde rezonanțe în ultimele decenii ale secolului nostru, simpozionul a reunit patruzeci de participanți cu comunicări (cadre didactice universitare, cercetători și profesori din trei centre universitare ale țării: București, Timișoara și Cluj-Napoca) și un auditoriu numeros, interesat și activ, din care n-au lipsit cercetătorii și studenții filologi clujeni.

Vizînd prioritare conceptele de *text și textualitate*, comunicările au fost prezentate în două secțiuni paralele, una de semiotică, cealaltă de poetică și stilistică, fiecare, la rîndul ei, ocupîndu-se mai întîi de aspecte teoretice, urmate apoi de investigarea unor fenomene particulare sau de preconizarea unor soluții cu caracter aplicativ.

Comunicările pe secțiuni au fost precedate de MASA ROTUNDĂ cu tema *Figuri și text*, inițiată și coordonată de acad. I. Coteanu. Repunerea în discuție din unghiuri noi a unui corpus vechi de fapte, *figurile de stil*, îndelung cercetate în tradiția lingvistică și filologică, constituie, cu fiecare revenire în actualitate, un prilej de surprinzătoare reevaluări prin deschiderea polemicii spre orizonturi adesea nebănuite. Sub semnul unei astfel de atitudini s-a desfășurat masa rotundă care, beneficiînd de intervenția fermă, fără rigiditate, și totdeauna oportună a acad. Ion Coteanu, a angajat într-o dezbaterie vie, fructuoasă și constructivă, numeroși participanți: Mariana Neț, M. Mihalevschi, Oana Sălîșteanu, P. Miclău, M. Papahagi, Elena Dragoș, Al. Boboc, M. Borcilă, Smaranda Vultur, Felicia Șerban, Al. Ciomoș, Mihaela Manceaș, E. Câmpeanu, Szabó Z., Rodica Marian, Carmen Vlad. Au fost relevate aspecte precum: funcțiile figurii în text și presiunea contextului etnosociocultural în realizarea și valorificarea anumitor figuri; valoarea figurilor în circuitul text—lume, lume—text; natura și ponderea diverselor figuri în limbajul poeziei actuale. S-a mai sugerat, de asemenea, oportunitatea unor cercetări menite să găsească soluții adecvate, în etapa actuală, pentru abordarea figurilor pornind de la semnificația globală a textului, abordare total diferită de cea tradițională, cînd figura era considerată o (micro-)structură, o secvență verbală identificabilă în dimensiunea fizică, spațială sau temporală, a textului.

Secțiunea de SEMIOTICĂ TEORETICĂ a reunit, în cadrul tematic convergent al fenomenelor textual-discursive, o varietate de puncte de vedere posibile în investigarea unuia și aceluiași obiect de cercetare, textul. Caracterul *multidisciplinar* al domeniului semiotic a rezultat din prezentarea unor contribuții, focalizate asupra textului, a discursului, ilustrînd perspectiva *filozofică* (Al. Boboc și I. Irimie) sau pe cea *retorică* (Mariana Tușescu, Mariana Neț, Elena Dragoș și Anđi Ștefan), o perspectivă *lingvistică modernă* mai severă (Em. Vasiliu, Ionel Pop) sau una mai laxă, contaminată de elemente ale *teoriei culturii* (Carmen Vlad) și, în fine, o perspectivă *psiholingvistică* (C. Iliane).

La SEMIOTICĂ APLICATĂ un număr mare de lucrări au fost consacrate sondării aspectului „viu”, mobil, al vorbirii (dublata adesea de un corelat gestual), fie în situații de comunicare ce au la bază și un cod estetic, precum în *teatru* (Maria Vodă-Căpușan, Doina Modola, M. Em. Morariu), fie în alte tipuri de comunicare instituite printr-un protocol, ca în *interviu* (Carmen Apostolescu și D. Șeuleanu), fie în *dialogul „prozaic”*, cotidian, neprotocolar (Liana Pop). Prezentarea contribuției aduse de teoria textului la reorientarea problematicii *traducerii* (P. Forna) a fost dublată de demonstrații practice, urmărind cazuri particulare de transpunere a unor texte din alte limbi (Felicia Șerban) sau a unor terminologii (P. Dumitrașcu) în cultura

românească. Au mai fost cercetate aspecte particulare ale textului poetic (N. Goga), ale celui ironic (Rodica Zafiu), ale discursului indirect liber (Șt. Oltean) și ale textului descriptiv (C. Săteanu).

În cadrul secțiunii de POETICĂ TEORETICĂ au fost prezentate un număr de 8 comunicări, vizînd atît statutul actual și problemele reconstrucției acestei discipline, cit și unele din aspectele și conceptele ei fundamentale. La nivelul cel mai general s-a propus, astfel, o integrare sistematică a conceptelor principale ale retoricii într-o teorie comprehensivă a textului (acad. I. Coteanu), precum și o extindere a întemeierii teoretice care să circumscrie genul proximal al modurilor textuale culturale prin noțiunea de 'poesis discursiv' (M. Borcilă). În perspectiva unei asemenea deschideri, au fost schițate, pe de o parte, premisele unei teorii a istoriei stilului literar (Szabó Zoltán), iar pe de altă parte s-au dezbătut relațiile dintre categoriile 'fantasticului' și 'narației' (Paul Miclău) sau cele dintre conceptele de 'convenție' și 'devenire semantică' în textul poetic (Carmen Apostolescu). Au fost discutate, de asemenea, aspecte privind o posibilă reintegrare a unor ipostaze ale criticii moderne (Rodica Baconsky) sau referitoare la funcția hermeneutică a stilemelor textualizate (Józsa Mária) și s-a propus o circumscriere a subdomeniului onomasticii literare (Al. Cristureanu).

În secțiunea de POETICĂ APLICATĂ au fost prezentate 10 comunicări, începînd cu două analize comprehensive ale unor texte lirice (B. Cazacu asupra lui Topîrcăanu, G. I. Tohăneanu asupra lui Blaga). Au fost propuse abordări sintelice asupra unor genuri textuale — vizînd, de exemplu, categoria persoanei în textul narativ (Mihaela Mancas) ori evoluția modului textual al 'jurnalului' literar (Monica Spiridon) — sau aplicate la ansamblul operei unor autori (Ioana Petrescu — la Ion Barbu; Smaranda Vultur — la Mircea Ivănescu; Victoria Moldovan — la Sadoveanu). Abordările specifice asupra unor texte particulare au urmărit fie circumscrierea „lumilor” textului (Rodica Marian în *Luceafărul* lui Eminescu), fie o explorare în adîncime la diverse nivele de construcție a sensului figurativ (Oana Sălișteanu — asupra a două sonete de Jacopo da Lentini și Giuseppe Artale; Ioana Bot — asupra unui poem de Rilke).

În concluziile lor asupra desfășurării lucrărilor, în cele două secții, acad. I. Coteanu și prof. Paul Miclău au apreciat această a IV-a ediție a simpozionului ca pe una din cele mai reușite manifestări științifice din acești ani.

C. Vlad și M. Borcilă
Universitatea din Cluj-Napoca
Facultatea de Filologie
Str. Horea, 31

IORGU IORDAN

(1888—1986)

În ziua de 20 septembrie 1986 s-a stins din viață academicianul Iorgu Iordan.

Născut la Tecuci, la 29 septembrie (11 octombrie) 1888, a urmat studiile universitare la Iași, unde a avut ca profesori, între alții, pe G. Ibrăileanu și pe Al. Philippide, acestuia din urmă păstrându-i tot timpul o vie afecțiune. Timp de cinci ani, începând cu 1921, și-a continuat studiile de filologie romanică și de lingvistică la Bonn, Berlin și Paris, sub îndrumarea lui W. Meyer-Lübke, J. Gilliéron, A. Meillet, M. L. Wagner și L. Spitzer.

Bogata carieră de profesor universitar și-o începe în 1927, când este numit profesor titular la Catedra de limbi și literaturi romane a Universității din Iași. În 1946 trece la Facultatea de Litere și Filozofie a Universității din București, unde va activa în cadrul Catedrei de limba română, iar, mai apoi, în cea de filologie romanică.

În 1934 este ales membru corespondent al Academiei Române, iar din 1945 devine membru titular al ei. În 1948 este numit membru titular al Academiei R.S. România, pentru un timp îndeplinind și funcția de vicepreședinte al acestui înalt for de știință.

S-a bucurat de cinstea de a fi ales Doctor honoris causa al universităților din Berlin, Montpellier, Iași, Gand și Roma, membru corespondent al mai multor academii din străinătate, ca și membru al unor societăți străine de lingvistică și filologie.

Activitatea științifică a academicianului Iorgu Iordan este variată și bogată: ea s-a concretizat în peste 500 de lucrări, dintre care câteva zeci de cărți.

Un prim domeniu, care i-a adus un bine meritat prestigiu și peste hotare, este cel al lingvisticii și filologiei romane. Prin ampla informare și analiză, *Introducere în studiul limbilor romane* (1932), devenită mai târziu *Lingvistica romanică. Evoluție, curente, metode* (1962), constituie o importantă sursă de cunoaștere a preocupărilor de lingvistică romanică, ceea ce explică și faptul că, începând din 1937, ea a fost tradusă succesiv în șase limbi: engleză (două ediții), germană, spaniolă, rusă, portugheză și italiană. Deosebit de utile pentru studiul evoluției limbilor romane sînt, de asemenea, *Introducere în lingvistica romanică* (1957; ed. a II-a, în colaborare, în 1965; tradusă și în spaniolă) și *Crestomație romanică* (apărută în cinci volume; a fost elaborată de un colectiv sub îndrumarea lui Iorgu Iordan).

Un loc important în cadrul permanentelor sale preocupări l-a avut studiul limbii române contemporane, căruia i-a consacrat o serie de lucrări fundamentale: *Limba română actuală. O gramatică a greșelilor* (ed. I, 1943; ed. a II-a, 1948), *Stilistica limbii române* (ed. I, 1944; ed. a II-a, 1975) și *Limba română contemporană* (ed. I, 1954; ed. a II-a, 1956); cf., cu acest din urmă titlu, și o altă lucrare, în colaborare, apărută în 1978.

În operele citate, ca și în numeroase articole, Iorgu Iordan n-a încetat caldă să pledearie pentru cultivarea limbii noastre naționale.

Cercetării stilului marilor noștri scriitori le-a consacrat o culegere de contribuții intitulată *Limba literară. Studii și articole* (1977).

Un alt domeniu, în care a făcut o adevărată școală, a fost toponimia. În 1926 a publicat *Rumänische Toponomastik*, o importantă sinteză, reluată și substanțial îmbogățită în alte două volume (*Nume de locuri românești în Republica Populară Română*, 1952, și *Toponimia românească*, 1963). Prin bogăția materialului discutat, varietatea și profunzimea interpretării teoretice, lucrarea constituie un important element de referință pentru studiul numelor de locuri din cuprinsul țării noastre.

În domeniul antroponimiei o valoroasă contribuție o prezintă, prin numărul mare de antroponime incluse și explicațiile etimologice, *Dicționar al numelor de familie românești* (1983).

Ca director al Institutului de Lingvistică și colaborator al acestuia, și-a adus, alături de acad. Al. Graur și I. Coteanu, o contribuție de seamă la elaborarea a cinci volume din *Dicționarul limbii române* (serie nouă).

Alături de prodigioasa sa activitate de dascăl și om de știință, Iorgu Iordan a înțeles să desfășoare, prin articole cu caracter politic și cultural apărute în diverse publicații, ca și prin funcțiile pe care le-a îndeplinit de-a lungul vremii (președinte al Comitetului Antifascist Român, președinte al Comisiei naționale pentru UNESCO etc.) și o neobosită muncă de militant social și politic.

Prin moartea sa, lingvistica și cultura românească au suferit o grea pierdere.

M. Homorodean
Universitatea din Cluj-Napoca
Facultatea de Filologie
Str. Horea, 31

VLADIMIR GEORGIEV

(1908—1986)

A încetat din viață, în urmă cu câteva luni, cel mai mare lingvist bulgar. Vladimir Georgiev, reprezentant de seamă al lingvisticii contemporane, profesor (de filologie clasică, apoi de lingvistică generală și comparată) al Universității din Sofia, membru al Academiei Bulgare de Științe, membru al unor academii din alte țări și în comitete științifice internaționale. A lăsat o valoroasă și impresionant de bogată moștenire științifică (bibliografia lucrărilor sale până la anul 1980 cuprinde aproape 1000 de titluri), lucrări asupra unui număr mare de probleme referitoare la lingvistica indo-europeană, asupra unei serii de limbi, mai ales din Peninsula Balcanică și Asia Mică, pelasga, traca, dacă, hitita etc., precum și asupra etruscei și, bineînțeles, a limbilor slave.

A adus contribuții substanțiale la afirmarea și dezvoltarea lingvisticii balcanice, prin numeroase și valoroase studii, unele publicate în revista pe care a inițiat-o și al cărei redactor a fost, „Balkansko ezikoznanie. Linguistique balkanique” (care apare la Sofia din anul 1959). Întrucât uniunea lingvistică balcanică a fost și continuă a fi discutată și acceptată sau contestată, Vl. Georgiev, la Primul Congres de Studii Balcanice și Sud-Est Europene (Sofia, august 1966), în raportul *Le problème de l'Union linguistique balkanique*, a formulat câteva constatări și a prezentat argumente în sprijinul acestei uniuni. El consideră că obiecțiile împotriva ei provin din neînțelegerea specificului celor două tipuri de grupări de limbi: *uniune lingvistică și familie de limbi*. Caracteristica fundamentală a uniunii lingvistice constă în faptul că limbile respective își conservă baza esențială a originii lor (adică, apartenența la o familie de limbi), dobândind trăsături comune noi, ca urmare, indeosebi, a interferențelor lingvistice, deci a diverselor forme de bilingvism, datorate substratului, adstratului și superstratului; uniunea lingvistică reprezintă evoluția unor limbi diferite ca origine spre o integrare, întreprinsă până la jumătatea drumului. După părerea sa, nucleul uniunii lingvistice balcanice îl formează albaneza, româna și bulgara cu macedoneana; greaca, sîrbocroata și turca ocupă poziții periferice. În explicarea uniunii lingvistice balcanice, Vl. Georgiev își valorifică vastele și multiplele sale cunoștințe în istoria limbilor din acest frământat teritoriu european, începând cu mileniul al III-lea, chiar al IV-lea î.e.n.: limba pelasgă, înrudită cu hitita și cu traca și vorbită în sudul munților Pind, traca, dacă, ilira, vechea macedoneană, vorbită în centrul Peninsulei Balcanice ș.a. Începutul comunității lingvistice balcanice a avut loc, crede Vl. Georgiev, în mileniiile II—I î.e.n., dar ea s-a constituit mai târziu, după deplasarea grecilor în sudul peninsulei și apoi în timpul Imperiului roman și bizantin.

În câteva studii urmărește substratul dac în limba română. Pe baza unei minuțioase analize, în conformitate cu trăsăturile fonetice stabilite prin studierea gloselor și a numelor proprii dace, a restrins numărul cuvintelor din substrat, reținând elemente ca: *balaur, barză, brinză, grumaz, mal, mare, mazăre, minz, mugure, noian, rinză* etc. A descoperit în limba română și un fenomen unic în ansamblul limbilor europene existente: labiovelarele indo-europene *k^w, g^w* sînt reprezentate prin labiale, în fața lui *a*, și prin africatăe, înaintea lui *e* sau *i*: lat. *quattuor, linguam* > rom. *patru, limbă*; lat. *quid, sanguem* > rom. *ce, singe*. Fenomenului i-a găsit originea în limba dacă.

O contribuție de mare însemnătate a adus Vl. Georgiev la istoria limbilor slave și a interferențelor lor cu alte limbi. În raportul prezentat la Al V-lea Congres Internațional al Slaviștilor (Sofia, septembrie 1963), *Prastan'janskij i indoevropskie jazyki* (Slava comună și indo-europeană), și în alte studii a propus modificări substanțiale în sistemul fonetic al limbii slave comune, pornind de la absența (până prin secolul al VIII-lea /IX-lea e.n.) a vocalei *o*. Teza inexistenței vocalei *o*, susținută și înainte de unii lingviști, dar dată uitării, a fost reinviată de Vl. Georgiev, care a adus în sprijinul ei numeroase dovezi noi, extrase, în primul rând, din numeroasele cuvinte împrumutate de slavi și de la slavi. Pe baza acestei teze revitalizate, s-a procedat la cronologizarea diferitelor fenomene fonetice și apoi a duratei limbii slave comune, cu consecințe importante atât pentru istoria limbilor slave, cât și a istoriei relațiilor reciproce dintre limba slavă comună, limbile slave și limbile învecinate.

Dispariția lui Vladimir Georgiev înseamnă o mare și regretabilă pierdere; deși a lăsat un număr considerabil de lucrări, altele au rămas neterminate pe vastul său șantier lingvistic.

Noiembrie 1986

Ioan Pătruț
Institutul de Lingvistică și Istorie Literară
Cluj-Napoca, str. E. Racoviță, 21

CĂRȚI PRIMITE LA REDACȚIE

- GREGOR FERENC, *Die alte ungarische und slowakische Bergbaeterminologie mit ihren deutschen Bezügen*. Budapest, 1985, 344 p.
- HADROVICS, LÁSZLÓ, *Ungarische Elemente im Serbokroatischen*. Budapest, 1985, 592 p.
- MUNKÁCSI, BERNÁT — KÁLMAN, BÉLA, *Wogullisches Wörterbuch*. Budapest, 1986, 950 p.
- MOLNÁR, NÁNDOR, *The calques of Greek Origin in the Most Ancient Old Slavic Gospel Texts. A Theoretical Examination of Calque Phenomena in the Texts of the Archaic Old Slavic Gospel Codices*. Budapest, 1985, 348 p.
- NASR, RAJA T. (ed.), *L'enseignement de l'arabe aux adultes en Europe. (14^e Colloque AIMAV)*. Bruxelles, 1983, 98 p. + 30 f.
- PAPP, FERENC (ed.), *Contrastive Studies Hungarian-Russian*. Budapest, 1984, 168 p.
- REITER, NORBERT, *Ziele und Wege der Balkanlinguistik. Beiträge zur Tagung vom 2.—6. März 1981 in Berlin*. Berlin, 1983, VIII + 254 p.
- RUSU, VALERIU, *Dialettologia generale*. Bologna, [1985], 116 p.
- TOMPA, JÓZSEF, *Kleine Ungarische Grammatik*. Budapest, 1985, 248 p.
- ULRICH, MIORIȚA, *Thematisch und kategorisch. Funktionen der Anordnung von Satzkonstituenten am Beispiel des Rumänischen und anderer Sprachen*. Tübingen, 1985, 312 p.

Reprezentativă în primul rînd pentru activitatea lingviștilor clujeni, revista „Cercetări de lingvistică” apare prin grija Institutului de Lingvistică și Istorie Literară din Cluj-Napoca. Profilul revistei este larg deschis tuturor domeniilor lingvisticii, dar în special problemelor de lingvistică românească: istoria lingvisticii românești, istoria limbii române, dialectologie, onomastică, gramatică, fonetică-fonologie, lexicologie-lexicografie, filologie, lingvistică generală etc. Acestea sînt, de altfel, și rubricile obișnuite ale sumarelor revistei. De asemenea, „Cercetări de lingvistică” are o secțiune cuprinzătoare dedicată recenziilor și prezentărilor de cărți, în care sînt semnalate și discutate numeroase apariții de lingvistică românească și străină. Sumarul numerelor este completat de cronici ale principalelor manifestări interne și internaționale din domeniul lingvistic, precum și de un indice anual (de materii, de autori și de cuvinte). Revista publică studii și cercetări în limbile română, franceză, italiană, engleză, germană etc.

NOTĂ CĂTRE AUTORI

Autorii sînt rugați să înainteze articolele, notele și recenziile dactilografiate la două rînduri. Tabelele vor fi dactilografiate pe pagini separate, iar diagramele vor fi executate în tuș, pe hirtie de calc. Tabelele și ilustrațiile vor fi numerotate cu cifre arabe. Figurile din planșe vor fi numerotate în continuarea celor din text. Se va evita repetarea aceluiași date în text, tabel și grafice. Explicația figurilor în text se va face în ordinea numerelor. Titlurile citate în bibliografie vor fi prescurtate conform uzanțelor internaționale. Responsabilitatea asupra conținutului articolelor revine exclusiv autorilor.

Coroșpondența privind manuscisele, schimbul de publicații etc. se va trimite pe adresa Consiliului de conducere al revistei: 3400 Cluj-Napoca, str. E. Racoviță, nr. 21.

LUCRĂRI RECENT APĂRUTE ÎN EDITURA ACADEMIEI

- Sub redacția IORGU IORDAN, ALEXANDRU GRAUR,
ION COTEANU, **Dicționarul limbii române (DLR)**,
Serie nouă, tom. VIII, partea a 4-a, litera **P** (**pogri-
jenie—presimțire**), 1980, p. 949—1342, 50 lei; tom. XI,
partea a 2-a, litera **T** (**T—tocăliță**), 1982, 376 p.,
75 lei; tom. XI, partea a 3-a, litera **T** (**tocăna—twist**),
1983, p. 377—764, 77 lei; tom. VIII, partea a 5-a,
litera **P** (**presin—puzzolană**), 1984, p. 1343—1866,
105 lei; tom. X, partea 1, litera **S** (**S—selabue**), 1986,
400 p., 79 lei.
- * * * **Memoriile Secției de Științe Filologice, Literatură și
Arte**, seria IV, tom. III (**1981**), 1983, 238 p., 19,50 lei;
tom. IV (**1982—1983**), 1984, 192 p., 16,50 lei; tom. V
(**1983—1984**), 1984, 182 p., 15 lei; tom. VI (**1984**),
1985, 176 p., 15 lei; tom. VII (**1985**), 1986, 224 p.,
19 lei.
- * * * **Îndreptar ortografic, ortoepic și de punctuație**, 1983,
224 p., 16,50 lei.
- * * * **Dicționarul explicativ al limbii române (DEX)**, 1984,
1050 p., 250 lei.
- AL. PHILIPPIDE, **Opere alese**, 1984, 442 p., 48 lei.
- * * * **Noul Atlas lingvistic român, pe regiuni—Oltenia**,
vol. V, 1984, XXXVI + 202 p., 225 lei.
- ION COTEANU, **Stilistica funcțională a limbii române.**
Limbaajul poeziei culte, 1985, 174 p., 17 lei.
- * * * **Studii clasice**, tom. XXIII, 1985, 160 p., 15,50 lei;
tom. XXIV, 1986, 186 p., 17 lei.
- MIOARA AVRAM, **Gramatica pentru toți**, 1986, 416 p., 35 lei.
- * * * **Analize de texte poetice. Antologie** (coordonator Ion
Coteanu), 1986, 296 p., 28 lei.

CL., ANUL XXXII, NR. 1, P. 1—92, CLUJ-NAPOCA, 1987

